YALE
MEDICAL LIBRARY

HISTORICAL
LIBRARY

COLLECTION OF

Arnold C. Klebs

YALE

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

http://archive.org/details/laphtisiothrapie00sarr

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1910-1911. — N° 46

LA PHTISIOTHÉRAPIE
EN OCCIDENT
PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

THÈSE

PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Léon-Louis-Georges SARRAZIN
Né le 24 août 1885, à Franey (Doubs)
Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4
Décembre 1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ . . . . . DOYEN.
J. COURMONT . . . . . ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, MONOYER, SOULIER. TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER, ROQUE, BARD
Cliniques chirurgicales	PONCET, JABOULAY
Clinique obstétricale et Accouchements	FABRE
Clinique ophtalmologique	ROLLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NICOLAS
Clinique des maladies mentales	PIERRET
Clinique des maladies des enfants	WEILL
Clinique des maladies des femmes	POLLOSSON (A.)
Physique médicale	CLUZET
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ
Chimie organique et Toxicologie	MOREL
Matière médicale et Botanique	BEAUVISAGE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	GUIART
Anatomie	TESTUT
Anatomie générale et Histologie	RENAUT
Physiologie	MORAT
Pathologie interne	COLLET
Pathologie et Thérapeutiques générales	COURMONT (P.)
Anatomie pathologique	PAVIOT
Médecine opératoire	POLLOSSON (M.)
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING
Médecine légale	LACASSAGNE
Hygiène	COURMONT (J.)
Thérapeutique	PIC
Pharmacologie	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,
Pathologie externe	VALLAS,
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	ag.
Accouchements	COMMANDEUR	—
Matière médicale	MOREAU	—
Embryologie	REGAUD,	—
Anatomie topographique	PATEL	—
Botanique	BRETIN	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
SAMBUC	J. LEPINE	NOGIER	TAVERNIER
REGAUD	LESIEUR	LATARGET,	CADE
COMMANDEUR	Etienne MARTIN	BRETIN	MOURIQUAND
GAYET	LAROYENNE	LERICHE	ARLOING (F.)
NEVEU-LEMAIRE	VORON	THÉVENOT	GUILLEMARD
PATEL			

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. FLORENCE, *Président ;* PIC, *Assesseur ;*

MM. CADE et FERNAND ARLOING, *Agrégés.*

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA SŒUR

A MON PÈRE. — A MA MÈRE

Faible témoignage d'affection et de reconnaissance.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A TOUS CEUX

à qui je dois de la Reconnaissance

A Monsieur le Professeur FLORENCE

Professeur de Pharmacologie
à la Faculté de Médecine de Lyon
Membre correspondant de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

Ce n'est pas en vain que nous avons eu recours à son érudition. Il nous fait aujourd'hui le grand honneur de présider notre thèse. Qu'il veuille bien accepter l'hommage de notre respectueuse et profonde reconnaissance.

A Monsieur le Professeur PIC

Professeur de Thérapeutique
à la Faculté de Médecine de Lyon
Médecin des Hôpitaux

En reconnaissance de l'honneur qu'il nous a fait en voulant bien s'intéresser à notre travail.

A Monsieur le Docteur PIÉRY

Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Médecine

Il a eu l'idée première de ce travail. Il nou a toujours accueilli avec une extrême bienveillance et nous a prodigué ses conseils et ses encouragements. Nous l'assurons de notre infinie gratitude.

AVANT-PROPOS

Cet essai est la deuxième partie d'une Histoire générale du Traitement de la Tuberculose pulmonaire. La Phtisiothérapie dans l'Antiquité et chez les Médecins Arabes fait l'objet de la thèse du Dr Remy, notre vieil Ami de lycée. Personnellement, nous étudions le Traitement de la Phtisie dans le monde occidental, depuis la médecine gauloise jusqu'à la révolution qui s'accomplit dans les sciences à la fin du XVIIIe *siècle. Le Dr Roshem, notre bon camarade d'école, dans son travail inaugural, prend la Phtisiothérapie où nous la laissons, aux origines de la médecine physiologique, à l'aurore du* XIXe *siècle, pour la suivre jusqu'à l'application des sanatoriums, vers 1880.*

L'idée première d'une Histoire générale de la Phtisiothérapie revient à M. le Dr Piéry. N'était-il pas intéressant, à une heure où tout ce qui a trait à la tuberculose préoccupe les esprits, de rechercher ce que furent les médications antituberculeuses du passé? « La médecine d'aujourd'hui n'est que la continuation de celle de l'Ecole de Cos et de Galien, transmise et modifiée par les temps » (R. Lépine). Si nos thèses se

complètent mutuellement et représentent, à elles trois réunies, une revue de la phtisiothérapie à travers les âges, si on y voit non seulement comment nos pères traitaient leurs phtisiques, mais comment la phtisiothérapie d'aujourd'hui se rattache à celle d'autrefois, nous aurons fait œuvre utile.

Personnellement, nous nous rendons compte mieux que personne des imperfections de notre travail. Mais nous nous engagions sur un terrain inculte. A part quelques articles de périodiques[1]*, très curieux mais forcément incomplets, il n'existait aucun travail d'ensemble sur la question. Nous avons dû défricher, recourir aux auteurs, dans leurs volumes poussiéreux, écrits en vieux caractères et souvent en latin*[2]*. Nous espérons que le lecteur nous accordera quelque indulgence, sinon quelque sympathie, quand il se sera rendu compte de nos efforts.*

[1] V. notamment L. Meunier et A.-E. Plique, le Traitement hygiénique des tuberculeux dans l'ancienne médecine (*Bulletin médical*, 1er décembre 1900.

[2] Un certain nombre de nos citations sont des traductions personnelles. Nous les avons marquées du signe *. On voudra bien passer sur les imperfections. — Dans certains cas, pour faciliter la lecture, nous avons résumé, aussi fidèlement que possible, le texte ou la traduction; nous publions ce résumé en petits caractères.

LA PHTISIOTHÉRAPIE

EN OCCIDENT

PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

INTRODUCTION

CE QUE FUT LA « PHTISIE » AU MOYEN AGE ET DANS LES TEMPS MODERNES

Il n'est pas douteux que la « peste blanche » moderne exista et fut connue de tout temps. Les textes antiques eux-mêmes ne laissent aucune hésitation à ce sujet. Le portrait du phtisique par Arétée de Cappadoce, les descriptions minutieuses de l'Ecole de Cos, rapportées dans la thèse de Remy, sont assez connus pour que nous nous dispensions d'insister. Mais nombre de descriptions postérieures sont, elles aussi, admirables par l'exactitude de l'observation clinique. Il faudrait les citer toutes; nous nous contenterons de résumer les idées qu'eurent les médecins sur la phtisie pendant la période au cours de laquelle nous nous sommes proposé l'étude de son traitement.

Les termes employés pour désigner la tuberculose

pulmonaire étaient ceux qu'avait employés l'antiquité : *phthisie*, *tabes*, *éthisie*, *consomption* ; le mot *tabes* nous paraît toutefois avoir été réservé à la phtisie parvenue à sa dernière période ; au XVIIIe siècle, on emploie beaucoup le mot *pulmonie*.

Le mot *phthisie* se trouve dans tous les vieux auteurs ; on ne lui attribuait cependant pas tout à fait, dans l'ancienne médecine, le même sens que de nos jours. Nos pères, cliniciens consommés, mais dépourvus de nos méthodes d'exploration, n'étaient frappés que par les symptômes généraux et fonctionnels. Ils entendaient par *phthisie* un état morbide caractérisé par un amaigrissement progressif, de la toux, des hémoptysies, et enfin la fièvre hectique qu'ils connaissaient admirablement.

La phtisie était en somme un *syndrôme* susceptible de se développer à la suite de bien des affections. C'est ainsi qu'on distingue une *phtisie scorbutique*, une *phtisie nerveuse*, une *phtisie vénérienne*, etc... et jusqu'à une *phtisie a gonorrhœa orta*. Mais *il y a surtout une phtisie d'origine pulmonaire*, « ex consumptione pulmonis, et *hæc est certa phtisis* » (Constantin l'Africain, 1080). Cette vraie phtisie, dans l'esprit des auteurs comme dans le nôtre se développe pour son propre compte, Morton la qualifiera d'*originale*, nous dirions *spécifique*.

A quoi était due cette phtisie d'origine pulmonaire ?

Il est curieux de voir que la nature grossière des lésions est connue de fort vieille date. Eût-on l'occasion d'autopsier quelques suppliciés tuberculeux ? L'expectoration, par ses caractères, fit-elle supposer la nature

anatomique du mal ? Toujours est-il que les auteurs sont unanimes depuis l'antiquité et répètent comme une sorte de leit-motiv : « La phtisie provient d'un *ulcère au poumon*, *phthisis fit ab ulcere pulmonum.* » Cette idée domine toute la thérapeutique.

On serait même tenté de croire que les *tubercules* n'étaient pas inconnus aux Anciens, et qu'ils en ont jusqu'à un certain point étudié la marche et le développement dans les poumons, si l'on accepte la traduction par *tubercule* du mot ῥύμα employé par Hippocrate.

Mais ce mot, chez les médecins grecs, désigne beaucoup de tumeurs ou de formations inflammatoires. Au moyen âge et à la Renaissance, il n'est pas question de tubercules. C'est au XVIIe siècle que revient l'honneur d'avoir vu apparaître réellement et définitivement la doctrine des tubercules, avec Sylvius Deleboë[1] qui les rapproche même des scrofules, en supposant aux deux affections une origine commune. Morton est toutefois le premier qui ait considéré les tubercules comme cause de la phtisie pulmonaire et qui ait proposé une théorie pour expliquer leur développement[2]. Au XVIIIe siècle, les autopsies étant plus fréquentes, il est couramment question de tubercules ; Pierre Desault soutient même qu'il n'y a d'autre phtisie pulmonaire que celle qu'ils ont produite[3] ;

[1] *Opera medica*, Amstelodami, p. 692, 1680.

[2] Il pense qu'ils sont produits par du sang coagulé dans le poumon grâce à un principe âcre et malin ; les tubercules s'enflamment et s'ulcèrent, d'où la phtisie.

[3] *Dissert. sur le mal vénérien, la rage et la phtisie*, Bordeaux, 1733.

quant au grand Morgagni, il est réduit à s'appuyer de l'autorité de Sylvius, pour avancer que les tubercules sont une cause de phtisie pulmonaire : tellement pénétré de la contagion de la phtisie, il se refusait à autopsier les cadavres des poitrinaires.

L'ancienne pathogénie de la phtisie ne nous satisferait plus. La plupart admettent avec Hippocrate et Galien, qu'à la suite d'une toux prolongée ou d'une hémoptysie, la pituite descend du cerveau sur la poitrine et y engendre le catarrhe et l'ulcère ; elle ronge le poumon à la manière de l'eau tombant sur une pierre et la creusant, selon la comparaison de Mésuë, qu'on trouve dans les ouvrages du moyen âge et de la Renaissance. Pour quelques rares auteurs (Reid au XVIIIe siècle), la phtisie provient de l'obstruction des glandes mésentériques.

L'hérédité de la phtisie était généralement admise depuis qu'Hippocrate avait dit : ἐκ φθινώδεος φθίνωσις. A partir du XVIe siècle on trouve partout cette phrase de Fernel, médecin de Henri III : *Qui tabida stirpe sati sunt... necessario tabe marcescunt.* Pour Morton, au XVIIe siècle, la maladie est avant tout héréditaire, *præ ceteris omnibus hereditarius.*

La contagion paraît avoir été entrevue par l'antiquité : un passage d'Isocrate (*Discours Eginétique*, 400 av. J.-C.), cité dans la thèse de Remy, semble y faire allusion ; Galien dit qu'il est dangereux de vivre avec des phtisiques, et que leurs exhalaisons putrides peuvent produire de la fièvre. Mais c'est au XVIe siècle que la doctrine de la contagiosité prend

vraiment naissance, en Italie. En 1520 paraît à Venise un ouvrage *(Opera nuova intitulata il Perche, utilissima ad intendere le ragioni de molte cose)* où on lit :

Du crachat du phtisique ou de sa bouche se dégage une vapeur fétide qui pénètre dans la bouche de celui avec qui il converse, lui brûle lentement les poumons et, de cette façon, produit la phtisie[1].

Fracastor de Vérone dans son *Traité des maladies contagieuses*, 1546, intitule un chapitre *De la Phthisie contagieuse* : c'est la première fois qu'on trouve pareil titre dans un livre de médecine. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, Morton, Ettmüller, Morgagni, Van Swieten, Raulin, etc., admettent sans restriction que la phtisie est transmissible ; dans certaines provinces de l'Italie, du Portugal, de l'Espagne et du midi de la France, des édits[2] font brûler ou vendre ce qui a été à l'usage des phtisiques, blanchir à la chaux les appartements qu'ils ont occupés, payer une amende aux héritiers du phtisique décédé pour indemniser le propriétaire de l'infection des lieux. La contagion par l'haleine, *anhelitu*, était seule admise. Il faut d'ailleurs bien convenir qu'elle n'était qu'une hypothèse, que beaucoup de médecins étaient incapables d'expliquer la contagion, et qu'elle était niée par d'autres, non des moindres, Cullen, Portal, Bosquillon, etc.[3].

[1] V. Wickersheimer, *la Médecine et les Médecins en France à l'époque de la Renaissance*, Paris, 1905

[2] Notamment l'édit du roi Ferdinand de Naples, en 1782.

[3] V. pour l'histoire de la contagion : E. Boisseau, Historique

Dans l'évolution de la phtisie, on distinguait, jusqu'au XVIIe siècle, deux périodes : la première, caractérisée par de l'amaigrissement, de la toux, des hémoptysies non constantes, une fièvre légère; la deuxième caractérisée par les mêmes symptômes, avec en plus la fièvre hectique, les sueurs nocturnes, enfin la diarrhée terminale dite colliquative, parce qu'on croyait qu'elle était l'effet de la fonte des solides et de la dissolution des humeurs. A partir du XVIIe siècle (Sylvius Deleboë, Morton), on admet une troisième période, de phtisie imminente ou de prédisposition.

On ne connaissait pas, est-il besoin de le dire, les liens qui unissent la phtisie aux autres formes de tuberculose; celles-ci n'étaient pas connues en tant que tuberculeuses. On voit cependant de bonne heure (Sydenham et autres) établir une relation clinique entre la phtisie et les adénites « scrofuleuses », ces « escrouelles » que le roy de France avait le privilège de « garir ».

A en juger par les descriptions d'autrefois, la tuberculose pulmonaire n'était ni moins redoutable, ni moins fréquente que de nos jours.

Pour Sydenham, elle faisait mourir au XVIIe siècle les deux tiers des malades atteints d'affections chroniques et le cinquième du nombre total des individus; il est vrai que Sydenham vivait dans le pays du

de la contagion de la phtisie pulmonaire (*Recueil de mémoires de médecine militaire*, 1869). — L. Meunier, Sur la contagion de la phtisie depuis Hippocrate jusqu'à Koch (*Bulletin de la Soc. de méd. de Gand*, 1901).

spleen, qu'il reconnaît lui-même causer trop souvent la phtisie.

L'affection, du reste, était considérée comme difficilement curable. On répète sans cesse ces paroles de l'antique Galien : Les médicaments ne peuvent être portés dans le poumon comme sur un ulcère externe ; un ulcère quelconque ne peut guérir qu'avec le repos, et le poumon du fait de la respiration est toujours en mouvement ; bien plus, la toux, qui est cependant le seul moyen d'« évacuer » l'ulcère, s'oppose par ses secousses à la cicatrisation. Néanmoins, il y avait peut-être plus d'optimisme qu'aujourd'hui : non seulement on savait la phtisie curable au début, mais on ne doutait point de la possibilité de la guérison jusqu'à une période assez avancée. Toutes choses égales d'ailleurs, le pronostic dépendait de beaucoup de facteurs : bénigne chez les enfants, la phtisie est plus grave chez les vieillards et les jeunes gens ; les formes héréditaires ou fébriles sont les plus malignes ; par contre, dans les formes « hœmoptoïques » *ab hœmoptoe*, l'hémoptysie indique parfois une pléthore sanguine de bon augure.

Si nos pères étaient assez optimistes, on peut l'attribuer d'une part à l'insuffisance de l'anatomie pathologique, d'autre part à des erreurs de diagnostic : le mot « phthisie » désignait un syndrome que bien des affections, même pulmonaires, pouvaient réaliser ; les pleurésies purulentes surtout nous paraissent avoir prêté à la confusion. Nous nous sommes efforcé de rapporter des faits relatifs à la phtisie au sens où nous entendrions ce mot.

Ainsi donc la phtisie n'est point, comme dit Tolstoï, « le plus beau produit de la civilisation moderne ». Bien plus on la croyait curable. Mais comment la traitait-on, puisque, comme dit Sydenham, « il faut soigner avant tout »?

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI D'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

TRAITEMENT DE LA PHTISIE EN OCCIDENT AVANT LA RENAISSANCE

Médecine gauloise et gallo-romaine

Les écrits que nous possédons sur la médecine des Gaulois [1] ne parlent en aucun endroit de la phtisie, et si toutefois elle existait alors dans notre pays, on ne peut faire que des hypothèses sur la manière dont on pouvait la traiter.

Chez les Gaulois, la médecine est exercée par les prêtres, les *Druides*, moitié sorciers, moitié médecins. Simple, toute empreinte de religion et de superstition, elle se résume dans le culte des pierres, des eaux et des plantes ; en retour, ces pierres, ces eaux, ces plantes ont toutes sortes de vertus. Ainsi, certaines

[1] V. notamment : Dr Pansier, *la Médecine des Gaulois au temps des Druides (Janus*, livraisons 8 et 9, 1907). — Dr H. Bertrand, *le Druidisme et la Médecine en Gaule*, Montpellier, 1908. — Pline parle beaucoup de la médecine des Gaulois.

eaux guérissaient des fièvres ; la pierre de la source de la Saône était fébrifuge, et peut-être y conduisait-on les phtisiques.

Mais en Gaule, les plantes jouent le rôle principal, et, parmi elles, le gui tient la première place : cueillie avec les rites que l'on sait, la plante toujours verte, emblême de la vie qui ne s'éteint pas, est la plante qui guérit tout, le remède universel.

Voici que cette croyance à la vertu du gui s'est conservée jusqu'à nous dans la médecine populaire. Et le gui vient d'être remis en faveur dans notre thérapeutique à l'exemple d'une commère, le Dr René Gaultier s'en est servi avec succès dans des cas d'hémoptysie tuberculeuse[1]. Personnellement, nous avons retrouvé l'usage du gui au XVIIe siècle dans la médecine d'Ettmüller et dans la thérapeutique populaire de la phtisie au XVIIIe siècle[2]. N'est-il pas plausible de penser que cet emploi du gui dans la phtisiothérapie remonte à la médecine des Druides ?

La pénurie des documents relatifs à la phtisie dans la médecine gauloise est éminemment regrettable. En ce qui concerne l'époque gallo-romaine, nous avons été un peu plus heureux. Nous n'avons trouvé qu'un texte intéressant la phtisie à cette époque. Mais c'est un texte précieux, parce qu'il nous montre que déjà on envoyait les phtisiques aux eaux minérales. Sidoine

[1] Vachez, *Contribution à l'étude thérapeutique du gui* (th. Paris, 1907-1908).

[2] Planque, *Bibliothèque choisie de médecine*, Paris, 1759 (cité plus loin).

Apollinaire (430-489), lyonnais, évêque de Clermont, écrit à son ami Aper :

Calentes nunc te Baiæ, et scabris cavernatim rudata pumicibus aqua sulphuris, atque jecorosis ac phthisiscentibus languidis medicabilis piscina delectat? Actuellement, est-ce que ce sont les bains chauds ? est-ce l'eau sulfureuse vomie par des rochers hérissés à travers leurs cavités ? est-ce la piscine salutaire à ceux qui souffrent du foie et à ceux que rend languissants le début de la phtisie, qui te captivent[1].

Que désignent les mots *calentes Baïæ* ? Ils s'appliquent au Mont-Dore, ainsi que l'a établi Michel Bertrand[2]. Le mot *sulphuris* s'explique par l'état de la chimie au ve siècle ; le mot *piscina* laisserait supposer que la balnéation occupait la place principale dans le traitement thermal. Faisons remarquer avec le Dr J. Nicolas que *phthisiscentibus* est le « participe présent d'un verbe inchoatif » et que c'est, pour le ve siècle, un néologisme. Pour ne pas s'être servi du terme *phthisicus*, « il fallait que Sidoine Apollinaire ne le trouvât pas adéquat à la pensée qu'il voulait exprimer ; il a donc créé le verbe *phthisisco* pour marquer le début de la phtisie, qu'il a en même temps caractérisée par un de ses premiers symptômes, par son premier retentissement sur l'état général, l'alanguissement, *languidis*. L'évêque de Clermont a tenu à préciser que

[1] Dr J. Nicolas, la Médecine dans les œuvres de Sidoine Apollinaire (*Revue médicale du Mont-Dore*, 1901).

[2] Michel Bertrand, *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des Eaux du Mont-d'Or*, Clermont-Ferrand, 1823.

le Mont-Dore convenait au commencement de la tuberculose pulmonaire. »

Mais, « à une période plus avancée de la maladie, quand la fièvre hectique s'empare du malade, la cure thermale devient inutile. Aussi, lorsque Sidoine Apollinaire, soucieux de la santé de sa fille Sévériana, la verra dépérir par la fièvre après avoir longtemps toussé, il se contentera de la transporter à la campagne...

Sévériana, objet de notre commune sollicitude, tourmentée d'abord par les secousses d'une toux prolongée, est fatiguée maintenant par des fièvres qui vont s'aggravant les nuits; elle désire, en raison de cela, partir pour la campagne. Nous nous soustrayons donc à la chaleur et à l'engourdissement de la ville (Dr J. Nicolas).

Moyen Age populaire et religieux

A partir des Ve et VIe siècles, les Druides ont disparu. La religion chrétienne s'est établie en Gaule, mais sans chasser entièrement les vieilles croyances; elle entre seulement en composition avec elle. Les vertus thérapeutiques des sources, des arbres ou des fontaines sont mises sous la protection de quelque saint. « On détache des fragments de tombeaux ou de statues, et c'est le culte des pierres renouvelé des Druides. Suivant Grégoire de Tours, on grattait la pierre du tombeau de saint Marcel, à Paris, et sa poussière, infusée dans un verre d'eau, passait pour un puissant spécifique contre nombre de maladies. A Saint-Cernin-des-Bois, les pèlerins raclaient la statue de saint Plotat et en faisaient boire la poussière aux petits rachitiques

après l'avoir délayée dans l'eau puisée à une fontaine[1]. » A Lyon, les malades se rendaient aux tombeaux de sainte Foy, saint Irénée, saint Pothin. Il y eut des tombeaux qui furent perforés.

On se servait aussi de la cire des cierges qui brûlaient au tombeau; le voile, le bois de la grille, les plantes environnantes passaient pour avoir toutes sortes de vertus.

Enfin, il y avait le songe. Le jour de la fête du saint, notamment, les malades se rendaient à l'église ou bien on les y apportait, comme dans les anciens temples grecs d'Esculape.

Placés près de l'autel et du tombeau, étendus à terre, quelquefois à genoux, un cierge à la main, les malades veillaient. Fatigués par les jeûnes, presque sans force, remplis d'effroi au milieu de cette solitude, plusieurs étaient en extase. Pour ceux qui priaient ainsi au milieu de la nuit, le moindre bruit devenait voix. Ils écoutaient attentivement et croyaient reconnaître la voix du saint. D'autres dormaient. Le saint ne tardait pas à apparaître, faisait le signe de la croix sur la partie malade[2]...

Nombreux sont aussi les miracles de guérison opérés par les saints durant leur vie.

Grégoire de Tours excelle à nous raconter tous ces

[1] Dr H. Bertrand, *loc. cit.* De nos jours ces pratiques populaires se retrouvent dans certaines campagnes. Le Dr Bertrand en donne des exemples. Mais il faut lire à ce sujet les ouvrages si curieux des Folk-Loristes, entre autres : Sébillot, *le Folk-Lore de la France,* Paris, 1904, 1905, 1906, 1907. — Fraysse, *le Folk-Lore du Baugeois*, Baugé, 1906 (saints guérisseurs).

[2] A. Marignan, *la Médecine dans l'Eglise au* VIe *siècle*, Paris, 1887.

faits. Il n'a qu'un tort, c'est de négliger nos chers phtisiques. Mais, à cette époque, *on se préoccupe peu du diagnostic* et nos malades étaient simplement considérés comme des *fiévreux* ou des *éthicques*. Il faut reconnaître aussi que les écrivains d'alors rapportent uniquement les guérisons éclatantes qu'on devait, nous semble-t-il, rarement observer chez les phtisiques.

Cette époque est aussi, par excellence, celle des amulettes, amulettes religieuses surtout, mais non toujours. Nous avons lu quelque part qu'un morceau d'ambre suspendu au cou, sous la chemise, passait pour préserver de toutes les maladies de la poitrine; de même que pour se préserver de la stérilité, il suffisait de porter un médaillon sur lequel on lisait : *Crescite, et multiplicamini, et replete terram.*

En somme, pendant toute cette première partie du moyen âge, qui dure jusqu'au XIIe siècle, la médecine est inséparable de la religion. Cela est vrai de la médecine populaire. Mais on enseignait aussi dans les couvents comme une œuvre de piété et de charité une médecine un peu plus savante, qui tient à la fois de la médecine grecque, de la médecine arabe et de la médecine populaire. Les nonnes elles-mêmes s'y adonnaient; « la plus célèbre fut Hildegarde (1098-1180), abbesse du couvent de Rupertsberg, près de Bingen, que ses révélations et ses miracles firent mettre au nombre des saintes[1]... » Voici les lignes que l'abbesse paraît consacrer à la phtisie :

[1] Kurt Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduite par Jourdan, Paris, 1815.

* *Remèdes contre le vice du poumon*[1].

Prenez galan et fenouil en parties égales, deux fois autant de noix muscade et autant de pyrèthre que des deux premiers, de sorte que noix muscade et pyrèthre seront égaux en poids. Pulvérisez, mêlez ensemble; de la poudre obtenue, ingérez chaque jour à jeun le poids de deux pièces de monnaie, avec une petite bouchée de pain; buvez aussitôt un peu de vin chaud. Prenez fréquemment aussi, tant à jeun qu'après déjeuner, des autres herbes nobles qui ont une bonne odeur, pour que cette odeur passe à travers le poumon et empêche la fétidité de l'haleine. Mais celui qui souffre d'une façon quelconque dans le poumon évitera les viandes grasses et celles qui sont imprégnées de beaucoup de sang, ainsi que le fromage cuit, choses qui engendrent la pourriture dans le poumon. Il ne mangera ni pois, ni lentilles, ni fruits, ni légumes crus, il s'abstiendra de noix et d'huile. S'il veut manger de la viande, il la prendra maigre; s'il mange du fromage, celui-ci ne sera ni cuit, ni cru, mais desséché; s'il veut de l'huile, il en prendra peu; il ne boira pas d'eau, qui engendre une pourriture livide dans le poumon. Il ne boira pas non plus de vin doux, nouveau et cru, qui n'a pas encore rejeté sa crasse en fermentant. La bière ne lui fait pas grand mal, parce qu'elle est cuite, mais qu'il ne boive pas de vin et qu'il se mette en garde contre l'air humide et chargé de brouillards.

Deux choses sont à remarquer dans ces conseils d'Hildegarde : l'usage des herbes qui ont une bonne odeur susceptible de passer à travers le poumon, et l'abstention d'aliments crus qu'on croyait alors capables d'engendrer des « crudités » dans le poumon.

[1] *Hildegardis causæ et curæ,* edidit Paulus Kaiser, Lipsiæ, 1903.

Mais, si l'on excepte Hildegarde, dont les œuvres sont d'ailleurs sur bien des points empreintes de superstition, « la médecine fit peu de progrès dans les écoles des moines... (elle) prit une forme plus avantageuse lorsque les Bénédictins s'y furent adonnés d'une manière particulière dans le royaume de Naples et eurent établi deux écoles célèbres, l'une à Monte-Cassino et l'autre à Salerne »... (K. Sprengel.)

Ecole de Salerne

En l'an 1000, « alors que l'esprit humain glissait aux pires ténèbres », Salerne relève les saines traditions médicales qui « semblaient s'être écroulées pour toujours dans les flammes d'Alexandrie[1] » et devient « la cité hippocratique ». « Salerne est la principale ville de la terre de Labour, au royaume de Naples... Son Université, qui n'est plus rien aujourd'hui, étoit autrefois des plus florissantes. On s'y rendoit de toutes parts..., et la célébrité de son école de médecine étoit grande, quand elle fut consultée par Robert[2], l'un des fils de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, plus connu par son surnom de Conquérant[3]. » Et de cette

[1] F. Helme, l'Ecole de Salerne *(Presse médicale,* 9 avril 1910).

[2] On raconte que Robert, roi d'Angleterre, blessé à Jérusalem, vint consulter à son retour les médecins de Salerne ; il guérit, sa femme ayant, dit-on, sur leurs conseils, sucé la plaie tandis qu'il dormait. La consultation de Robert aurait donné lieu à l'ouvrage, *l'Ecole de Salerne*, qui commence d'ailleurs ainsi : *Anglorum Regi scribit Schola tota Salerni...*

[3] Levacher de la Feutrie, *l'Ecole de Salerne,* Paris, 1782.

grande Ecole, de toute sa gloire, il ne nous reste rien, qu'un tout petit vestige, l'Ecole de Salerne, *Flos Medicinæ*, petit livre qui parut en 1224 et dont le rédacteur serait, dit-on, Jean de Milan. C'est un « ouvrage de vulgarisation à l'usage d'un barbare »; écrit en vers léonins, quelque peu « mirlitonesques », il est, malgré tout, un véritable traité d'hygiène et de diététique. On y trouve sur la phtisie les vers suivants :

Lac ethicis sanum caprinum, post camelinum,
Ac nutritivum plus omnibus est asininum,
Plus nutritivum vaccinum, sic et ovinum,
Si febriat caput, et doleat, non est bene sanum[1].

Mais les médecins de Salerne ne se bornaient pas à l'usage du lait; ils y ajoutaient le sel et le miel :

Hanc etico curam super omne scias valituram
Lac, sal, mel junge; bibat contra consumptus abunde.
Lac nutrit, sal traducit, lac melli liquescit.
Lac sit caprinum, melius tamen est asininum.

Plus loin :

Si cruor emanat, spodium[2] sumptum cito sanat.

Ainsi, « la phtisie est traitée par le lait, le miel et le sel; le lait nourrit, le sel est un dérivatif, le lait avec le miel est un fondant; c'est le lait de chèvre et surtout le lait d'ânesse qui est le meilleur[3] ». Il est regret-

[1] *Commentaire sur l'Ecole de Salerne*, par le Dr D. F. C., Paris, 1672.

[2] Spode ou Tuthie; était fréquemment employé dans les hémoptysies, était soit un oxyde de zinc impur (Grecs), soit la cendre d'une espèce de roseau (Arabes).

[3] Dr L. Meunier, *Histoire de la médecine*, 1911.

table que la *Fleur de la Médecine* ne s'étende pas davantage sur la phtisie. Elle semble répéter les conseils hippocratiques. Mais, construite dans une baie merveilleuse, favorisée d'un climat exceptionnellement doux, « véritable coupe enchantée », Salerne était « une manière de sanatorium » (F. Helme). La phtisie devait y être rare et les malades y trouvaient un air et un climat qu'il était inutile de leur recommander.

L'Ecole du Mont-Cassin se confond avec celle de Salerne, son chef, Constantin l'Africain[1] (1080) étant un salernitain. Mais, avant d'être un salernitain, cet auteur a été et reste un arabiste. S'inspirant surtout de Mésuë, un grand phtisiologue, il n'a garde d'oublier la phtisie et son traitement :

* On pourra se servir de la saignée, à condition de réparer la perte de sang par une nourriture convenable. Les aliments seront rafraîchissants et fortifiants : tisane d'écrevisses, courges, bettes, citrouilles, amandes; comme boisson, de l'eau avec sirop violat ou de psyllium. Pour faire cracher, donner de l'hysope; un électuaire composé de jujubes, raisins secs, graine de mauve, écrevisses, capillaire, verge à berger, plantain, réglisse ; une poudre faite de gomme adragante, amidon, graine de pavot et de pourpier. Frictions sur la poitrine avec de l'huile violat et de l'huile rosat. Contre le relâchement du ventre, du jus d'orge. Pour déterger l'ulcère, aristoloche longue et ronde, poivre long, cinnamome, casse lignée, lavande mâle, rose, acacia, mastic, bol, sangdragon, pierre hématite, graine de myrte. Pour dessécher l'ulcère, le malade approchera de ses narines les fleurs odorantes et sera toujours plongé

[1] *De omnium morborum qui homini accidere possunt,* Basileæ, 1550.

dans une atmosphère ou une eau tempérées ; il se nourrira d'aliments propres à engendrer des humeurs louables, et les aliments, comme tous les médicaments, seront mêlés à du miel. Pour cicatriser, poudre avec corail, crabes, graine de myrte, pierre hématite, cendre d'écrevisses, graine de portulace, gomme arabique.

Ce traitement de la phtisie d'après Constantin l'Africain, imité des Anciens, se rapproche de celui que nous trouverons dans les chapitres suivants et sur lequel nous reviendrons bien des fois.

Quelques formules de l'Antidotaire Nicolas[1]

L'*Antidotarium Nicolai*, qui paraît avoir été écrit en latin dans la première moitié du XIIe siècle, doit prendre place après l'Ecole de Salerne, puisque l'auteur serait, d'après Choulant, le médecin salernitain Nicolaus Præpositus[2].

On nous permettra d'extraire quelques formules de cet ouvrage qui fut jusqu'au XVIIe siècle, le *Codex* des apothicaires de tous pays, pour donner une idée à la fois de la pharmacopée et de la phtisiothérapie aux XIIIe et XIVe siècles.

[1] *L'Antidotaire Nicolas*, traduction française du XIVe siècle, publiée par le Dr Dorveaux, Paris, Welter, 1896.

[2] Une autre opinion est que l'auteur serait Nicolas le Myrepse. Peu importe.

Diacameron[1].

Diacameron vaut as asmatiques, à tous[2], à *tisiques*[3], a feiblece de ventrail ; il conforte les numbles[4] et esconmot[5] luxurie.

Pren : le maire girofle[6], dragme .v. ; char de dates, dragme .iiii. ; garingaut[7], reuponticum[8], saliunce[9], anacardes[10], os de dates[11], anis, fruit de genevre, ana dragme .ii. ; limeure d'or et d'argent, os de cour de cerf, ana dragme .i. et demie ; musc, rasure d'iveure, ana dragme .ii. ; ambre, dragme .i. ; miel sofeisant.

Done de celui au soir et au matin dragme .iiii. ou viii.

Diamargariton.

Diamargariton pren les dus margarites[12]. Il vaut principalment contre le vice des membres esperitaus[13] ou[14] eve froide agusee de la poudre de couer de cerf ou de noiz muscade ; il vaut à tote dolor de couz et de ventrail.

Pren : girofle, quanelle, garingant, espic, riquelice, lingnum aloes, diarodon et diavi[15],ana dragme .i.et demie ;

[1] Sous-entendu *electuarium.*
[2] Toux.
[3] Phtisiques.
[4] *Lumbos* (les reins).
[5] *Provocat* (excite).
[6] La mère de girofle, anthofle ou anthophylle.
[7] Galanga, rhizome d'une espèce d'amomée.
[8] Rhapontic.
[9] Nard celtique.
[10] Fruit de l'anacardier d'Orient.
[11] Noyaux de dattes.
[12] Les deux sortes de perles (perforées et non perforées).
[13] Membres qui servent à la respiration.
[14] Avec.
[15] Ms. diani.

noiz muscade, alipte, citoant[1], storax calamite, ana dragme .i. ; les .ii. ; margarites, gingembre, os de cour de cerf, limeure d'iveure, blacte[2] bisautee. ana dragme demie ; musque, ambre, cardamome, livesche, semence de basilicon, ana dragme .i. ; camfre, grains .vi. ; miel rosat sofeisanment.

Il soit doné en esté ou[3] eve froide, en iver ou[4] vin. Il vaut à tisiques.

Diarodon[5] *Abbatis*[6].

Diarodon Abbatis vaut à chaunice, aus passions du foie, à tisique, à etique, à dolor de cors...

Pren : sandali[7] blans et roges, ana dragme .ii. et demie; dragagant, gumme arabic, spodium, dragme .ii. ; asari, mastic, espic, cardamome, safren, lignum aloes, girofle, noiz muscade, anis, fanoil, quanele, jus de riquelice, reubarbe, semence de basilicon, de berberis, de portulaque, de citrule, de melons, de cocordes[8], ana dragme .ii. ; zucre, roses, ana once .iii. ; camfre, grain .vii. ; musque, grains .iii. et demie ; et sirop fait de eve rose sofeisant.

Diapenidion.

Diapenidion vaut contre vice de pulmon et à tuz, a esroeure de fraideur et à tisique.

[1] Zédoaire.
[2] Ms. blanc.
[3] Avec.
[4] Avec.
[5] Διὰ, avec, et ῥόδον rose.
[6] *Ab abbate de Curia compositum,* dit l'*Antidotarium ;* cet abbé de Curia vivait au XIe siècle.
[7] Santal.
[8] Courge.

Pren : penides[1], dragme .xvii. et demie ; pinee, alemandes purgees, semence de pavot blanc, ana dragme .ii. ; quanele, girofle, gingembre, jus de riquelice, dragagant, gumme arabic, amidum, semence de citrul, de melons, de cucumer, de coorde mundees, ana dragme .i. ; camfre, dragme .i. ; sirop violat sofeisanment.

Potio muscata.

Pocio muscata vaut à cardiaque, à vice de pormon.

Pren : espic[2], folium[3], poivre lonc, gingimbre, citouaut, girofle, ana dragme .ii. ; fut de basmier[4], roses, violes, anacardes, acorus[5], coral, cost[6], levesche[7], noiz muscade, rasure d'iveure, les dus margarites, reubarbe, ana dragme .i. et demie ; amome, os de cuer de cerf, ana dragme .i. ; safran, poivre blanc, os de dates, spodium, samdales blans et vermeuz, lignum aloes, requelice, quanele, anis, dragagant, cardamome, semence de basilicon, limeure d'or et d'argent, ana dragme .ii. ; musc, ambre, canfre, ana dragme .i. ; çucre candi, dragme .ii. ; sirop rosat sofeisamment.

Soit doné : à scotomie .i. cuillerée ou vin ; au vice du pormum ou ève d'orge.

Triasandali[8].

Triasandali vaut contre chalor de ventrail, à tisique, à jaunice.

[1] Pénides ou pénicles, sucre d'orge.
[2] Lavande spic.
[3] Feuille aromatique, de girofle ou d'un cinnamomum.
[4] Bois de baumier ou xylobalsame.
[5] Racined'Acore.
[6] Racine de Costus, figurait encore au *Codex* de 1837.
[7] Livèche, plante encore actuellement employée.
[8] La poudre des trois santals existait encore au *Codex* de 1758.

Pren : sandales blancs, roges, citrins, semence de melons et de coordes, roses, çucre, ana (souz) .ii. ; gumme arabic, dragagant, scariole, ana souz .i. ; reubarbe, spodium, jus de requelice, semence de portulaque, ana sout .i. et demi ; canfre .i. dragme et demie ; autres i metent quatre tanz de roses ; sirop rosat sofeisanment.

L'en le done au matin et à midi ou eve freide en mesure de chastaigne.

Nous passons l'*Andidotum Paulinum*, le *Sirupus Rosaceus*, etc., qui, eux aussi, valent « à tisiques. » Remarquons seulement, dans ces électuaires compliqués, une composition au fond identique : pavot, espèces pectorales, produits aromatiques ou balsamiques.

Médecine laïque a la fin du Moyen Age

C'est au moyen âge qu'appartient encore, par les dates, Arnaud de Villeneuve [1] qui naquit vers 1240 et étudia aux Universités naissantes de Paris et Montpellier. Esprit universel, chirurgien, apothicaire et surtout hygiéniste, il décrit admirablement la phtisie, partageant les idées des Arabes et en particulier de Mésuë, avec qui il rapproche la formation des cavernes pulmonaires de celle des grottes creusées par l'eau dans les rochers :

* Une humeur froide descend goutte à goutte de la tête et,

[1] Arnaldi Villanovi, *Opera omnia*, Basileae, 1685. V. aussi Dr Marc Haven, *la Vie et les œuvres de Maître Arnaud de Villeneuve*, Paris, 1896.

tombant sur le poumon, le creuse et y fait l'ulcère, à la manière des gouttes d'eau qui excavent le dur rocher. Parfois aussi, à la suite d'un effort, une veine se rompt dans le poumon, et le sang extravasé devient une matière sanieuse qui ulcère le poumon.

La conduite à tenir est la suivante :

* On pourra user de la saignée et des purgations qui n'aboutissent jamais à la phtisie. S'abstenir du coït; éviter le jeûne. Comme médicaments : les pilules de cynoglosse, le safran, la myrrhe, l'encens, l'opium; le sirop d'hysope et de jujubes avec du miel; un électuaire avec : roses fraîches, gomme arabique, gomme adragante, farine de fèves, suc de réglisse, amandes, pommes de pin et sucre. En cas de fièvre hectique, donner des bains, du lait de chèvre ou d'ânesse dans lequel on aura fait éteindre un fer ou une pierre rouges.

Mais dans cette fin du moyen âge où la pharmacopée savante se complique à l'envi, il subsiste une médecine populaire beaucoup plus simple, issue de celle dont nous parlions au début de ce chapitre. Dans un document qui existe aux *Archives* du département de l'*Aisne*, au fonds *Titres généraux de l'Abbaye Saint-Ived-de-Braine*, on lit [1] par exemple :

Item contre la tous, mestés penicles (sucre d'orge) en yaue en ung godet et faictes chauffer l'yaue bien tant que li penicles fondent et beuvez bien chaut...

Dans le *Manuscrit* 23 de la *Bibliothèque d'Evreux* [2],

[1] Prioux (S.), *Bull. Soc. Acad. de Laon*, VIII, 1859.

[2] Meyer (P.) et Joret (Ch.), Recettes médicales en français, d'après un Manuscrit de la Bibliothèque d'Evreux (*Romania*, XVIII, 1889).

on lit les lignes suivantes qui remontent à la première moitié du XIVsiècle :

(Fol. 163). Pour seiche tous, destrempez semence d'ache et de fanueil en vin blanc, si le bevez a jeün. A la tous et au poumon malade, destrempez semence d'ache et d'anis de vin, si le boulez bien, et puis le metez en boites, si en mengiez au soir et au matin .iij. cullerées tant que vous soiez gari.

(Fol. 165). Pour la seiche tous, prenez semence d'ache et de fanueil, si le triblez bien, si le bevez... Pour la tous et pour le poumon, prenez semence d'ache et d'anis, si le merlez o grant planté de vin, si le faites boulir ou feu tant qu'il soit bien espès, si en mangiez au matin .iij. cullerées et .iij. au soir. — Pour la douleur et pour l'espurgement du piz, prenez la primerolle du bois et triblez bien et metez en .j. pot eschaufer, et si tout comme ce sera chaut, si faites une fosse en terre, si i metez le pot et le couvrez bien, et le leissiez .ix. jours et .ix. nuiz ; si le bevez au matin froit et au soir chaut.

Les fabliaux et les monuments de la littérature romane renferment un grand nombre de recettes médicales. Nous n'en avons malheureusement trouvé aucune concernant la phtisie. Toutes les maladies de l'appareil respiratoire sont oubliées. Malgré l'état lamentable de la chirurgie, on ne parle que de coups et de blessures plus propres à attendrir les nobles dames et à flatter les preux chevaliers.

CHAPITRE II

TRAITEMENT DE LA PHTISIE AUX XVe ET XVIe SIÈCLES

Le moyen âge au point de vue médical, est une longue période d'obscurité. C'est la période ingrate de l'histoire de la médecine. Mais « à la fin du xve et au commencement du xvie siècle, s'ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de la médecine qui, comme l'Histoire générale, a sa Renaissance » (L. Meunier). D'innombrables traductions des Anciens caractérisent cette renaissance, œuvre des compilateurs. Mais, à côté du mouvement de renaissance, apparaît bientôt un mouvement de réforme, ou de progrès, qui ne s'éteindra jamais : on se détache peu à peu de l'imitation servile de l'Antiquité pour chercher des méthodes nouvelles d'observation, des faits et des moyens thérapeutiques nouveaux.

On ne saurait toutefois songer à s'affranchir brusquement de l'autorité des anciens maîtres, Hippocrate, Galien, Avicenne et les autres, surtout en ce qui concerne la phtisie et son traitement qu'ils avaient si bien compris. Ne nous attendons pas à trouver quelque émouvante révolution en phtisiothérapie : celle-ci restera, nous le verrons, jusqu'au xixe siècle, essentiel-

lement traditionnaliste. Aussi pour rester intéressant, nous sommes désormais réduit à faire un choix parmi l'abondance des documents. Nous laisserons dans l'ombre ce qui n'est que compilation pure, pour citer les cliniciens qui étudièrent et connurent plus particulièrement la phtisie ; nous aurons aussi à cœur de mettre en relief les médications ou les idées nouvelles ; enfin on nous saura peut-être gré de ne pas négliger de temps à autre la médecine populaire, si intéressante à tant de points de vue.

Telle est la méthode d'exposé que nous suivrons désormais, à commencer par ce deuxième chapitre. Nous nous arrêtons d'abord à ceux qui furent des phtisiothérapeutes distingués : Mathieu Ferrari, Forestus, Fracastor de Vérone (phtisie contagieuse). Dans une deuxième partie du chapitre, nous réunissons les auteurs qui, bien que de second ordre au point de vue qui nous occupe, présentent encore quelque intérêt.

Une Consultation de Mathieu Ferrari

Mathieu Ferrari, professeur à Pavie de 1432 à 1472, nous a laissé une consultation détaillée pour un phtisique riche, rapportée dans la thèse de Maxime Ferrari : *Une chaire de médecine au* XVe *siècle*, Paris, 1898-99.

Le jeune homme, pour qui un médecin de Gênes demande cette consultation, donne des inquiétudes, non pas qu'il tousse beaucoup et que sa respiration soit difficile, mais il maigrit, il a de la fièvre..., c'est un tuberculeux au début, il n'est pas encore phtisique. Aussi Ferrari intitule sa consultation : *Traitement*

préservatif de la phtisie et de l'ulcération du poumon et du larynx.

La partie hygiénique de ce traitement est importante. Climat tempéré et même un peu froid. Pas d'humidité, pas de brouillards. Une atmosphère fumeuse ou poussiéreuse est nuisible,... provoquant la toux. Chambre bien éclairée, fenêtre à l'orient en hiver, à l'occident en été. Si le malade a froid, on le réchauffera avec des draps chauds ou des vessies et des vases remplis d'eau chaude et déposés à ses pieds. Cette chaleur est de beaucoup préférable à celle du feu. En été, s'il y a lieu de rafraîchir la chambre, aspersions avec de l'eau parfumée. Un point très important est de changer l'air de la chambre. On emploiera les lotions suivies de frictions. Elles sont utiles pour faire expectorer. Pas de colère, pas d'excitation; au contraire de la gaieté. S'amuser, vivre dans une société distinguée, écouter des discours agréables, des chants, de belle musique. Se promener dans de beaux sites. S'habiller avec élégance. Il n'y aurait pas d'inconvénients à user des rapports sexuels, à moins toutefois qu'on ne remarque qu'ils sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Parlant de l'alimentation, Matheus recommande spécialement la chair de limaces et de ces petites grenouilles qu'on trouve à l'entour des arbres, dans les forêts; elles sont vertes avec le ventre blanc et on les récolte par les temps pluvieux. Il faudra les bien préparer... Ce mets est excellent, car il est froid et altérera la complexion du malade, ce qu'on recherche principalement. Les poumons de renard sont aussi choses excellentes. Pas trop de vin.

Dans le chapitre des médicaments, lesquels seront froids, il faut noter des clystères doux et réconfortants. Et à cet effet, conviennent des clystères faits avec des bouillons de poulet, de tête de chèvre, de bouc ou d'agneau, dans lesquels on ajoutera un gros de sucre et une demi-once de cannelle avec quatre onces d'huile de violette et un

peu de sel. On pourra en prendre un ou deux par semaine.

Bien entendu, sirops émollients, pastilles béchiques, etc. Les bains tièdes sont conseillés en été, et surtout les bains d'herbe qui refroidissent la complexion : laitues, mauves, violettes, camomille. Le lit après le bain, puis onction sur la colonne vertébrale avec huile de violettes, d'amandes douces et de roses.

Jérôme Fracastor et la Phtisie contagieuse

Fracastor de Vérone[1] distingue deux sortes de phtisie, l'une « qui se fait primitivement en nous », l'autre « qui se gagne par la contagion[2] », et il s'occupe spécialement de celle-ci.

Parlant du traitement *(de curatione phtisis, quatenus contagiosa est)*, il tire les conséquences de sa théorie, et se préoccupe avant tout de détruire les germes mêmes dans le poumon.

Si vous entreprenez le traitement au commencement, alors ne vous occupez que des germes ; s'ils pouvaient être étouffés par les caustiques (antiseptiques), nous savons que, dans le cas présent, il n'y aurait pas de meilleur remède. Mais comme on ne peut les employer pour cet organe sans danger, on peut par des remèdes voisins essayer un traitement. C'est ainsi que nous avons vu quelques auteurs anciens avoir osé ordonner des inhalations de vapeur de

[1] Le *Traité des maladies contagieuses* de Fracastor date de 1546. Nos citations sont empruntées à la traduction L. Meunier : *Les trois livres de Jérôme Fracastor*, Paris, 1893.

Fracastor est en outre auteur d'un poème latin sur la syphilis, traduit par le professeur Fournier, intéressant à consulter pour l'Histoire générale de la syphilis.

[2] V. notre « Introduction ».

sandaraque[1] dans le poumon. Et quand je dis sandaraque, je ne veux pas parler de celle qu'on appelle vulgairement vernis, mais bien ce que nous appelons orpiment. Et ce n'est pas ce genre d'orpiment qui est de couleur jaune, mais l'autre qui est rouge et qui est la vraie sandaraque. Si vous usez de ces fumigations, vous rendrez de grands services à ceux qui sont atteints d'un si grand mal contagieux.

Vous rendront encore des services la racine d'arum ou d'un autre dracunculus, administrée en bonbon ou dans une décoction ; ou encore l'iris, le scordium, le dictame de Crète, le diascordium, la thériaque et les substances semblables.

Si la maladie, ayant dépassé la période du début, a déjà mis en mouvement le catarrhe, ou collecté de la matière, dans un organe, alors on peut s'adresser aux germes et à la matière, et attaquer le catarrhe par tous les moyens qu'enseignent les médecins... Mais ayez toujours devant les yeux qu'il faut s'opposer à la contagion et à la putréfaction, et résister au germes. Dans ce cas, ce sont les résines qui me plaisent le mieux, et qui remplissent le mieux toutes les indications, entre toutes : la térébenthine, puis la résine du larix et du mélèze, ou encore la myrrhe et le styrax, etc. ; on peut les administrer seules ou mélangées à quelqu'un des poudres déjà nommées, telles que le bol arménien, la terre de Lemnos, et le scordium. On évitera les styptiques et les astringents qui empêchent l'expectoration, aussi ne sera-t-il pas mauvais de mêler à tout cela quelques lénitifs, tels que le miel ou le sucre. Les décoctions sont très bonnes parce qu'elles pénètrent profondément. Les meilleures seront celles faites de scordium, d'aristo-

[1] Les Anciens appelaient sandaraque le sulfure d'arsenic ou réalgar.

L'action thérapeutique de l'arsenic est très ancienne. Pline recommandait aux tousseurs les vapeurs arsenicales résultant de la combustion de l'orpiment avec du bois de cèdre C'est sans doute ce à quoi Fracastor fait allusion.

loche, de dictame, de pouliot et de gomme que l'on fera bouillir avec du sucre dans de l'eau pure avec un peu de vinaigre, décoction dont on fera prendre seulement 5 onces à la fois.

Il y a des médecins qui se servent contre toute espèce de φθ de racine de squine, parce qu'elle dessèche à merveille et provoque la sueur ; c'est un remède que nous approuvons.

Si la matière a quelque acrimonie, il faut user de remèdes qui sèchent, mais qui chauffent moins. Ce qui est bon et agréable, c'est : sucre rosat 2 onces, bol arménien 1 drachme, sirop de pommes Q. S., qu'on mélange et dont on boit toutes les heures.

Jusqu'ici Fracastor est surtout intéressant par son idée de l'antisepsie pulmonaire. Il va consacrer quelques lignes à une plante que nous retrouvons bien souvent au cours de notre étude :

Il est un autre remède des Anciens que Pline dit être très bon pour les phtisiques désespérés, c'est la décoction de feuilles et de racines de consiligo, dont on ordonnera 1 once 1/2 par jour. Le consiligo est, autant qu'on peut le conjecturer, la même herbe que le même Pline appelle ailleurs d'un autre nom : Ennéaphylon ; c'est ce que nos botanistes appellent capraire ou pulmonaire, non celle qui est de l'espèce des buglosses, mais cette autre pulmonaire ainsi appelée parce qu'elle est très bonne contre les maladies des poumons, surtout chez les porcs et les chèvres, ce qui fait que les botanistes l'ont appelée capraire.

Elle a encore été appelée Ennéaphylon parce qu'elle a neuf feuilles divisées à la façon de celles de l'Ellébore.....

Mais ce n'est pas tout. Le « Chantre de la syphilis » n'avait pas manqué d'être frappé par les bons effets du

mercure dans l'avarie, alors nouvelle[1]. Quoi d'étonnant, étant donné sa conception de la phtisie contagieuse au même titre que la syphilis, de le voir donner du mercure aux phtisiques ?

Voici un troisième remède :

Axonge, 5 onces ; iris, encens, aristoloche, aunée ââ, 2 drachmes ; vif-argent, 1 once ; pour un onguent avec lequel on oindra la face interne du bras et du dos, pour détruire le germe de la contagion et faire rendre par la salive la matière corrompue.

Fracastor n'est du reste pas le seul à appliquer la médication mercurielle dans la phtisie ; nous la retrouverons au XVIIIe siècle.

Traitement de la phtisie d'après Forestus

Petrus Forestus nous a laissé des *Observations*, dont la lecture, aujourd'hui même, est loin d'être ennuyeuse, surtout en ce qui concerne la phtisie. On en jugera par le résumé du Dr L. Meunier[2] :

Il s'agit d'abord d'un maître de Forestus, à Bologne, Elideus.

Elideus soignait un jeune homme de vingt-neuf ans, qui, sec et mélancolique, était tombé dans un état de maigreur extrême et finalement dans le marasme. On lui

[1] Nous ne voulons pas dire que la syphilis fut réellement importée en Europe au XVe siècle. Ce qui est certain, c'est qu'alors seulement elle attira l'attention du public et des médecins, et qu'on lui opposa presque immédiatement le mercure.

[2] Dr L. Meunier, *Un grand praticien au XVIe siècle*. Le Hollandais Pierre van Foreest (Petrus Forestus) 1522-1595. *Janus*, 1902.

prescrivait : des bains tièdes d'eau et d'huile d'olives... afin de combattre la sécheresse de la peau ; des frictions faites avec des éponges ou des linges doux suivaient le bain ; après, on lui donnait des aliments très nourrissants ; des jaunes d'œufs, du pain très blanc trempé dans du lait de chèvre, ou simplement du lait. On le faisait mettre au lit immédiatement après, parce que le sommeil qui suit l'absorption d'aliments nourrissants fait engraisser. Repos d'esprit, pas de soucis, pas de colère, etc. Parmi les autres aliments nutritifs, on lui conseille des crèmes (lait, œufs et vin), des substances excitantes..., au besoin des clystères nutritifs. Mais le plus piquant du traitement — il faudrait la plume d'un Brantôme pour le bien raconter — c'était l'introduction, dans la chambre du jeune homme, d'une jeune nourrice de dix-huit ans, sanguine, bien habillée, bien avenante, qu'on alimentait de mets choisis et délicats et des mamelles de laquelle il prenait du lait à la sortie du bain ou le soir encore, même s'il n'avait pas pris de bain, et avec laquelle il dormait pour que, si la nuit il se réveillait, il pût prendre du lait. Mais le malade allant mieux, cette jeune nourrice donna au malade des excitations génitales ; et on lui défendit de la faire dormir avec lui, le coït étant trop déprimant pour les hectiques. Il continua cependant de prendre du lait des mamelles de sa nourrice le jour seulement ; et il revint à la santé.

Voici le traitement que Forestus conseille à une dame phtisique, qui vécut longtemps, quoique cachectique, en suivant son régime :

Nous lui avons recommandé un air pur, plutôt sec, tempéré comme chaleur et froid ; par exemple un air analogue à celui de Tabies, entre Sorrente et Naples, où Galien envoyait ses phtisiques... Le vent du nord même soufflant avec intensité, s'il n'est pas accompagné de pluie n'est pas mauvais ; il dessèche et même peut être favorable. A cause de cela les régions montagneuses sont recommandées : par

contre, il faut éviter les marais et les plaines. Les jours de pluie il faut rester dans la chambre qui doit avoir une douce chaleur ; il sera bon de faire, comme le conseillent Galien et tous les autres grands médecins, des inspirations fréquentes et profondes... Les frictions sur le corps, les promenades à pied et en voiture sont bonnes au commencement de la maladie quand les forces le permettent ; je lui permis d'en user. Il y a des médecins illustres qui ont recommandé de longs voyages, en mer et sur terre. Celse envoyait à Alexandrie les phtisiques qui expectoraient beaucoup. Il n'est pas mauvais, ni désagréable non plus, de se faire porter sur une petite barque molle et délicate comme celles que l'on voit à notre époque dans la fameuse Venise...

La malade refuse de prendre une nourrice ; Forestus lui recommande le lait de vache. Les aliments doivent être nutritifs : foies de volailles, testicules de coqs, perdrix, pigeons au nid, mouton, veau (plutôt grillés que bouillis, pour dessécher l'ulcère du poumon), écrevisses, poissons saxatiles, limaces jeunes prises dans les vignes avant le lever du soleil, tortues, cuisses de grenouilles, œufs frais, etc. Ni soucis, ni colère, rien de ce qui peut troubler l'âme. Comme médicaments, la poudre d'Haly Abbas qui contenait du pavot blanc mêlé à de la gomme adragante et à de l'amande pelée.

« Forestus condamne les médications très actives ; son traitement est purement hygiénique. »

Ambroise Paré et la Fièvre hectique

Ambroise Paré[1], dans le livre de ses œuvres intitulé *Des Fièvres*, nous a laissé une bonne description de la fièvre hectique.

[1] Ambroise Paré, *Œuvres complètes*, édition Malgaigne, Paris, 1840.

Le propre signe de telle fièvre, pour le respect du pouls, est, qu'une heure ou deux après le repas, le pouls se montre plus grand et léger, et même la chaleur qui est au corps du malade pour lors se montre plus grande... Au reste, la chaleur et le pouls demeurent toujours égaux en leur petitesse, langueur, obscurité, dureté, fréquence : si bien que le malade même ne pense pas avoir la fièvre, et ne sent aucun mal et douleur, qui est un autre signe propre de la fièvre hectique... Elle est souvent causée d'une ulcère et inflammation des poumons.

Il choisit ses médicaments « entre les herbes, entre les fruits, entre les racines, entre les semences, entre les choses que nous prenons ordinairement pour la nourriture de notre corps » :

L'on recommande fort entre les herbes, pour cet effet, la viole, le pourpié, la buglosse, l'endive et la lentille palustre, la maulve aussi quand il y a adstriction du ventre. Les fruits sont de courge, de concombre, pommes, pruneaux, amandes douces et récentes, et les pignons. Des semences, nous avons les quatre semences froides, grandes et petites, et icelles récentes à cause de leur humidité, les semences de pavot, de berbéris, de coins, les fleurs de buglosse, de violes, de nénuphar : desquelles choses l'on fait des condits avec un poulet pour prendre au matin, la première concoction étant accomplie, ce que l'on continuera par l'espace de neuf jours.

Quant aux viandes, pour le commencement, lors que les facultés ne sont encore fort débiles, que le fébricitant prenne alimens qui à la vérité soient difficiles à cuire, mais qui nourrissent fort et longtemps, telles que sont les extrémités des animaux, comme pieds de veau et de pourceau non salés, chair de tortue qui premièrement aura été nourrie en quelque jardin pour se gourmer et purger de ses

humidités excrémentitielles, la chair de limaçons[1], la semoule et autres semblables : car telles choses ayant un suc visqueux s'agglutinent aisément aux parties de notre corps et ne peuvent être dissipées si aisément par l'ardeur de la chaleur. Mais lorsque la fièvre hectique aura ja longtemps traisné dans le corps, de sorte que les facultés semblent fort affaiblies, il faudra donner viandes aisées à cuire, et ce icelles plutôt bouillies que roties.

Que si toutefois le malade est dégoûté des viandes bouillies, que la chair qu'on luy donnera ne soit guère rotie, et qu'on lui donne de la superficie de la chair qui est plus seiche et bruslée, mais de l'intérieure qui est plus humide ; et qu'elle soit en outre tempérée encore d'eau rose, de suc de citrons, d'orenges ou de grenades. Qu'il s'abstienne de poissons salés et durs : les meilleurs sont les saxatiles, pour l'exercice qu'ils font estans continuellement heurtés entre les rochers ; ceux aussi qui ont la chair glutineuse et visqueuse, comme les anguilles prises en eau pure et bien assaisonnées, les tortues, les escrevisses, les limaçons et grenouilles.

Le lait d'ânesse pris chaudement et corrigé avec un peu de sel, de sucre rosat, miel, fenouil ou anis, de peur qu'il se corrompe ou aigrisse en l'estomac, ou bien le lait de femme succé de la mamelle sont fort recommandés en ceste maladie. Mais celui de la femme est plus utile, parce qu'il est plus doux et nourrissant, et approchant de plus près notre naturel, moyennant qu'il soit pris d'une nourrice bien tempérée et habituée, même qu'il est singulier aux érosions de l'estomach et ulcères des poumons dont s'ensuit émaciation et phthisie. Quant au lait d'ânesse, il le

[1] Dans l'édition de 1579, on lit : « .... La chair de limaçons blancs pris ès vignes, les grenouilles, écrevisses de rivière, anguilles prises en eau pure et bien assaisonnées, œufs durs mangés avec jus d'oseille sans épices, la semoule et autres semblables. »

faudra choisir qu'elle soit nourrie d'orge et avoine, feuilles de chêne, afin que par le bénéfice de telle nourriture il soit plus profitable et moins sujet à corruption... Et telles sont les choses qu'il convient prendre au dedans.

Celles qui se doivent appliquer au dehors sont les onctions, les bains, les épithèmes, les clystères.

Le paragraphe sur les bains est assez curieux :

L'appareil d'un bain pour les hectiques doit être de plus grand artifice que le vulgaire des praticiens ne pense. L'artifice est tel. Il faut avoir trois baignoires : la première sera d'eau douce modérément chaude, et ce pour ouvrir les pores du cuir; la seconde sera d'eau tiède pour simplement humecter, l'eau pénétrant aisément par les pores du cuir : la troisième d'eau froide pourra fraîchir, fortifier et adstraindre les parties et leur faire garder l'humidité reçue, de peur qu'elle n'exhale : il faut demeurer quelque peu de temps dans le second, et fort peu de temps dans le troisième. Toutefois ceux qui n'auront les moyens ou qui se fâcheront de transporter leurs corps ainsi successivement de baignoire en autre, pourront accomplir toutes ces trois intentions en un même bain, lui donnant l'eau plus chaude au commencement, puis y mettant tant d'eau froide qu'il y en ait suffisamment pour rendre le tout tiède : enfin vidant par une fontaine qu'il y aura au dehors de la baignoire tant de ceste eau tiède, qu'emplissant le reste d'eau froide le tout soit rendu entièrement froid. Je trouverais bon que devant de plonger le malade dans le premier bain, qu'on lui fit recevoir, non par la bouche, mais par le reste de tout le corps, la vapeur de l'eau chaude...

Le malade devait prendre des aliments avant le bain, « car d'y entrer l'estomac vide et à jeun, il se ferait trop grande dissolution des forces du corps ».

Peut-être ne s'attendait-on pas à voir A. Paré parler

du régime des hectiques. Mais on trouve dans ses œuvres tout ce qui était connu de son temps en médecine comme en chirurgie, et il a su l'écrire en un style agréable.

Auteurs divers

Jacques Dubois Sylvius (1478-1553), l'anatomiste, qui ne doit pas être confondu avec Sylvius Deleboë, lequel vivait en Hollande cent ans après et appartenait à une autre école, donnait à ses phtisiques « une nourriture rafraîchissante et humide », des sirops ou tisanes de plantes pectorales (réglisse, hysope, scabieuse, etc.) ; il se servait aussi de poumon de renard et croyait aux vertus de l'air chaud qui sort de la bouche des fours :

Le poumon de renard desséché et réduit en poussière constitue un excellent médicament ; en effet, ces animaux indemnes de catarrhes et de phtisie, connaissent une herbe que les hommes ignorent ; Avenzoar a trouvé un ulcère cicatrisé dans le poumon d'une brebis qui en avait mangé. Enfin on pourra respirer l'air chaud d'un four. C'est ainsi que Matheus Gradi se guérit de la phtisie et vécut plus de quatre-vingts ans[1].

J. B. Montano[2] nous a laissé un recueil de *Consultations*, dont l'une notamment est intitulée *De catarrho et sputo sanguinis pro nobili Veneto.* Il s'agit d'une

[1] Cité par Bazin, *Contribution à l'histoire de la médecine à la Renaissance* (th. Paris, 1903-1904).

[2] *Jo. Bapt. Montani, Consultationes*, Basileæ, 1557.

phtisie encore peu avancée, sans fièvre hectique, mais avec toux vive et hémoptysies. Il faut agir énergiquement. Montano saigne d'abord son malade, qui est d'un tempérament chaud et sanguin. Il le purge avec les pilules « aggrégatives » : rhubarbe, agaric, scammonée, coloquinte, myrobolans. Il prescrit des sirops pectoraux (réglisse, hysope, bétonique) « pour fluidifier les matières grasses de la poitrine » ; du sucre rosat, du bol d'Arménie, la thériaque. Le bain chaud sera utile, ainsi que la révulsion : cautères sur les bras, les genoux, la nuque, pour faire diversion ; on peut employer aussi les sinapismes de thapsia, de flammula jovis[1] ; « se défier des cantharides à cause des hématuries ». Détail intéressant, Montano voudrait voir son malade respirer sans cesse un fruit odorant, fabriqué avec des produits parfumés, nigelle, ladanum, noix muscade, clou de girofle, ambre, musc.

Dans d'autres consultations pour des phtisiques, Montano vante la sandaraque, un électuaire diacode, les roses rouges, et aussi le fameux emplâtre de Galien, de *stercore columbino* qu'on appliquait sur la tête pour y détruire la pituite et l'empêcher de descendre vers le poumon.

Montano, quoique nettement contagionniste[2] en matière de phtisie, semble en somme copier sa thérapeutique sur celle de Galien.

[1] *Flammula Jovis* est la *Clematis recta* L. Ses feuilles sont très caustiques, comme celles de la clématite commune dont les mendiants se servaient pour se faire des ulcères aux jambes, dans le but d'attirer la commisération publique.

[2] Il déclare que pour contracter la phtisie, il suffit de marcher pieds nus dans les crachats d'un poitrinaire.

Guillaume Rondelet[1], contemporain et ami de Rabelais, consacre un chapitre « à l'ulcère du poumon et à la phtisie ». Il s'élève contre l'emploi des astringents dès le début de la maladie :

La phthisie provient du crachement de sang, lorsque, du sang étant resté dans le poumon, s'y putréfie, et acquiert une acrimonie qui ronge la substance de l'organe. Elle résulte, pour beaucoup, de l'impéritie des médecins qui, traitant l'hémoptysie, ne font aucune diversion par la saignée, les ligatures, les ventouses ou autrement ; ils donnent dès le début des potions astringentes qui retiennent dans les poumons le sang qui s'y est jeté...

Après avoir saigné son malade, Rondelet lui fait prendre de la racine de grande consoude, « mise en décoction avec des viandes, ou assaisonnée de sucre » ; de la « conserve de roses du milieu de l'été » ; des gommes (arabique, adragante) ; des sirops de plantes pectorales (coquelicot, scabieuse, menthe, jujubes, capillaire, hysope) parfumés de miel rosat.

Rondelet paraît être le premier qui parle des jus de viandes. Il fait prendre aux phtisiques du lait d'ânesse ou de chèvre nourrie avec de l'orge mondé. Avec lui, nous retrouvons la cendre d'écrevisse, qui sera en grande vogue au XVIIe siècle : il l'emploie en poudre, mêlée à de la cendre de corail incinéré et à de la graine de pavot blanc.

On trouve dans les *Secrets de médecine* de J. Liébault quelques indications relatives à la phtisie :

[1] *Methodus curandorum morborum*, Lugduni, 1576.

[1] Jean Liebau(l)t, *Quatre livres des secrets de médecine* Lyon, 1593.

L'eau destillée de la grande Chélidoine, que les François appellent Esclaire, a une propriété d'aider les maladies tant chaudes que froides, apporte force aux membres spirituels, chasse le venin du cœur, délivre le poulmon de ce qui lui est nuisant, consolide ses ulcères et arrête le flux de sang si elle est beüe (p. 32).

Eau destillée des cuisses de Grenouilles est souveraine pour les phthisiques et pulmoniques, selon Alex. Benedict, mesmement ès intempéries seiches du foye si on en prend deux fois le jour à jeun (p. 43).

L'huyle d'anis est ainsi faicte : et telle forme est commune pour destiller toutes autres huyles de semences.

Prenez anis une livre, mettez-la dans la cornue garnie de son recevant, tous deux fort bien lutez ensemble sur le fourneau,... destillez et recevez l'eau et l'huyle ensemble. Vous tirerez l'eau par revolution, ainsi qu'avons dict cy dessus, et l'huyle demeurera... C'est un souverain remède pour les pulmoniques (p. 135).

A citer aussi ce secret « du sang humain » d'après une *Epistre de maistre Arnould de Villeneusve, à maistre Jacques Toletan :*

Maistre Iaques amy tres cher : long temps a que m'aué prié vous communiquer par escrit mon secret du sang humain... Oyez donc, et entendés, mes secrets et intimes amys, les parolles de ma bouche, car où le sainct esprit veut il souffle et inspire.

... Prenez sang humain qui soit d'homme fort sain, en aage moins de trente ans, tirez en les quatre elements, comme sçavez fort bien selon l'alchymie, et estouppez soigneusement à part chacun element, à fin que nul air y puisse entrer : car l'eau est bonne en toutes maladies tant froides que chaudes, en tant qu'elle a une nature occulte, laquelle reduit la complexion vicieuse à son tempérament naturel, sur tout corrige le vice et mauvaises affections des parties

servantes à la respiration... et dis d'auantage qu'elle dissoult sans aucune molestie le phlegme espois contenu au poulmon, et consolide ses ulceres... Bref il purge tout ce qui est trouué de vicieux, tant au poulmon qu'ès parties pectorales...

Mais il faut signaler surtout ceci :

Eau très noble destillee pour un grand seigneur contre l'hectique et ulceres des poulmons.

Prenez vin sublimé de vin de maluoisie quatre liures, vn pain chaud de fourment ; laissez les reposer bien enfermés dans l'alambic l'espace de quatorze iours, puis destillés au bain.

Puis prenez espiceries des electuaires de diamargariton, diambre, diarrhodon abbatis, dianthos, diapliris, cum moscho, lœtitia Galeni de chacun deux dracmes casse extraicte, sucre candit de chacun vne once, iust de regalisse deux onces, rosmarin trois dracmes, musc d'Alexandrie demie once : enfermés tout cela dans alambic vn moys entier, alors destillés au bain, et separez l'eau en deux parties, la première eau est plus noble que la seconde.

Le même J. Liébault, dans son *Thesaurus sanitatis* (Paris 1577), recommande contre la phtisie :

* Le suc de pulmonaire, ou l'herbe elle-même, employée d'une façon quelconque, l'ingestion répétée de choux bien cuits, de baies de genièvre ; les baies de laurier broyées avec du miel et prises avec du vin de raisins passés ; les figues sèches bouillies avec de l'hysope et prises en boisson ; le suc exprimé ou la décoction de feuilles de marrube ; la myrrhe donnée en potion ; l'agaric avec du vin de raisins passés ; la fleur de pierre d'Asie mêlée avec du miel ; la térébenthine soit seule soit avec du miel et prise sous forme d'un éclegme ; les pistaches, les pommes de pin mangées

avec du miel ou du sucre; les écrevisses de rivière bouillies et prises avec leur jus; le jus succulent de toutes les graisses; le lait humain sucé de la mamelle; les escargots des bois débarrassés de leurs mucosités, et cuits dans du lait de vache avec du tussilage : les grenouilles cuites dans du bouillon de chapon ou de poule; les testicules de jeunes coqs ; la crème de semences de mélopépons; la sauge, la véronique mâle, la racine de géranium, les pilules de sauge à doses répétées..... ; la terre d'Arménie, le corail, la pierre hématite prise de n'importe quelle manière.

La médecine de J. Liébault paraît être plutôt une médecine populaire. Il faut en rapprocher un ouvrage de vulgarisation de la même époque : *l'Agriculture et Maison rustique* du Dr Charles Estienne, destiné aux fermiers et cultivateurs. L'auteur recommande la chaux dans les hémoptysies sous forme de coquille d'œuf:

La coquille d'œuf rédigée en cendre, beüe avec vin, restreint le crachement de sang.

. . . . . .

Le noyau de la pomme de pin est une viande fort et facilement nourrissante et, pour cette cause propre pour les phtisiques, moyennant qu'il ait trempé quelque temps en eau rose, pour luy oster son acrimonie.

. . . . . .

Ceux qui sont pulmoniques ou exténuez de longue maladie doivent cercher l'air des forests, où il y a pins à force, parce que tel air leur est grandement proffitable.

CHAPITRE III

TRAITEMENT DE LA PHTISIE AU XVIIe SIÈCLE

Traitement de la Phtisie d'après Sylvius Deleboe[1]

Ce médecin dont la renommée fut européenne, et qui, bien que d'origine française (son nom primitif était *Lebois*), étudia et enseigna ensuite en Hollande, est, nous l'avons dit, le premier des modernes à parler de tubercules. Mais il ne faut pas pour autant nous attendre à trouver avec lui des idées thérapeutiques tout à fait nouvelles. Pendant longtemps encore, les progrès de l'anatomie pathologique n'influeront pas beaucoup sur le traitement de la phtisie.

Sylvius Deleboë (1614-1672) distingue, l'un des premiers, trois périodes dans la maladie : imminente, commencée, avancée ; de là trois sortes de traitement : préservatif, curatif, palliatif. Du premier, Sylvius ne dit rien d'intéressant ; les deux autres, qui d'ailleurs se confondent, nous retiendront davantage.

Sylvius met d'abord le malade au repos :

Le malade devra se garder avec soin de tout exercice

[1] *Francisci Deleboë, Sylvii, Opera medica*, Amstelodami, 1680.

violent, du saut en premier lieu, et des grands efforts de voix, exercices toujours funestes qui peuvent amener la rupture d'un vaisseau dans le poumon, et produire ou ramener le crachement de sang.

Puis il s'attaque à l' « ulcère » par des médicaments. Selon lui, les pilules de cynoglosse, les balsamiques, le gaïac, les terres, le corail, les perles, les cendres d'écrevisses arrêtent la formation du catarrhe dans le poumon. Pour déterger l'ulcère, il emploie des plantes pectorales, et surtout astringentes : aristoloches, iris, tussilage, marrube, scabieuse, aigremoine, hysope, capillaire, véronique, lierre terrestre, pulmonaire, verveine, etc. Ces plantes se donnent dans des sirops ou des mellites. On peut employer dans le même but la térébenthine de Venise mêlée à de l'hydromel ; le baume de soufre, surtout s'il est préparé avec de l'huile d'anis est encore ce qui réussit le mieux.

Pour consolider l'ulcère, Sylvius vante la conserve de roses, les bols et les terres sigillées, la grande consoude et les autres vulnéraires, le soufre.

Mais c'est un chimiste, et il semble surtout avoir bien compris la nécessité de donner au phtisique une nourriture spéciale :

* Pour relever l'appétit souvent défaillant chez les phtisiques, je ne connais rien qui convienne mieux que l'Elixir de Propriété, à la dose de V ou VI gouttes, une demi-heure avant le repas, dans du vin ou tout autre liquide.

...Cet élixir est à base de myrrhe, safran et aloès, digérés avec de l'huile de soufre et de l'esprit de vin ; par la myrrhe et par le safran, il convient à la phtisie et à la toux....., mais les autres composants aussi sont aptes à

déterger un ulcère, de sorte que c'est un excellent remède contre la phtisie...

Il faut réparer et soutenir les forces abattues des phtisiques, avec des aliments de haute valeur nutritive et de digestion facile, avec des boissons généreuses et possédant un agréable bouquet, comme celui que donnent certains aromatiques, ambre gris, confections d'alkermès et d'hyacinthes, etc.

Je dis des aliments de haute valeur nutritive et de fermentation facile, car non seulement l'appétit fait défaut chez les phtisiques, mais en outre leur estomac se laisse appesantir par les aliments absorbés. Etant donné que chez eux les chairs et l'embonpoint se consument et disparaissent peu à peu, des aliments s'imposent, qui, sous un faible volume, nourrissent grandement et réparent le corps en voie de dépérir; qui, facilement digestibles, ne s'attardent pas dans l'estomac.....

Tels sont le pain de froment bien levé, les jus de viande extraits par une chaleur modérée mais prolongée, et amenés à la consistance de la gélatine.

Dans ces jus épais et gélatineux se trouve la prime vertu des viandes, apte au plus haut point à engendrer de nouvelles chairs.

A cette indication satisfait aussi le lait, tant de la femme que des animaux ; jusqu'ici on a tantôt préféré celui d'ânesse, tantôt celui de chèvre, tantôt celui de brebis ou de vache; actuellement, l'inconstance des hommes et des mœurs veut qu'on préfère celui de vache.

On vante aussi les jaunes d'œufs, mais il se trouve des malades qui ne peuvent les supporter.

Deleboë cite aussi quelques « aliments médicamenteux » : amandes, placentas, sucre, aromatiques, biscuit, vin généreux et doux « comme celui de Malvoisie ». Il faut retenir qu'il cherchait à alimenter ses phtisiques en ménageant leur tube digestif.

Traitement de la Phtisie d'après Sydenham.

Th. Sydenham[1] (1624-1683) « l'Hippocrate anglais », si célèbre à tant de points de vue, ne mérite pas moins de l'être pour sa méthode de traitement de la phtisie, méthode qui se résume en un mot : l'équitation, aidée de l'opium et des balsamiques.

On opposera à la toux, en général, le baume de soufre anisé, la poudre de réglisse, de graine d'anis et d'angélique, l'abstention du vin et des viandes. Si la toux évolue vers la phtisie, on donnera le baume du Pérou, le sirop de lierre terrestre, le sucre candi.

Mais entre tous les remèdes ... l'exercice du cheval est sans contredit le meilleur de tous, en observant de le continuer pendant un assez long temps et par des voyages assez longs ; et, de plus, si le malade est d'un âge viril, il doit employer plus de temps à cet exercice, que s'il était dans l'enfance ou la jeunesse... le quinquina n'est guère plus certain pour la guérison des fièvres intermittentes que l'est cet exercice pour guérir la phtisie à l'âge que nous venons de dire.

Mais Sydenham ne préconise pas l'équitation seulement au début de la phtisie. Parlant de la phtisie confirmée, il dit :

Voici donc, selon moi, la meilleure manière de traiter la phtisie. On commencera d'abord par une saignée du bras, ensuite on purgera le malade trois jours de suite, soit avec les pilules cochées majeures, soit avec notre potion purgative ordinaire. Le soir du troisième jour, on donnera une

[1] Sydenham, *Opera omnia medica*, trad. Baumes, t. II, 1816.

demi once de sirop diacode. Deux ou trois jours après, on purgera de nouveau, et on réitérera encore la purgation autant de fois qu'on le jugera nécessaire.

Après que chaque purgation aura cessé d'agir, on donnera au malade XX gouttes de baume blanc mêlées dans du sucre pulvérisé, ou bien une pilule faite avec la térébenthine de Chio et du sucre candi, et le malade ne boira rien par-dessus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut substituer à ce baume un électuaire composé de baume de Locatelli, de réglisse et de graine d'anis en poudre, et de térébenthine.

Lorsqu'on a évacué suffisamment, il faut travailler à apaiser la toux, de peur que les poumons ne s'affaiblissent par les secousses continuelles qu'ils souffrent. Le meilleur remède pour apaiser la toux est le sirop diacode...

Mais de tous les moyens de guérir la phtisie il n'en est point qui égale l'exercice du cheval continué tous les jours. Les malades qui choisissent ce moyen de guérison n'ont plus besoin d'être asservis à aucun régime particulier, et ils peuvent boire et manger de tout ce qui leur plaît, parce que cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui sont revenus en santé par cette méthode ont été attaqués d'une tumeur au cou, laquelle ressemblait fort aux tumeurs scrofuleuses.

Sydenham ne recommandait pas l'équitation aux seuls phtisiques, mais à quantité de malades, notamment à ceux que nous appellerions neurasthéniques. Dans sa *Dissertation sur l'affection hystérique*, il écrit :

La meilleure chose que j'aie connue jusqu'à présent pour fortifier et animer le sang et les esprits, c'est d'aller à cheval presque tous les jours, et de faire par cette voiture

des promenades un peu longues et au grand air. Cet exercice, par les secousses redoublées qu'il cause aux poumons et surtout aux viscères du bassin, débarrasse le sang des humeurs excrémentitielles..., donne du ressort aux fibres, rétablit les fonctions des organes, ranime la chaleur naturelle, évacue par la transpiration ou autrement les sucs dégénérés..., dissipe les obstructions, ouvre tous les couloirs et enfin, par le mouvement continuel qu'il cause au sang, le renouvelle... et lui donne une vigueur toute extraordinaire.

Il est vrai que l'exercice du cheval convient moins aux femmes qui, étant accoutumées à une vie tranquille et sédentaire, pourraient en recevoir du dommage..., mais il convient parfaitement aux hommes et rien n'est si propre à leur rendre la santé.

Sydenham cite un prélat qui, étant tombé dans « l'affection hypocondriaque » avait essayé tous les remèdes et n'était parvenu qu'à la cachexie et au « dévoiement colliquatif... avant-coureur de la mort ». Il fut guéri par l'équitation sans médicament ni régime :

Je voulus encore qu'il n'eût égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température de l'air, mais qu'il usât de tout indifféremment et sans distinction, comme fait un voyageur.

Il se soumit entièrement à tout ce que j'ordonnai, et il s'en trouva bien. Chaque jour, il faisait un peu plus de chemin, et encouragé de plus en plus par le succès, il en vint jusqu'à faire dans un jour vingt milles, et même trente milles. Il continua ainsi durant plusieurs mois... enfin, il recouvra une parfaite santé...

L'exercice du cheval n'est pas moins utile à ceux qui ont de la consomption [1], qu'aux hypocondriaques. Quel-

[1] C'est-à-dire aux phtisiques. Le texte latin de l'édition de

ques-uns de mes parents qui étoient attaqués de cette maladie ont été guéris en continuant longtemps cet exercice par mon conseil ; car je savois certainement que tout autre remède, quelque précieux qu'il fût, et toute autre méthode ne leur aurait absolument servi de rien. Ce n'est pas seulement dans des consomptions légères, accompagnées de toux fréquente et d'amaigrissement, que l'exercice du cheval a réussi ; mais encore dans des consomptions confirmées, accompagnées de sueurs nocturnes, et même dans ce dévoiement funeste qui est ordinairement le dernier terme de la maladie.

En un mot quelque meurtrière que soit parmi nous la consomption, et quelque raison que l'on ait de la regarder comme telle, puisqu'en effet elle enlève presque les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, j'ose assurer néanmoins que le mercure n'est pas plus efficace pour la guérison de la vérole, ni le quinquina pour la guérison des fièvres intermittentes, que l'exercice du cheval pour celle de la consomption, pourvu que le malade fasse suffisamment de chemin, et qu'il ait soin que les draps de son lit soient bien secs.

... Mais quoique l'exercice du cheval soit le plus utile à ceux qui ont la consomption, les voyages en carrosse n'ont pas laissé de produire quelquefois des effets merveilleux.

L'équitation, remède spécifique de la phtisie, voilà de quoi étonner pas mal de médecins aujourd'hui même. Il ne faut pas oublier que Sydenham vivait dans un pays où le culte des sports fut toujours florissant : les riches propriétaires anglais, clients de Sydenham, aimaient l'équitation.

1684 porte d'ailleurs : *Neque magis Hypochondriacis prodest hoc exercitii genus quam Tabidis Phthisicisque, quorum nonnulli mihi sanguine juncti multum terrarum equo vectore peragrantes, ex meo consilio, sanitati sunt restitui.*

Sydenham est assez imprécis sur le genre d'équitation qu'il faisait suivre à ses malades. Il est probable, bien qu'il ne le dise pas, qu'il s'agissait de longues promenades au pas ou au trot, et on se demande si l'équitation ainsi comprise ne devient pas, en même temps qu'une distraction, une variante de la cure d'air. Pourtant, Sydenham fait jouer un rôle important aux secousses reçues par le cavalier; Van Swieten, Hoffmann, qui, après lui, recommandent l'exercice du cheval aux phtisiques, croient que les secousses favorisent l'activité circulatoire du poumon.

Il nous paraît raisonnable de rattacher cette question du traitement des tuberculeux par l'équitation à une question que beaucoup croient d'actualité, celle du traitement des tuberculeux par l'exercice et le travail. Il est curieux de voir que ce sont les médecins anglais qui aujourd'hui préconisent cette cure d'exercice et de travail : ils sont restés les disciples de Sydenham.

Morton[1] et la Phtisie originale

Richard Morton était fils d'un médecin, d'un médecin phtisique; il mourut lui-même phtisique : ceci nous explique pourquoi il étudia plus spécialement cette maladie. Nous avons vu qu'un des premiers il distingue, dans la phtisie qu'il appelle originale, trois degrés : commençante, confirmée, désespérée. Rappelons qu'il connaît les tubercules. Il est le premier qui, dans son traitement, parle de les détruire.

[1] R. Morton, *Opera medica*, Lugduni, 1697, Amstelodami 1699.

* Au début, il faut recourir à la saignée pour diminuer la congestion et l'inflammation, et prévenir la formation des tubercules. Après la saignée, un vomitif (émétique, oxymel scillitique), de préférence à dose nauséeuse. Puis une potion pectorale, où l'on peut faire entrer un grand nombre de médicaments : safran, laudanum, sirop de violettes, eau de tussilage, huile d'amandes douces, sirop d'opium, conserve de roses, thériaque, etc. Puis des remèdes lubréfiants et incrassants ; outre la lignée des médicaments réputés, tels : roses rouges, réglisse, raisins, figues, coquelicots ; Morton insiste sur le soufre et les balsamiques. Le régime du phtisique au début sera sévère :

Viandes nourrissantes et de digestion facile, jus de viande ; pas de vin ni de liqueurs spiritueuses, mais des bières légères. Réveiller l'appétit s'il en est besoin (potion avec capillaire, lierre, scabieuse, baies de genièvre, anis, etc...) Un exercice modéré, des frictions sur le corps. Eviter soucis, colère, tristesse, excès ; vivre en joyeuse compagnie. Pas de veilles, pas d'études.

A la deuxième période (crudité des tubercules), rejeter la saignée. Recourir d'emblée aux médicaments « altérants et thoraciques » cités plus haut, et surtout faire un usage prolongé des balsamiques dans la mesure où l'estomac peut les supporter (pilules de Morton). Donner en boisson les eaux minérales ferrugineuses : *æger, æstivo tempore omnino ad Aquarum mineralium Chalybeatarum usum relegandus est.* C'est à cette période aussi qu'on emploiera le lait, que Morton considère plutôt comme un médicament et dont il extrait l'eau de lait, *aqua lactis.*

Pren. Feuilles de capillaire, de tussilage, de pulmonaire, de véronique ââ poignées iij., d'hysope, de capraire, de menthe, d'absinthe, ââ poignées ij. Fleurs d'hypericum, de scabieuse ââ poignées ij., de safran, d'angélique gros j. Noix muscades ouvertes, n° iij. Dattes, fruits de carica, ââ demi-livre. Raisins secs privés de pépins livre j. Ecrasez le tout, versez dans conges iij. de lait de vache frais et

livres vi de vin de Malvoisie. Distillez jusqu à réduction de moitié...

On donnera aussi l'eau de limaces, *aqua limacum.*

Pren. Trois cents limaces de jardin purgées avec du sel. Lait commun ou mieux eau de lait, conges iij. Distillez à feu lent...

Ou bien :

Pren. Limaces de jardin préalablement lavées dans l'eau ou dans la bière, vers de terre préparés livre j., angélique poignée j. et demie, aigremoine, betonique, rue ââ poignée j. Mettez les herbes au fond, les limaces et les lombrics au-dessus, et par-dessus roses n° c. c., clous de girofle once j., safran gros iij. Versez dans livres iv de cidre et livres ij. de vin de Malvoisie. Distillez.

Bien entendu, écrevisses et tortues entrent dans l'alimentation. En cas de dyspnée, prendre l'hydromel thoracique de Rivière.

Le traitement à la troisième période (apostème, ulcération, marasme) est à peu près le même qu'auparavant. Morton paraît cependant attacher plus d'importance à la révulsion (vésicatoires à la nuque, aux épaules, aux bras). Contre la « fièvre putride », il emploie l'Ecorce du Pérou qu'il associe aux balsamiques, et qu'il accuse d'avoir parfois causé du délire et des convulsions.

L'auteur de la *Phtisiologie* est demeuré célèbre par l'importance qu'il attache aux balsamiques dans le traitement de la phtisie. Trousseau et Pidoux *(Traité de Thérapeutique et de Matière médicale*, t. II, p. 967) lui adressent à ce sujet une longue critique ; mais, après tout, les balsamiques sont restés, Trousseau et Pidoux eux-mêmes s'en servirent, et Morton n'a jamais voulu en faire des spécifiques de la phtisie.

Traitement de la Phtisie d'après Ettmüller[1].

Ettmüller (1644-1683), qui fut à Leipzig « l'apôtre de la doctrine de Descartes et de Sylvius », insiste comme ce dernier sur le régime à donner aux phtisiques, mais avec quelques détails intéressants.

La diète fait le principal de la cure et on ne saurait mieux remédier à cette maladie que par les aliments convenables.

Tel est principalement le lait ; le plus propre est celui de femme qu'on doit sucer de la mamelle même, afin que l'air ne l'altère pas. Forestus parle d'un jeune homme malade d'une phtisie désespérée, qui asma une nourrice pour la téter. Ce qui le rétablit si bien qu'il engrossa sa nourrice de peur que le lait ne lui manquât. Le lait de femme excite à l'amour.

Le lait d'ânesse et celui de vache ont été mis en usage. Le dernier est le plus usité dans la fièvre hectique... Il faut que les forces soient en état ; si elles manquent, ce lait sera de peu d'utilité. Le lait de chèvre est pareillement bon.

Il y a trois choses à observer dans l'usage du lait : 1° Qu'on ne boive et qu'on ne mange presque rien ; 2° qu'on ajoute toujours au lait quelque chose pour l'empêcher de se coaguler, par exemple du sucre ; 3° qu'on le prenne toujours chaud, soit de la mamelle, soit dans un vaisseau propre.

Les aliments seront tempérés, et de bon suc, comme des poulets, et les canards nourris de grenouilles et de limaces. Les cuisses de grenouilles sont estimées.

[1] Michel Ettmüller, *Pratique générale de médecine de tout le corps humain*, Lyon, Amaulry, 1699.

Les écrevisses sont merveilleuses, surtout leur chair que je prescris sous forme de lait. Ou bien le suc d'écrevisses par expression mêlé avec le beurre frais, pour faire un beurre anti-hectique, pour réparer la substance consumée.

Ettmüller cite aussi les huîtres, les anguilles, les tisanes d'orge et d'avoine.

Les œufs à la coque avec de bon vin nourrissent et refont puissamment, et si on y ajoute quelques grains d'ambre, ce sera un remède admirable contre la phtisie dorsale et la faiblesse causée par l'excès des nouveaux mariés.

Les médicaments visent surtout les symptômes et en particulier la fièvre hectique :

Les raisins passés sont excellents, et je crois qu'ils renferment toute la cure de la fièvre hectique, témoin l'exemple d'une phtisie hectique guérie, avec les raisins passés, par Rivière...

... Le benjoin et le soufre sont appelés avec raison les baumes de la poitrine...

Les bonnes femmes recommandent les perles, les magistères les perles, les eaux et les liqueurs perlées.

Il est vrai, comme Vanhelmont le remarque, que les perles et les yeux d'écrevisses, qui sont de la même nature, guérissent absolument la phtisie et la fièvre hectique, quand on sait les résoudre en leur première substance lactée.

Pour les perles et les yeux d'écrevisses résouts par des menstrues corrosifs en des magistères, ou des corps salins et, de là, en liqueurs; ils sont peu ou point utiles... Ceux qui peuvent avoir leur liqueur originelle ont seuls le véritable remède de la fièvre hectique et de la phtisie.

Citons aussi la *Poudre antiphthisique d'Erbenius :*

Prenes du gui de poirier, de la sauge, une once de chacun, de la pulmonaire, etc.

Ettmüller semble croire aux vertus du tabac qui était alors à la mode comme pectoral :

La nicotianne et toutes ses préparations facilitent le crachement. Heurnius écrit dans sa *Pratique* qu'il a remis certains phtisiques par le sirop seul de nicotianne... En un mot, le tabac et les remèdes qu'il fournit est bon pour déterger l'ulcère des poumons et évacuer les matières âcres plus ou moins visqueuses attachées à la poitrine.

Mais Ettmüller a surtout des droits à notre reconnaissance comme partisan de l'opium. Il est le premier à avoir montré les propriétés excitantes de l'opium et son utilité dans les maladies de consomption :

Ajoutez l'opium à tous ces remèdes, en vue de tempérer la toux, spécialement la nuit, et d'arrêter la trop grande abondance du pus. Les phtisiques supportent mieux les grandes doses d'opium qu'aucuns autres malades. L'usage de l'opium entretient longtemps les phtisiques...

Par cette deuxième partie de son traitement, Ettmüller se rapproche de l'Ecole anglaise, dont les moyens thérapeutiques se résumèrent de tout temps en deux mots : opium et stimulants.

Auteurs divers

Zacutus Lusitanus[1] (1575-1642), médecin portugais, pourrait être appelé en matière de phtisie « le Galien Moderne ».

Il insiste, en effet, sur l'utilité d'un air sec comme

[1] *Zacuti Lusitani praxis historiarum*, Lugduni, 1644.

celui de Tabies, et nous raconte comment ,dans son pays, on envoyait les phtisiques à « Palmela [1] », bourgade agréablement située au milieu des pins Les malades y restaient plusieurs mois ou même des années, et plus d'un revenait avec un ulcère cicatrisé *(ulcere crusta obducto, aut callo obdurato)*. C'était le sanatorium du temps.

Lusitanus fait boire à ses phtisiques de la « ptisane », ou bien du jus d'orge sucré et additionné de raisins secs ou de réglisse ; un peu de vin vieux pour relever les forces ; mais la boisson primordiale est le lait :

* Le lait, entre tous les aliments et les médicaments, est d'un précieux secours pour les phtisiques : il nourrit parfaitement et refait admirablement le corps affreux et exténué. Son sérum refroidit ; son beurre engraisse et donne de l'embonpoint ; son caséum dessèche l'ulcère. Choisir le lait de femme quand on a en vue de nourrir ; mais quand il y a un besoin urgent de déterger, préférer le lait d'ânesse, de chameau ou de jument....

Zacutus Lusitanus est partisan convaincu des bains chez les phtisiques :

* Le bain diminue l'âcreté des humeurs, la chaleur des viscères, ouvre les voies par où les aliments circulent dans tout le corps ; il agit aussi sur le poumon, déterge le pus, facilite l'expectoration ; enfin, il procure un sommeil réparateur... Mais gardez-vous de donner des bains à ceux qui sont tombés dans la phtisie par une hémoptysie, *quibus sanguis fluxit, aut fluxurus est.*

[1] Palmella (Portugal), sur le flanc d'une colline que domine un vieux château historique. Aujourd'hui encore on y respire un air très sec, tout imprégné du parfum des pins.

Associant les vertus du bain et les vertus du lait, Lusitanus fait l'éloge du bain de lait, et cite une guérison qu'il aurait obtenue par ce moyen.

Il veut aussi que la nourriture du phtisique soit excellente, faite d'aliments « de longue durée », « de résistance », et en même temps faciles à répartir dans les organes : tels sont l'amidon, le riz, les écrevisses, les tortues, limaces et grenouilles, la viande de porc.

Il croit le sucre rosat d'une grande utilité, ainsi que la *liqueur distillée de limaces :*

* Pren. limaces tendres, recueillies avant le lever du soleil et lavées dans la décoction chaude de réglisse et de capillaire, n° 200, œufs frais, n° 25, sucre blanc onces iiij., conserve de rose ancienne livre j. Mettez le tout au bain-marie et réservez pour l'usage l'eau qui distillera.

Quercetanus Duchesne[1], *sieur de la Violette*, qui fut médecin de Henri IV et apothicaire, fait preuve dans ses œuvres d'une grande indépendance d'esprit et de vues originales, sauf peut-être en ce qui concerne le traitement de la phtisie, sur lequel il est cependant encore intéressant.

Il répète ce que nous savons déjà sur le lait, l'alimentation des animaux qui devaient le fournir : céréales pour obtenir un lait particulièrement nutritif; hysope, fenouil, plantain, véronique, etc., pour obtenir un lait doué de propriétés détersives et cicatrisantes. En ce qui concerne le lait de femme, qui « tient le premier rang parce que sa substance est plus ana-

[1] Quercetani Redivivi, *Ars medica auxiliatrix*, etc., Francofurti, 1648.

logue à la nôtre », la nourrice doit être saine, nourrie des meilleurs aliments, s'abstenir de vin et *mariti congressu*.

Avec Duchesne, nous retrouvons les poumons d'animaux, sous forme d'antidotes, au nombre de deux principaux. L'un, pour les riches, *Antidotus thoracica major pro ditioribus*, est composé de poumon de renard et de lièvre, mêlé à du soufre, de la térébenthine et du sirop de lierre terrestre ; l'autre, pour les gens de basse condition, *pro gregariis*, est le petit antidote pectoral qui ne contient pas de poumon de lièvre et dont le poumon de renard est moins bien préparé.

Duchesne vante aussi la « mumie », le soufre et ses dérivés (lait, beurre, baume, magistère de soufre), la chair et les yeux d'écrevisses [1], les limaçons qu'on trouve « dans les vignes autour des ceps » ; le sirop de corail et de sirop de perles sont comme des spécifiques de la phtisie.

Lazare Rivière [2] (1589-1655) de Montpellier a laissé plusieurs observations relatives à la phtisie. La plus curieuse est celle d'un abbé phtisique qui prit le lait au sein d'une femme pour se soigner. La nourrice fut infectée et mourut ; l'abbé mourut lui-même de sa phtisie quelque temps après.

Le siècle de Louis XIV fut peut-être par excellence l'époque des remèdes de bonne femme, si l'on s'en

[1] Duchesne définit bien ces concrétions calcaires : *Reperiuntur in illorum capitibus lapilli rotundi, oculi formam referentes, unde improprie oculi cancrorum dicti.*

[2] *Riveri, Observationes medicæ*, Parisiis, 1646. *Opera omnia*, Lugduni, 1663.

rapporte aux Correspondances du temps. Nous ne voulons citer ici que cette amulette contre « l'ulcère du poumon » :

... Vous enfermerez une aragnée vive dans la coque d'une grosse noisette ou d'une petite noix que vous porterez pendüe au cou jusqu'à ce que l'aragnée soit morte[1].

[1] *Les Œuvres médicinales de l'herboriste d'Attigna*, Lyon, 1695.

CHAPITRE IV

TRAITEMENT DE LA PHTISIE AU XVIIIe SIÈCLE[1]

Dans la pléiade innombrable d'auteurs qui ont écrit au XVIIIe siècle sur la phtisie et son traitement, trois noms nous retiendront plus particulièrement : Van Swieten, Rozière de la Chassagne, Raulin ; puis, comme dans les chapitres précédents, après les grands phtisiologues, nous citerons quelques noms qui ne méritent pas de rester complètement dans l'ombre. Nous terminerons par un épisode médical de la vie de l'*Ami du peuple*.

Traitement de la phtisie d'après Van Swieten[2]

Boerhaave et son élève van Swieten sont, au XVIIIe siècle, les admirateurs et les disciples de Sydenham. Ils firent eux-mêmes école ; c'est dire leur importance.

[1] Nous nous limitons dans ce chapitre aux auteurs qui appartiennent encore à l'ancienne médecine. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, avec les progrès des sciences, apparaissent des tentatives de phtisiothérapie scientifique ; elles sont exposées dans le travail du Dr Roshem.

[2] Van Swieten, *Commentaria in H. Boerhaavii Aphorismos*, Lugduni Batavorum, 1772.

Van Swieten, auquel il suffit de se reporter, puisqu'il cite et commente les Aphorismes de son Maître, se propose un triple but :

* 1° Prémunir le sang contre l'infection purulente ;

2° Evacuer l'ulcère au plus vite, en nettoyer les lèvres, le consolider ;

3° Faire ingérer des choses qui nécessitent le minimum de force pour pénétrer dans les poumons et y être élaborées, et qui tout en étant aptes à servir d'aliments empêchent le pus de se reformer.

Pour satisfaire aux deux premiers points, Van Swieten préconise les balsamiques (succin, styrax, benjoin, etc.). Mais il accorde surtout de l'importance aux exercices physiques et à la gymnastique respiratoire.

* La gymnastique convient admirablement, celle du moins que les forces brisées par la maladie peuvent aisément supporter. C'est un fait connu que l'exercice musculaire accélère le mouvement du sang veineux vers le cœur ; le cœur, de son côté, se contracte plus souvent... ; le sang est poussé en plus grande quantité, avec plus de vitesse vers les poumons ; ainsi tout ce qui est purulent dans cet organe pourra plus vite être enlevé et conduit au dehors par les crachats, surtout aux heures matinales, car pendant la nuit le pus qui a subi la coction s'accumule.

En même temps la respiration est plus ample, et l'air, pénétrant et quittant le poumon plus souvent, fait l'office du meilleur détergent, surtout s'il est pur et champêtre. Mais il est bien évident qu'il faut user de prudence, car on cherche non seulement à déterger l'ulcère, mais aussi à le consolider. Un ulcère externe qui subirait des frottements continuels ne pourrait, certes, être mené à bien. C'était le sage avis de Bénédictus, et il voulait que les mouvements journaliers du corps fussent très surveillés et tous les exer-

cices non pénibles... Il voulait même que les membres inférieurs fussent de préférence exercés et il blâmait les mouvements violents des membres supérieurs. Mais quand le développement de la poitrine se fait mal..., les mouvements de force qui dilatent davantage les muscles de la poitrine sont quelquefois à ordonner, comme tendre l'arc, lancer le javelot, etc. Mais de tels exercices ont, semble-t-il, plutôt pour effet de développer la force de tout le corps et en particulier de la poitrine que de guérir l'ulcère du poumon... Il est certain, toutefois, que les exercices développent la vigueur et le volume des muscles dans les parties du corps qu'ils font surtout mouvoir... D'où il apparaît que les exercices musculaires des membres supérieurs peuvent servir à développer la structure du thorax.

Il apparaît, du même coup, que ces mouvements violents ne peuvent être conseillés qu'à ceux qui sont déjà convalescents de la maladie, et ont acquis assez de force pour les accomplir sans peine. On atteindra, croyons-nous, plus utilement et plus sûrement le but, si l'on procure aux phtisiques l'intérêt qui est à attendre des exercices physiques, et sans lequel on se fatigue beaucoup. L'équitation dans cette maladie, comme dans beaucoup d'autres affections chroniques, est de la plus haute efficacité ; en chevauchant, tout le tronc est animé de secousses continuelles et l'air pénètre plus profondément dans le poumon, car toujours une sorte de vent vous arrive, même en l'absence du moindre souffle de brise, alors que dans les arbres aucune feuille n'est agitée.

Van Swieten rapporte les paroles de Sydenham sur l'équitation, et propose comme lui, d'y suppléer par les voyages en voiture, lorsque les circonstances l'exigent :

* J'ai connu des marins et des pêcheurs qui, affligés d'un ulcère au poumon, se firent cochers et guérirent parfaitement. Chez les plus faibles, il convient de commencer par

le transport en voiture; puis, les forces augmentant, on conseille l'équitation : mais ces exercices conviennent surtout aux heures matinales, après un léger déjeuner... En même temps conseillez la prudence : commencez par des séances calmes et courtes, puis augmentez progressivement les allures et la durée; au début, évitez les injures des intempéries, mais par la suite elles sont bien supportées.

Telles sont les lignes que Van Swieten consacre aux exercices physiques. Le paragraphe sur la vie aux champs n'est pas moins intéressant ; il commence par une jolie phrase latine qui mérite d'être reproduite ;

Rusticationem phthisicis etiam suadere solent medici, non tantum ut puro, bene perflato, et a majorum urbium inquinamentis libero aere fruantur, verum etiam ut, crescentibus viribus, ab omni cura liberi, levioribus agriculturæ laboribus corpus exerceant, et tempus fallant.

Van Swieten ajoute :

* N'y a-t-il pas quelque autre raison, pour que la rustication puisse être utile aux phthisiques? Il est bien connu que si, après quelques jours de sécheresse une pluie vient humecter la terre, il naît une odeur agréable, perceptible pour tout le monde, et qu'on attribue d'habitude aux végétaux : ceux-ci, auparavant desséchés, maintenant restaurés par la pluie, respirent plus abondamment. Mais Réaumur (*Ac. Sc.*, 1730, *Mém.*, 403) a observé qu'après la pluie une pareille odeur était perçue, même après la moisson, dans les champs où il ne reste que les chaumes desséchés; examinant la chose plus attentivement, il a trouvé que la terre sèche est inodore, mais dès qu'elle est humectée au point d'avoir la consistance d'une pâte molle, elle dégage une odeur forte; si on ajoute davantage d'eau, l'odeur diminue et même disparaît.

Il s'agit probablement de l'ozone. L'auteur dit d'ailleurs plus loin :

* On a observé que cette exhalaison de la terre cesse à l'approche d'un orage accompagné de tonnerre : mais quand celui-ci apparaît, l'exhalaison revient, et, l'orage fini, vient encore frapper même vivement pendant quelques heures, les narines..... : il n'est personne qui ne l'ait pas observé quelque jour.

Ainsi, cent ans avant la découverte de l'ozone, on songeait à l'utiliser dans la phtisie.

Ce n'est pas tout. Van Swieten nous explique par l' « exhalaison de la terre » l'efficacité d'une médication qu'on employait depuis quelque temps « dans le royaume de Grenade » [1], le bain de terre, qui se donnait de mai à octobre et consistait à mettre les malheureux phtisiques dans la terre jusqu'au cou, pour les frotter ensuite avec un linge imprégné d'eau de roses ou de produits parfumés. Des travaux très peu postérieurs (Fouquet, Perceval, etc.) établirent que l'émanation utilisée dans certains bains de terre était constituée par du gaz carbonique, ce que Van Swieten ignorait.

Après avoir ainsi parlé des balsamiques, de la cure d'exercice et de la cure d'air, Van Swieten cite encore un certain nombre de remèdes, qui ont aussi leur intérêt : le gaïac, capable *solo usu* de guérir la phtisie ; le mercure, si remarquable dans la cure des ulcères externes (mercure doux, teinture volatile de Lili) ;

[1] « ... Dès l'année 1725, François Solano de Lucques, médecin à Antequerera en Espagne, recommanda les bains de terre comme un remède fort utile dans la phtisie. » (K. Sprengel, *loc. cit.*).

l'eau de chaux, employée de temps immémorial pour les ulcères externes ; le quinquina, mais « cette écorce nuit plutôt lorsque le poumon est déjà ulcéré ». Van Swieten ajoute naturellement la saignée à cette longue liste de moyens ; ne nous y arrêtons pas.

Tout ce qui précède, a plus particulièrement pour but d'évacuer l'ulcère. Pour le consolider, Van Swieten recommande, par analogie avec ce que font les chirurgiens pour les ulcères externes, le repos de l'organe. Et pour reposer le poumon, il faut évidemment calmer la toux : le malade ne toussera pas plus qu'il sera nécessaire. Van Swieten est le premier à signaler la nécessité d'une discipline de la toux chez les phtisiques. C'est pour aider à cette discipline qu'il emploie les sédatifs de la toux : opium, etc.

Mais il est une dernière indication que se propose Van Swieten et qui est de prescrire un régime alimentaire. Il la réalise par les tisanes, les jus de viande, les laitages.

Il préfère la tisane d'orge et la bière, mais cite aussi les tisanes de racines, de consoude, de feuilles d'ortie, d'endive, de pourpier.

* Outre les tisanes, on recommande aussi à juste titre les jus de viande : en effet la chair des animaux égorgés contient, outre un sang rouge, des humeurs qui ont été élaborées dans le corps d'un animal sain, des matières nutritives abondantes, facilement solubles dans l'eau, et que l'action même débile des vaisseaux et des viscères pourra façonner et perfectionner davantage.

Van Swieten recommande, pour éviter la putréfaction du jus de viande, de l'assaisonner avec un peu de jus de citron, ou d'y ajouter un peu de crème d'orge ou

de riz. Pour cette raison également, il préfère les jus provenant d'animaux herbivores, mais il ajoute que les jus de viande de tortue et de grenouille étaient aussi à la mode.

* C'est surtout l'usage du lait qui, dans la phtisie, a été recommandé par presque tous les médecins. La nutrition fait défaut dans cette maladie, et toutes les masses du corps fondent peu à peu... Rien n'apparaît donc plus conforme à la raison que de faire ingérer du lait, qui a subi l'action des vaisseaux et des viscères dans le corps d'un animal sain, et a ainsi été rendu apte à acquérir en peu d'heures la constitution d'un liquide animal.

Van Swieten déclare avoir essayé, lui aussi, le lait de femme et s'en être bien trouvé. Mais comme beaucoup de médecins au XVIIIe siècle, Van Swieten reconnaît que le lait peut avoir des inconvénients chez les phtisiques.

Van Swieten est intéressant à tous points de vue. Il a particulièrement bien compris la cure d'exercice, la cure d'air et le régime alimentaire. Il est le premier à parler d'une discipline de la toux. Enfin, il cherche à s'expliquer l'action thérapeutique des médications et les explications qu'il donne sont, sinon toujours d'accord avec la science moderne, du moins originales et curieuses.

Traitement de la Phtisie d'après Rozière de la Chassagne

Rozière de la Chassagne[1] distingue deux stades dans la phtisie : inflammation, ulcère. A l'inflammation, il

[1] *Manuel des pulmoniques*, Paris, 1770.

oppose les antiphlogistiques, petites saignées répétées, vésicatoire entre les deux épaules, ventouses scarifiées, alimentation légère. C'est le traitement de l'ulcère qui nous intéressera le plus :

Il présente les mêmes indications que l'abcès extérieur, mais elles ne sont pas aussi aisées à remplir, parce que le mal ne se voit pas, que les mains ne sauraient y atteindre, que les topiques ne peuvent pas y être appliqués immédiatement, et que le poumon est dans un mouvement continuel.

Le premier objet qu'on doit se proposer est de procurer l'expulsion de la matière purulente : les bronches sont la voie la plus commode et la plus sûre... Tous les béchiques conviennent dans ce cas...

On conseille encore de faire respirer la vapeur du soufre, des plantes aromatiques brûlées ou bouillies, ou d'habiter un atmosphère qui en soit imprégné. Galien se trouva fort bien d'envoyer les pthysiques à portée du mont Vésuve...

Le séjour des étables est vanté par quelques-uns comme un puissant remède dans quelques cas. Il parut, il y a deux ans, une petite brochure[1] où l'on tâche de démontrer l'utilité de cette méthode... tout ce que l'on peut dire, c'est que peu de personnes voudront s'y soumettre... et que jusqu'ici elle n'a pas fait fortune.

Les bons effets que les balsamiques avaient paru produire à l'extérieur doivent engager à s'en servir dans l'ulcère du poumon. C'est un des remèdes les plus usités de nos jours : cependant ils ne sont point sans danger... augmentent la chaleur de la fièvre...

Cette méthode d'administrer les baumes était imparfaite ; on s'en aperçut bientôt. Il est inconcevable, en effet, que quelques goutes de baume du Pérou ou de la Mecque, noyées dans le sang, puissent lui communiquer une qua-

1 Probablement, Read, *Essais sur les effets salutaires des étables dans la phthisie*, Londres, 1767.

lité détersive. Il y avoit un moyen aisé de les faire parvenir au poumon, c'étoit les fumigations.

Rozière de la Chassagne est partisan des fumigations à l'exemple d'Avicenne, Flater, Bennett, Van Swieten. Mais il est prudent : il ne faut pas irriter le poumon, ce qui augmenterait la toux.

Il se montre sceptique en ce qui concerne le miel, le sucre et le sucre rosat, qui étaient à la mode depuis les Arabes :

... On prétend qu'il (le sucre) peut disposer les poumons au relâchement, même à la gangrène, et l'on appuye cette opinion sur la délicatesse extraordinaire de la chair des cochons qu'on nourrit dans les Isles avec le marc des cannes à sucre.

L'auteur se préoccupe de lutter contre « l'infection des humeurs occasionnée par la résorption du pus ». Il a foi dans les diurétiques :

Le plus grand nombre des médecins ne considère en eux que la vertu qu'ils ont de pousser par les urines. Elle est la plus évidente, à la vérité; mais ils en possèdent une autre... je veux dire qu'ils sont fondans, désobstruans, apéritifs, et propres par conséquent à résoudre les tubercules du poumon que l'on sait être souvent la cause de la pthysie.

Comme ses contemporains, Rozière de la Chassagne range parmi les diurétiques les sels neutres, le mercure, et surtout les préparations et les eaux minérales ferrugineuses. Il fait plus de réserves sur l'emploi du quinquina :

... M. Wanswieten en a vu de plus heureux effets. Il l'a fait prendre pendant long-tems et sous différentes formes, à

une fille de condition qui à la suite d'une hémopthysie étoit tombée dans une fièvre lente avec amaigrissement et crachats purulens. La malade fut parfaitement rétablie... Enfin M. de Haen a donné avec succès un mélange de Gayac et de Styrax dans une décoction de Kina. Malgré ces observations, il ne faut pas regarder le kina comme étant d'un usage général dans la pthysie...

Sur le lait, l'auteur est intéressant malgré ses hésitations :

Le lait est le remède par excellence de la plupart des médecins, dans la pthysie. Il remplit éminemment, selon eux, toutes les indications ... et n'exige qu'un léger travail pour être assimilé aux humeurs animales. Ce raisonnement est beau; mais la vérité est plus belle encore, et la vérité est qu'il y a autant d'estomachs incommodés par le lait qu'il y en a qui le supportent... Il me paroît qu'on a dit trop de bien et trop de mal de l'usage du lait, qu'il est des cas où il est bien indiqué; mais qu'il en est aussi d'autres... où il seroit pernicieux. Dans la pthysie tuberculeuse, par exemple, on sait qu'il peut augmenter les concrétions.

On recommande de faire prendre le lait tout chaud, en sortant du pis; quelques auteurs conseillent même, comme une chose de la dernière importance, de le tirer dans un vase à goulot, afin, disent-ils, de prévenir la dissipation de l'esprit vivifiant qu'il contient : quoique l'existence de cet esprit ne soit pas démontrée, cette méthode n'a rien que de bon.

Le lait de femme est celui qui a été le plus célèbre à cause de sa grande analogie avec nos organes. Cet avantage, qu'on ne sauroit lui disputer, est bien contre-balancé par la pente qu'il a à l'alkalescence. Car il est connu que le lait provenant des carnivores est plus sujet à se corrompre que celui des herbivores.

Le lait d'ânesse tient le second rang; vient ensuite le lait de chèvre, de brebis, et enfin le lait de vache. Les qualités

par lesquelles on distingue ces diverses espèces de lait, ne sont pas bien évidentes. On les a toutes essayées, sans avoir apperçu des différences bien sensibles dans leurs bons ou mauvais effets.

Le lait médicamenteux a eu des panégyristes. On l'obtient en nourrissant l'animal qui le fournit, des plantes propres à combattre les maladies pour lesquelles on l'ordonne. Mais outre que peu de personnes seroient en état de faire cette dépense, il ne paroît pas que les effets de ce lait soient plus merveilleux...

En ce qui concerne les exercices physiques, Rozière de la Chassagne se montre disciple convaincu de Sydenham et de Van Swieten. Lui aussi préfère l'équitation : « Il est surprenant qu'on néglige si fort parmi nous une méthode aussi utile. » Les voitures, la navigation, avec leurs secousses, peuvent aussi rendre des services.

Un air pur et modérément sec, le changement d'air conviennent aux phtisiques.

La meilleure règle qu'on puisse établir à cet égard, c'est de faire respirer aux pthysiques un air dont les qualités soient opposées à celles du pays où ils ont contracté la maladie. C'est ainsi que l'air sec de Montpellier et de ses environs est convenable aux Anglois qui ne jouissoient à Londres que d'un air humide et chargé de vapeurs.

Rozière de la Chassagne parle enfin de cette pratique qui consistait à faire coucher les malades avec de jeunes personnes saines, et que nous avons déjà signalée avec Forestus :

Parmi les moyens de guérison de la pthysie, quelques médecins anciens et modernes en ont vanté un, auquel ils ont attribué des cures surprenantes. C'est de faire coucher

les malades avec leurs nourrices ou avec des jeunes filles bien fraîches et bien saines... M. Wanswieten attribue cela à une émanation subtile du corps de ces jeunes filles, qui s'insinue par les pores absorbans, dans le corps du malade épuisé et le ranime, au détrîment de la jeune personne qui dépérit insensiblement. Il cite, pour étayer son sentiment, l'exemple de David dont on soutenoit ainsi la vieillesse.

Mais que peut-on conclure des observations de cette espèce en faveur des pthysiques? Est-on bien assuré de cette prétendue émanation?... Il paroît plus naturel d'attribuer les avantages de cette méthode (si toutefois elle en a), à des désirs continuellement excités et jamais satisfaits qui agissent comme un stimulus ou un cordial.

Cependant ne seroit-il pas à craindre que ce stimulus n'augmentât la fièvre et la chaleur dans lesquels sont toujours les pthysiques? D'ailleurs ne seroit-ce pas les exposer à succomber à leurs désirs? Or on sait que rien ne leur est plus pernicieux que le coït. On en a vu périr dans l'acte même.

S'il étoit question de traiter cette matière en Théologien, il ne me seroit pas difficile de prouver que cette méthode doit être proscrite. Je n'alléguerai qu'une seule preuve qui me paroît concluante. On sait que la pthysie est contagieuse; cela posé, est-il permis, au détriment d'un individu, de chercher à en sauver un autre tel qu'il soit?

Rozière de la Chassagne n'oublie pas la « cure palliative » de la phtisie : opium contre la toux et la diarrhée; contre les sueurs, le lait coupé avec de l'eau de chaux est bon, mais « il n'est rien au-dessus de l'air froid et du ventilateur ».

Traitement de la phtisie d'après Raulin[1].

Au premier degré, s'il y a hémoptysie avec signes de pléthore sanguine, recourir à la saignée, aux bains,

[1] Raulin, *Traité de la phthisie pulmonaire*, Paris, 1784.

aux boissons émollientes et diaphorétiques ; soigner le tube digestif (vomitifs, purgatifs, diaphorétiques) ; recommander les eaux minérales légèrement purgatives et légèrement ferrugineuses, « Chatelguion ».

Au deuxième degré les remèdes précédents pourraient être dangereux. Modérer la toux, faciliter l'expectoration, prescrire un régime hygiénique. Le quinquina, très astringent, est un mauvais fébrifuge, pouvant retenir des produits putrides « dans les vaisseaux du sang et de la lymphe ».

Au troisième degré, la thérapeutique consistera dans l'usage des calmants, des béchiques, des vulnéraires, des balsamiques (baumes de la Mecque, de tolu, du Canada).

Les baumes ont été regardés dans tous les tems comme détersifs et propres à mondifier et à cicatriser les ulcères..., leurs parties odorantes pénètrent et s'insinuent dans tout le corps, de même que les parties volatiles de toutes les substances de cette nature. La thérébentine...

Le sucre est un excellent antiseptique.

Lorsque les nègres de l'Amérique sont menacés de phthisie pulmonaire et lors même qu'ils sont phthisiques, on les envoie dans les ateliers où l'on prépare le sucre, pour y respirer la vapeur qui s'élève des chaudières, en si grande quantité, qu'elle obscurcit tout l'attelier par le nuage qu'elle y forme ; ils y guérissent ordinairement en moins de deux mois de séjour.

Le camphre et l'eau de chaux eux aussi sont « antiputrides ».

Tous les secours de l'art seroient impuissants dans la cure de la pulmonie, s'ils n'étoient secondés par une diete

convenable... On entend par diete l'usage des six choses que les médecins appellent non naturelles[1], ce sont l'air, les alimens, la boisson, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, ce que l'on doit évacuer et retenir et les passions de l'âme.

Le régime que Raulin institue chez les phtisiques diffère un peu de celui que nous avons rencontré jusqu'à présent : c'est ainsi qu'il préfère une atmosphère humide. Il proscrit les jus de viande comme trop sujets à se corrompre, le lait lui-même :

Dès que la pulmonie s'établit, l'usage du lait ne saurait être que dangereux ou funeste... ; en circulant dans les vaisseaux du poumon, il laisse dans les glandes de ce viscère, qui sont déjà engorgées, des molécules de sa partie caséeuse qui engendre les engorgements tuberculeux.

Raulin ne donne le lait qu'à la fin de la convalescence. Il fait par contre le plus bel éloge de la « ptisane » des anciens médecins « qui était surtout employée dans la pulmonie » :

... Ils la composoient de différentes façons, la meilleure étoit de faire germer l'orge dans l'eau tiède ; on le torrifioit ensuite à une chaleur un peu vive, pour le purger d'air ; on concassoit les grains et on les faisoit cuire dans l'eau jusqu'à ce qu'elle eût pris la couleur de tisane, qui étoit en même tems détersive et nourrissante.

Raulin fait cette remarque que nous pouvons encore méditer aujourd'hui :

Si les phtysiques se nourrissoient d'alimens plus simples et s'ils ne s'en permettoient à la fois qu'une quantité mé-

[1] Les choses naturelles, on le voit, constituaient l'hygiène.

diocre, qui ne fatiguât jamais leur estomac, leur maladie en seroit bien moins dangereuse.

Sur tous les autres points, Raulin est d'accord avec les médecins précédemment cités. Il est partisan de la cure d'exercice et de rustication. Il insiste peut-être plus que les autres sur l'hygiène domestique, voulant dans la chambre du phtisique un air pur et sans cesse renouvelé, des fumigations, des inhalations, etc.

Raulin préconise des mesures d'hygiène pour éviter la contagion : répandre du vinaigre sur une pelle rougie au feu ; arroser la chambre avec de l'eau additionnée de vitriol. Il faut reconnaître que si l'idée est très judicieuse, les moyens proposés sont assez précaires.

Autres Auteurs.

Pour Hoffmann [1], la saignée préserve de la phtisie les jeunes gens sanguins ; elle y conduit ceux qui sont « d'un tempérament phlegmatique ». Il est partisan d'un emploi raisonné et méthodique des exercices physiques, de l'équitation en particulier. Les médicaments qu'il propose sont innombrables, et à peu près tous ceux que nous avons déjà rencontrés ; signalons cependant le fer.

Vandermonde nous a laissé un manuel de thérapeutique [2] encore plein d'intérêt. A citer, parmi les médicaments utiles dans la phtisie : les tisanes et pâtes de plantes pectorales ; le bouillon de mou de veau :

[1] F. Hoffmann, *Médecine raisonnée*.
[2] F. Vandermonde (?), *Dictionnaire portatif de santé*, 1761.

Prenez un mou de Veau, des feuilles de Pulmonaire tachées, de Choux rouges, de chacune deux poignées; des feuilles de Bourrache, de Buglose, de chaque une poignée; de Chicorée blanche frisée, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau..., passez la liqueur et partagez-la en quatre doses à prendre en deux jours, une le matin à jeun et l'autre sur les 5 heures du soir, en continuant pendant quinze jours.

Les écrevisses entrent dans près de la moitié des formules. Voici par exemple le bouillon d'écrevisses et de limaçons :

Prenez Un vieux Coq.

Après l'avoir nettoyé et vuidé de ses entrailles, farcissez-le d'orge mondé, de riz ou de gruau.

Huit Ecrevisses de rivière lavées et concassées.

Douze Limaçons bien lavés et dégorgés dans l'eau chaude.

Faites cuire le tout dans quatre pintes d'eau; passez la liqueur; la dose est d'un bouillon le matin et sur les 6 heures du soir...

Si la suppuration est abondante, on prescrira un bouillon de lierre terrestre et d'écrevisses.

Vandermonde se sert aussi de l'opium (sirop diacode), des balsamiques (Baume du Pérou, du Canada, pilules de Morton). Dans certaines pilules, il fait entrer le mercure. Il fait boire à ses malades chaque jour cinq ou six verres d' « eau de chaux d'écailles d'huître toute pure », et leur prescrit en même temps « pour boisson ordinaire une infusion légère de véronique ou de petit chêne ».

Le régime hygiénique sur lequel il insiste ne diffère pas de celui des auteurs précédents (vie agréable, voyages, équitation, etc.).

Quand le malade est tombé dans le dévoiement, on lui fait prendre une tisane de pavot et de raclure de corne de cerf.

Planque[1] a réuni des observations de divers auteurs sur presque toutes les maladies. On y trouve une observation d'hémoptysie guérie par la saignée du bras droit, diverses observations de phtisie améliorée par les traitements alors en usage sur lesquels nous ne voulons pas revenir (lait, sucre, conserve de roses, etc.), et le curieux paragraphe suivant :

Une religieuse étoit tourmentée par des convulsions qui agitoient toutes les parties de son corps, excepté un bras où elle portoit un chapelet de guy de chéne; elle mourut; mais ce bras a conservé, après la mort, une couleur vive et naturelle. Cela confirme le cas qu'on doit faire de l'onguent qu'on fait avec la moyenne écorce du guy de chéne et le beurre de mai. On l'emploie pour déterger les humeurs mucilagineuses de la poitrine. On a vu des phthisiques se rétablir par l'usage continué interne et externe de cet onguent (t. VI, p. 410).

Il s'agit là peut-être d'une méthode renouvelée de la médecine gauloise qu'il était intéressant de rappeler.

Dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie* (Paris 1774), on trouve, au tome V, des remarques et observations sur l'usage des fumigations dans la phtisie pulmonaire, qui sont intéressantes pour l'histoire de cette méthode thérapeutique fort ancienne.

Dupré de Lisle[2] est à signaler comme ayant préco-

[1] *Bibliothèque choisie de médecine*, tirée des ouvrages périodiques, tant françois qu'étrangers, par M. Planque, docteur en médecine, Paris, 1759.

[2] *Traité des maladies de la poitrine*, 1769.

nisé l'emploi de la médication vomitive dans la phtisie ; c'est un précurseur de Rasori ; il se servait du tartre stibié depuis un demi-grain jusqu'à un grain, de l' « hypecacuanha » à très petite dose, du kermès :

Le kermès minéral agira admirablement bien quand il faudra atténuer et inciser les engorgements et les embarras qui se forment dans la substance du poumon ; il facilitera l'expectoration ; il doit sa vogue à un Frère Chartreux, nommé Simon, qui s'en servit le premier pour un Père de son Ordre et qu'il guérit comme d'une manière miraculeuse.

Mais sur bien des points, le traitement de la phtisie d'après Dupré de Lisle est celui de ses contemporains. Nous n'insistons pas.

Enfin il est une médication que nous trouvons au XVIIIe siècle mentionnée pour la première fois. Nous voulons parler de l'*Eau de Goudron* expérimentée par le Dr Berkeley [1], évêque de Cloyne, plus connu comme philosophe que comme médecin. Il en fait une sorte de panacée universelle et n'hésite pas à lui accorder en thérapeutique une importance égale à celle de l'opium ou du mercure ; rien d'étonnant à ce qu'il déclare en avoir eu de bons effets dans la phtisie.

L'ayant essayé sur un grand nombre de différentes maladies, dans une ulcération d'entrailles avec de grandes douleurs, dans une toux sèche, accompagnée d'ulcère au poumon, comme les expectorations purulentes l'indiquoient assez..., j'ai trouvé qu'il réussissoit au delà de mes espérances...

[1] Berkeley, *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron.* Traduction de l'anglais, 1748.

Berkeley fait remarquer lui-même qu'il n'est pas le premier à se servir de l'eau de goudron : les Indiens d'Amérique s'en servaient bien avant lui. Il fait remarquer aussi que la fameuse « mumie » ne devait peut-être sa réputation qu'aux produits contenant du goudron ou susceptibles d'en fournir, avec lesquels les Anciens embaumaient leurs morts.

L'Eau antipulmonique de Marat

On trouve dans la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* du 29 novembre 1890 un article intitulé « Marat guérisseur de la phthisie ». Beaucoup de lecteurs devant ignorer un point aussi curieux de la vie de Marat, nous terminerons ce chapitre, consacré au XVIIIe siècle, par la reproduction presque *in extenso* de cet article intéressant, emprunté d'ailleurs au Dr Cabanès *(Intermédiaire des chercheurs et curieux*, p. 702).

Avant de devenir le journaliste redouté de l'*Ami du Peuple*, le farouche tribun avait, non sans talent, exercé la médecine. Sa situation de médecin des gardes du corps du comte d'Artois le mettait en relation avec la société la plus choisie de la Cour et il avait été appelé à donner des soins à la marquise de Laubespine...

Marat promit, avec une belle assurance, une guérison prompte et, ce qui vaut mieux, il tint parole...

Quelques jours après, la *Gazette de santé* rapportait la guérison de la marquise atteinte de pulmonie bien caractérisée et, « comme la pulmonie est une maladie aussi commune que cruelle », engageait le médecin qui avait fait cette belle cure à « vouloir bien communiquer sa méthode ».

Marat, mis aussi directement en cause..., répondit, de fort bonne grâce, à l'invitation.

Tout en faisant quelques réserves sur l'efficacité de sa méthode, qu'on devait varier suivant les indications, il exposait la thérapeutique mise en usage dans le cas de sa noble cliente.

Le traitement employé avait été d'abord des plus anodins : une émulsion d'amandes douces avec le sel de nitre, car l'extrême débilité de la malade ne lui permettait pas de songer à la saignée.

Puis il avait soumis sa malade à l'usage d'une eau minérale factice « qui tenait lieu des eaux acidules de Harrowgate ». Cette eau, véritable remède secret, était réellement ce que nous désignons aujourd'hui du nom de spécialité.

L'*Eau factice antipulmonique* de M. Marat était destinée à guérir les « affections chroniques de la poitrine ».

A la date du 1er janvier 1778, un chimiste de la Faculté de Paris, l'abbé Teissier, en publiait l'analyse détaillée. Il en résulte que Marat délivrait à ses clients une préparation à base de calcaire, probablement une solution de phosphate de chaux. Quoi qu'il en soit, les malades affluèrent de toutes parts. « Les pulmoniques abandonnés » demandaient à mettre à l'épreuve l'efficacité du remède...

Marat habitait alors rue de Bourgogne, en plein faubourg Saint-Germain, un très coquet appartement. Ses consultations étaient très courues. On allait jusqu'à lui payer 36 francs la visite et encore n'arrivait-il pas toujours à suffire à sa besogne.

Cette vogue fut, sans doute, de courte durée. L'étude des sciences exactes ne tarda pas à reprendre Marat tout entier. Il abandonna, peu à peu, pour des travaux de physique, la médecine qui n'était, disait-il, à Paris « qu'une profession de charlatan indigne de lui ».

N'y avait-il pas quelque intérêt à rappeler cet épisode de la vie scientifique de Marat à un moment où il convient, plus que jamais, de se défier des médications que le temps n'a pas encore consacrées?

DEUXIÈME PARTIE

VUE D'ENSEMBLE SUR LES AGENTS THÉRAPEUTIQUES ET LES MÉDICATIONS ANTITUBERCULEUSES DU MOYEN AGE ET DES TEMPS MODERNES

Pour l'ancienne médecine comme pour nous, le traitement de la phtisie est double : hygièno-diététique et médicamenteux. L'affection étant sous la dépendance de la misère physiologique, il faut, avant tout, mettre l'organisme dans des conditions d'hygiène qui lui permettent de se relever, lui apprendre à user des « choses non naturelles ». Les médicaments, bien qu'ils ne puissent être portés directement dans le poumon comme sur un ulcère externe, sont cependant utiles pour modifier les humeurs, déterger les ulcérations et les faire cicatriser. De là, deux premières divisions dans ce chapitre : hygiène et diététique, médicaments ; dans un troisième paragraphe, nous verrons les grandes médications auxquelles peuvent se ramener, en définitive, les agents employés, ainsi que les idées directrices.

§ 1. — Hygiène et Diététique

Aéroclimatothérapie. — Il faut au phtisique une atmosphère et un climat spéciaux. *Aer primas tenet,*

Un air *pur*, sans poussières, plutôt *sec*, sous un ciel tempéré, comme celui de Tabies[1], où Galien envoyait ses poitrinaires, voilà ce qui convient. Mais pas de brouillards, ni de ciel brumeux rappelant celui de l'automne, si funeste aux phtisiques. Bien rares sont les auteurs qui recommandent aux phtisiques une atmosphère humide (Raulin) ou une atmosphère « crasse et remplie de fumée » (Willis).

L'*air des campagnes* paraît naturellement le mieux réaliser les conditions de pureté. L'air des forêts, de pins surtout, est recommandé. Il y avait des endroits, comme les environs de Montpellier, Palmella en Portugal, dont l'air et le climat étaient réputés très sains et où on envoyait les phtisiques comme on les envoie de nos jours dans les sanatorias.

Nous avons vu qu'au siècle de J.-J. Rousseau le plus bel apôtre de la « rustication pour les phtisiques » fut Van Swieten ; rappelons qu'il recommandait à ses malades « l'air odorant » qu'on respire après les orages, imaginant ainsi, sans le savoir, un essai de thérapeutique par l'air naturellement ozonisé.

Il est peu question des *climats d'altitude*, dont l'influence était cependant connue des Anciens. On se borne à rappeler Avicenne qui recommandait aux phtisiques le séjour des montagnes de la Crète.

En ce qui concerne les *climats marins*, les opinions sont divergentes. Pour les uns, disciples de l'Antiquité,

1 Tabies, aujourd'hui Castellamare, près du Vésuve, au voisinage de la mer, fut le sanatorium de l'antiquité. L'air y était pur ; les pâturages excellents ; les malades buvaient un lait imprégné du parfum des plantes.

l'air marin, chargé de sel, est excellent ; ne cite-t-on pas des gens qui guérirent pour s'être faits navigateurs ou matelots? Mais d'autres considèrent le voisinage de la mer avec son humidité comme une cause de phtisie. Faut-il dire qu'on n'est pas encore bien d'accord aujourd'hui?

Il est une recommandation que nous avons bien souvent rencontrée et qui a bien sa valeur, c'est de faire voyager les malades, de leur faire *changer d'air*. Mais cette recommandation paraît surtout avoir été suivie par les médecins anglais ou hollandais qui envoyaient leurs malades sous le climat plus sec du midi de la France.

On poussait le souci de l'aérothérapie jusque dans la *chambre du phtisique*[1], que nous nous amuserions à décrire si nous avions la plume d'un artiste : outre qu'elle était propre et coquette, on y renouvelait soigneusement l'air, on y entretenait une douce température, on l'arrosait avec de l'eau parfumée, on l'ornait de plantes odorantes, on y faisait des fumigations, etc.,

[1] Peter, *Leçons de clinique médicale*, t. II, s'est plu à décrire la chambre d'un phtisique à la fin du XIXe siècle : « Galetas du pauvre ou chambre à coucher du riche..., tout y est ignorance ou mépris des lois physiologiques..... quoi de plus absurde en vérité ? Celle du pauvre a pour excuse d'être limitée par la pauvreté même; mais, celle du riche l'est volontairement par l'architecture moderne..... » Tout s'y fait au rebours du bon sens..... Il n'y a guère de ventilation, et encore !..... C'est dans cet air que les poumons macèrent toute la nuit comme dans une sorte de saumure respiratoire..... Il est curieux de voir les anciens médecins décrire la chambre du phtisique telle qu'elle devrait être, et Peter au XIXe siècle la décrire telle qu'elle est.

et Th. Bartholin[1], vers 1650, pouvait dire à un de ses malades : Nous resterons dans notre chambre et nous n'irons pas en Egypte, *Musæum nobis Ægyptus erit*[2].

Alimentation. — L'alimentation, qui est la deuxième partie de la diète est dominée par ce principe : nourrir le malade en ménageant son tube digestif, qui équivaut à notre proposition : c'est avec son estomac que le tuberculeux se défend. Il n'est pas question de suralimentation, mais bien d'une alimentation spéciale : donner des aliments à la fois très nourrissants et de digestion facile : viandes légères, poissons, volailles, écrevisses, tortues et grenouilles, jus de viande, bouillon de limaçons ou d'écrevisses, œufs, biscuit, etc.

Mais le *lait* surtout, voilà l'aliment du tuberculeux. C'est plus qu'un aliment, c'est un médicament :

> Il est pour les surfaces ulcérées un baume qui diminue l'acrimonie du pus qui en exsude, et pour les humeurs un aliment qui remplace celles que le feu de la fièvre altère continuellement[3].

Nous avons vu que plusieurs laits se partageaient les faveurs : lait de vache, lait d'ânesse, lait de chèvre, lait de femme, etc. Tous possèdent des propriétés nutritives et détergentes, mais avec des variantes. Avait-on plutôt en vue de nourrir le malade, on ordonnait le

[1] Th. Bartholin, *Histoires anatomiques*, 1660.

[2] L'idée du Sanatorium-House ne daterait donc pas d'aujourd'hui.

[3] Petit-Radel, *Essai sur le lait considéré médicinalement*, Paris, 1786.

lait de vache ou de chèvre. Le lait d'ânesse était réputé détersif et souverain contre la fièvre hectique. Quant au lait de femme, il passait pour réunir au plus haut point toutes les qualités requises « parce que, de par sa composition il se rapproche beaucoup de nos humeurs », et on le recommandait chaque fois que le malade consentait à prendre une nourrice ou pouvait s'en procurer une. Les vieux médecins voyaient en somme, autant que nous, dans le lait, un produit vivant. C'est pour cela aussi qu'ils recommandent toujours de le prendre frais, à la mamelle de préférence. Quand il ne pouvait être bu tout frais on l'aromatisait pour l'empêcher de se putréfier, et pour le rendre agréable au malade.

La *nourrice du phtisique* n'était pas quelconque. L'animal, vache, chèvre ou ânesse, devait être bien portant, bien soigné ; nourri de céréales, d'orge en particulier, quand on avait en vue d'alimenter le malade ; nourri en outre, d'herbes parfumées, quand on voulait dessécher l'ulcère. S'agissait-il d'une nourrice humaine, elle devait être jeune et bien portante, suivre elle-même un régime, prendre des aliments capables de donner un bon lait, s'abstenir de tout ce qui pouvait altérer les qualités du lait, en particulier des plaisirs de Bacchus et de Vénus. Elle devait en outre être jolie, et parfois les médecins recommandaient au malade de coucher avec elle, ne voyant d'ailleurs là qu'un cas particulier de l'influence du moral sur le physique, sur laquelle nous reviendrons.

Il est intéressant de constater que les vieux médecins avaient bien vu, avant la physiologie expérimentale, le rôle éliminateur de la glande mammaire vis-à-vis

des poisons et des médicaments ; et pour obtenir des *laits médicamenteux*, on faisait prendre aux animaux qui nourrissaient les phtisiques des substances réputées curatives des ulcères : feuilles de chêne ou de végétaux riches en tanin ou bien herbes parfumées dont les essences volatiles et diffusibles passaient dans le lait, puis dans le sang de celui qui buvait ce lait et étaient ainsi portées aux poumons. Quand le lait n'était pas pris à la mamelle, on l'additionnait parfois de produits médicamenteux : Morton recommandait de le couper avec de l'eau minérale ferrugineuse ; on donnait aussi le lait coupé avec de l'eau de chaux.

Lac phtisicis est un vieil adage[1]. Même au moyen âge et à la Renaissance, époques de l'alchimie et de la polypharmacie, où l'usage antique du lait est détrôné par les drogues dans la plupart des maladies, le lait reste l'aliment par excellence, le remède du phtisique, et cette faveur se continue pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Il est probable qu'il y eut des abus et des déceptions : Sylvius Deleboë et Rondelet vers 1680, Raulin cent ans après, réagissent contre l'idée que le lait est spécifique de la phtisie. Des contagionnistes protestent contre l'habitude de donner aux phtisiques

[1] On n'ordonnait pas le lait aux seuls phtisiques. Il servait aussi dans les maladies des yeux, et Maître Jérôme Monteux, médecin ordinaire de Henri II, écrit : « Pour apaiser douleurs des yeux, est fort propice le laict d'une jeune femme bien tempérée. » (Cité par Franklin, *la Vie privée d'autrefois, les médicaments.*) Cabanès, dans les *Remèdes d'autrefois*, rapporte que « Jean Ardern, chirurgien anglais du XVIe siècle, guérissait la blennorhagie par l'injection d'un mélange d'eau de roses avec le lait d'une femme nourrissant un enfant mâle ».

des nourrices saines susceptibles d'être contaminées : nous avons cité plus haut Rozière de la Chassagne à ce sujet ; avant lui, Rivière avait constaté une tuberculose mortelle chez une femme qui avait donné le sein à un abbé poitrinaire.

En voilà assez sur le lait. Ce n'était d'ailleurs pas la seule boisson du phtisique. On lui faisait boire des *bières légères* comme de nos jours, ou cette « *ptisane* » chère à l'ancienne médecine, sorte de décoction d'orge dont nous avons indiqué la préparation, et à laquelle nous revenons avec nos tisanes de céréales. Il devait s'abstenir de vin et de boissons spiritueuses ; on lui permettait seulement, et à titre de médicament, de boire un peu de *vin vieux*, de ce vin de Malvoisie, liqueur divine, que nous savons maintenant être riche en tanin et en glycérophosphates.

Repos et exercice. — Nous avons vu dans les chapitres précédents quelle vie calme convient au phtisique. Il doit éviter tout ce qui est cause de fatigue : excès de tout genre, travail physique et intellectuel, veilles, passions, colère ; être modéré dans les plaisirs. Les plaisirs vénériens ne lui sont pas interdits, mais il vaut mieux qu'il s'abstienne : « On en a vu mourir dans l'acte même » ; Montano désespère de voir guérir un de ses malades, dont la femme est très jolie.

En ce qui concerne les exercices physiques, ils sont proscrits par les disciples de l'Antiquité. Ils fatiguent le corps déjà épuisé, et Léonard Fuchs (*De sanandis malis*, Lyon, 1547) s'écrie en parlant des phtisiques : *Exercitia et motus vehementes evitent... et quidquid*

corpus extenuare potest. D'ailleurs, les mouvements des bras et de la poitrine, par les secousses qu'ils impriment au poumon, ne s'opposent-ils pas à la consolidation de l'ulcère, à la confrontation de ses bords, ne vont-ils pas rompre une cicatrice déjà formée ?

Mais bientôt apparaît une nouvelle école, anglo-hollandaise, avec pour chefs, au XVIIe siècle Sydenham, au XVIIIe siècle Boerhaave et Van Swieten. Pour ces précurseurs de la *cure d'exercice et de travail*, la gymnastique, les sports, loin de s'opposer à la guérison des ulcérations, y contribuent beaucoup, en développant le thorax et ses organes, en favorisant l'activité circulatoire du poumon. On croirait lire dans leurs œuvres ce principe : ce n'est pas seulement avec son tube digestif, c'est encore avec son cœur que le tuberculeux se défend.

Parmi les sports, nous l'avons vu, le favori est l'*équitation*. De longues promenades à cheval, avec de nombreux temps de petit trot dont les secousses agitent le thorax, voilà ce qu'il faut au phtisique qui veut guérir ; ceux qui, pour une raison quelconque, ne peuvent faire du cheval se feront véhiculer en voiture ou iront à pied.

La doctrine de Sydenham, Boerhaave, Van Swieten semble avoir fait fortune au XVIIIe siècle dans toute l'Europe. On vit un peu partout les médecins blâmer la vie sédentaire, et les exercices physiques en honneur. Th. Tronchin, élève de Boerhaave, médecin de J.-J. Rousseau et de Voltaire, fut en France l'apôtre de la vie active ; à Paris même, les femmes de

qualité consentirent à faire des promenades à pied : « la mode s'en mêla [1]... »

Devant cet engouement pour les exercices physiques, on est tenté de penser que les médecins n'y voyaient peut-être qu'une variante de la cure d'air. Et cependant Van Swieten, parlant de la « rustication pour les phtisiques », a bien soin de dire qu'il faut envoyer les poitrinaires à la campagne, non seulement pour qu'ils y respirent un air pur et y passent leur temps, mais pour qu'ils exercent leurs muscles à se promener ou à de légers travaux.

Psychothérapie. — Il est, en tout cas, une influence que les vieux médecins ne refusaient pas à la cure d'exercice, c'est l'influence du moral sur le physique, qu'ils connaissaient si bien. Quoi de plus propre à faire oublier au phtisique sa maladie, que de l'occuper, le faire promener, lui faire voir de beaux sites ? A la maison même, le malade devait se distraire, avoir une chambre qui lui plût, vivre dans une société agréable, être gai [1]. Mathieu Ferrari, dans la consultation que nous avons rapportée, ne va-t-il pas jusqu'à recommander à son malade de s'habiller avec élégance et d'entendre de belle musique ?

Tel est le traitement hygiéno-diététique des tuberculeux tel qu'on le comprenait avant le XIXe siècle. Qu'y avons-nous ajouté ? rien d'important. Le fond

[1] V. Henry Tronchin, *Un médecin du XVIIIe siècle : Théodore Tronchin*, Paris-Genève, 1906.

[2] Tout près de nous, Peter intitulera une de ses leçons cliniques : *Tristesse et tuberculisation.*

n'a pas changé, et si l'on considère les détails, on voit que les vieux auteurs ne donnent que de sages et pratiques conseils, dont une bonne partie gardent aujourd'hui toute leur valeur.

§ 2. — Médicaments

Au reste, dans cette maladie, comme les remèdes employés n'ont pas une grande efficacité, on ne court point de risque de les employer tous à la fois, parce que, si l'un manque, l'autre peut au moins réussir (Vandermonde (?) *Dictionn. portatif de Santé*, 1761).

Ces paroles peuvent donner une idée du nombre des médicaments employés autrefois dans la phtisie. Nous nous occuperons surtout de ceux qui sont susceptibles d'intéresser encore le phtisiologue contemporain.

Remèdes d'origine animale[1].

Lait. — Nous pourrions répéter ce que nous disions plus haut du lait, aliment-médicament du phtisique.

Graisses. — L'émaciation étant un symptôme des plus frappants chez les phtisiques, il est naturel qu'on ait pensé, surtout dans la médecine populaire, à leur donner des graisses. On les employait toutes, mais surtout la graisse de chien et la graisse humaine. Les apothicaires avaient toujours de celle-ci, qu'ils se procuraient près des bourreaux ou dans les amphithéâtres

[1] Nous adoptons une classification très artificielle, mais c'est celle qu'on trouve dans les vieilles pharmacopées : nous restons de notre temps.

d'anatomie. « Il paraît, dit le Dr Cabanès, qu'elle produisait des effets merveilleux sur les phtisiques. » On la préparait d'ailleurs avec des herbes aromatiques.

Sels de chaux d'origine animale. — Leur emploi, lui aussi, appartient pour une large part à la médecine populaire. Le lait lui-même dont nous avons tant parlé contient des sels de chaux. Les yeux d'écrevisse, la cendre d'écrevisse peuvent être considérés en définitive comme du carbonate et du phosphate de chaux. Nous avons vu l'emploi des coquilles d'œufs pulvérisées dans les hémoptysies, bien avant que soit connu le rôle des sels de chaux dans la coagulation du sang. L'*Album Græcum* ou crotte de chien qu'on donnait aux phtisiques n'était lui-même que du phosphate de chaux. Nous passons[1], ayant hâte de traiter d'une importante médication, appliquée il n'y a pas longtemps encore aux phtisiques, l'organothérapie.

Organothérapie. — L'opothérapie pulmonaire est d'un emploi immémorial. Elle faisait partie de la thérapeutique d'Hippocrate, de Galien, des Arabes. Nous l'avons retrouvée à chaque instant.

Le *poumon de renard* est le plus employé. Voici donc comment on le préparait d'après l'*Eurichid* ou *Manipul des Miropoles* de Dusseau qui parut en 1561 et qui en fait le meilleur remède de la phtisie :

[1] Le lecteur qui voudrait plus de détails sur l'usage, dans l'ancienne médecine, de quelques vieux remèdes comme ceux que nous venons de citer et que l'on emploie encore de nos jours dans certaines campagnes et chez les peuples peu civilisés, pourrait se reporter à : Dr Cabanès, *Remèdes d'autrefois;* Dr Poskin, *Préjugés populaires*; Franklin, *la Vie privée d'autrefois;* ou parcourir le *Janus*.

On doit couper les veines et artères, laver en bon vin, tant que le sang superflu ne sera pas complètement épuisé; on l'essuie avec un linge blanc, et ensuite le mettre dans un four de moyenne chaleur, en un pot ou entre deux escuelles creuses de terre, et continuer jusqu'à ce que ledit poulmon soit non pas cuit mais seulement très hâlé et desséché, tellement qu'on le puisse réduire en poudre.

Préparé, le poumon de renard était conservé dans des feuilles d'absinthe, d'hysope, voire de tabac, pour servir à un grand nombre de préparations. Citons le *looch de Mésuë* d'un emploi si fréquent à la fin du moyen âge et à la Renaissance, et qui, d'après la *Pharmacopée* de Bauderon parue en 1588, était préparé en mêlant à du sucre des quantités égales de poudre de poumon de renard, de suc de réglisse, de capillaire, de graines de fenouil et d'anis. Rappelons aussi les deux *Antidotes pectoraux* de Duchesne au XVIIe siècle, l'un pour les riches, l'autre pour les gens de basse condition.

On n'employait pas seulement le poumon de renard mais aussi ceux de lièvre, de cerf, de belette, de veau. Turquet de Mayenne *(Pratique médicale*, Lyon, 1693) emploie les poumons de renard ou d'agneau, ou mieux encore ceux d'un pendu ou d'un jeune homme sain tué par mort violente[1]. Au XVIIIe siècle on se sert surtout de *mou de veau*.

Tous les auteurs exigent que l'animal dont on utilise les poumons soit sain, et de préférence tué de mort violente. C'est la raison pour laquelle on choisissait

[1] Le même auteur préconise dans la phtisie « l'eau de toutes les fleurs », c'est-à-dire la fiente de vache distillée au mois de mai.

des animaux sauvages, dont le renard, et non point parce qu' « ils connaissent une herbe que les hommes ignorent » (J. Sylvius[1]).

Quelle idée pouvait diriger nos pères dans cet emploi si suivi de l'organothérapie pulmonaire. Une idée très simple et bien vieille : c'est qu'un organe sain convient au même organe malade ; le poumon convient au poumon. Nous en reparlerons à propos de la *Médecine des signatures*.

Quand on considère l'histoire de l'opothérapie en général on voit que, en honneur dans l'antiquité, transmise par les Arabes au moyen âge et à la Renaissance, elle atteint au XVIIe siècle son apogée, favorisée par le respect de la tradition, pour tomber au XVIIIe siècle dans une véritable décadence. Mais il n'en est rien en ce qui concerne les maladies de poitrine et la phtisie ; le poumon de renard est encore cité au XVIIIe siècle par beaucoup d'auteurs, notamment par le *Dictionnaire universel des Drogues* de Nicolas Lémery, 1759 ; au XIXe siècle, le sirop de mou de veau demeurera comme un vestige de la vieille méthode organothérapique et figurera encore au *Codex* de 1866.

Disons, pour terminer ces lignes relatives à l'organothérapie pulmonaire, que les préparations à base de poumon ne durent pas être toujours bien agréables aux malades :

Pour dire librement ce qu'il m'en semble, dit Jean de Renou, médecin de Henri IV, je tiens avec les plus Doctes

[1] Cité par Bazin, *Contribution à l'histoire de la médecine à la Renaissance* (thèse Paris, 1903-1904).

que ledict poulmon de renard n'est pas tant efficacieux qu'on crie, tant à cause du goust ingrat et picquant qu'il a, que parce qu'il est en quelque façon de mauvaise odeur et comme puant[1].

Il faut rapprocher de la médication pulmonaire la *médication testiculaire*. Est-ce parce qu'on connaissait comme une des causes de la phtisie « les excès des nouveaux mariés ? » Avait-on remarqué une relation entre la vigueur génitale et la vigueur générale ? Toujours est-il qu'on trouve, bien avant Brown Sequard, les testicules, « coullons » de renards, poulets, etc., ordonnés dans la phtisie contre la déchéance de l'organisme. Mathioli entre autres écrit en 1561 :

Quant aux testicules des poulets qui n'ont pas encore sauté sur les poules, ils sont fort bons pour refaire ceux qui sont abattus de longues maladies..., et par ainsi les phtisiques en doivent user souvent ; ils multiplient aussi la semence génitale et rendent les personnes plus propres au jeu d'amour[2].

Remèdes d'origine végétale.

Plantes pectorales et astringentes. — L'ancienne matière médicale admettait plus de quarante espèces pectorales. Il y avait d'abord les pectorales *fondantes*, destinées à faciliter l'expectoration, à fluidifier le

[1] *Le Grand Dispensaire médicinal.* Traduction de Serres, Lyon, 1624.

[2] V. J. Barrier, *l'Opothérapie des Anciens* (thèse Paris, 1903-1904). — Brunet, *le Suc pulmonaire* (thèse Bordeaux, 1896-1897).

catarrhe; dans leur liste, le lecteur reconnaîtrait le marrube, l'hysope, l'aunée, le chou rouge, le lierre terrestre, le tussilage, la véronique, comme ayant été d'un emploi fréquent dans la phtisie. A côté d'elles, il y avait les pectorales *incrassantes*, destinées à modérer le catarrhe, l'expectoration, ou le crachement de sang; citons la pulmonaire[1], la buglose, la grande consoude, la réglisse, la violette, le coquelicot, le pavot blanc, les amandes douces, les dattes, les jujubes, les raisins secs, l'orge, si souvent rencontrés dans cette étude.

On ordonnait aussi aux phtisiques des plantes *astringentes :* roses rouges, feuilles de chêne, de plantain, de bourse-à-pasteur; nous savons maintenant que ces végétaux contiennent du tanin.

Certaines plantes, le lierre terrestre, la grande consoude, étaient à la fois béchiques, pectorales, astringentes, vulnéraires et considérées comme particulièrement utiles dans les ulcères de la poitrine.

Aromatiques et balsamiques. — Partant de ce principe que le poumon est un organe difficile à atteindre pour les médicaments, frappés aussi de la fétidité de l'haleine chez les phtisiques, les vieux médecins accordèrent de tout temps en phtisiothérapie une large place aux substances contenant des principes odorants, facilement diffusibles, plus susceptibles de passer dans l'intérieur même du poumon. De là l'emploi des

[1] *Pulmonaria a pulmone.* La pulmonaire devrait son nom et son emploi à des taches qu'elle porte sur ses feuilles, « assez semblables à celles qu'on observe sur les poumons sains » (Mérat et de Lens). V. plus bas, Médecine par les signatures.

« herbes nobles qui ont une bonne odeur » (Hildegarde), ache, fenouil, anis, hysope, etc. De là aussi l'emploi des balsamiques.

Sous ce nom on employait autrefois un grand nombre de substances résineuses, aromatiques, huileuses, camphrées, la térébenthine elle-même. Ils étaient appliqués de temps immémorial sur les plaies et les ulcères externes en guise de pansements. « Ribauds et putassiers » du temps d'Henri IV appréciaient aussi leurs bons effets dans la « pisse-chaude ». Mais ils étaient surtout ordonnés « à ceux qui sont tabides, à ceux qui crachent le sang, et à ceux qui sont affligez des cague-sangues, et des toux longues et fascheuses » (J. de Renou).

Déjà dans l'antiquité on donnait aux phtisiques l'encens, la myrrhe, le styrax, l'ambre jaune, etc. Les Arabes transmirent au Moyen âge et à la Renaissance le benjoin, les baumes de tolu, de la Mecque, du Pérou, etc. Au XVIIe siècle Morton est l'apôtre de la médication balsamique; ses fameuses pilules figurent encore sur nos formulaires. Les balsamiques sont en honneur jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ils sont ensuite quelque peu relégués chez les gens du monde et dans la médecine populaire.

On peut rapprocher des balsamiques la fameuse *mumie* qui se donnait dans toutes les maladies y compris la phtisie.

La vraie mumie provenait des momies d'Egypte. Si l'on se rappelle que celles-ci étaient des cadavres embaumés avec de la résine de cèdre, du bitume de Judée, de la myrrhe, et toutes sortes de baumes aro-

matiques, on conviendra que la poudre de mumie pouvait bien ne pas être dépourvue de propriétés.

Au temps de Louis XIV, la mumie était encore en usage, comme l'attestent notamment les ouvrages de N. Lémery. Mais depuis longtemps les « sépulchres des Roys d'Egypte » étaient épuisés :

... On en est venu jusque là, dit Jean de Renou[1], qu'on a embaumé avec sel et alun les corps de ceux qui estoient morts ou de ladrerie, ou de peste, ou de vérole, pour dans quelques mois après en tirer la pourriture cadavéreuse qui en distilloit et la vendre pour vraye et légitime mumie.... (On n'a plus la vraie mumie) ains tant seulement à la place d'icelle une certaine liqueur espaisse, laquelle on exprime des cadavers... à la grande honte des médecins, et plus grande horreur des malades.

Sucre. — Il est d'origine arabe, ainsi que les sirops que l'Antiquité ne connut pas. Depuis Avicenne, qui « l'élève jusqu'aux nues », le sucre est ami de la poitrine, et jusqu'au XVIIIe siècle c'est un véritable médicament pour les tousseurs et les phtisiques. Le sucre rosat surtout était réputé. Tant de faveur ne pouvait qu'amener des abus et des protestations.

... A cause de sa fermentation facile, dit Ettmüller, il excite des vens, et augmente plusieurs maladies... enfin quoi que la coutume soit de donner du sucre aux phtisiques, aux tousseux et aux asthmatiques, il est certain qu'il augmente plus souvent ces maladies qu'il ne les soulage.

A la fin du XVIIIe siècle l'emploi du sucre comme pectoral commence à tomber dans la médecine populaire.

[1] *Œuvres pharmaceutiques*, Trad. de Serres, Lyon, 1626.

Opium. — Nulle substance n'est plus célèbre dans les fastes de la médecine que l'opium, soit pour l'ancienneté de son usage, soit pour ses propriétés. Faire l'histoire de l'opium dans la phtisie équivaudrait à faire l'histoire tout entière de ce médicament, d'ailleurs bien connue.

Nous dirons seulement que les Arabes, les premiers, donnèrent aux tousseurs et aux phtisiques le *sirop diacode* ou de têtes de pavot blanc qui remplaça les antiques électuaires diacodes ou les opiates à base de suc de pavot. Dès lors on retrouve à chaque instant ce sirop qu'au moyen âge et à la Renaissance on appelait encore sirop de méconium (μήκων, pavot). On employait aussi l'opium gommeux ou *laudanum solide*, que vint remplacer le *laudanum liquide* de Sydenham. L'opium entrait dans une foule de vieux électuaires, thériaque, diascordium, mithridate, dans les pilules de Cynoglosse dont il faisait à peu près le tiers en poids, et dans quantité de « spécialités » antiphtisiques, comme la poudre d'Haly, citée plus haut.

Les indications que les vieux médecins reconnaissaient à l'opium dans la phtisie étaient à peu près les nôtres : ils l'employaient comme antidyspnéique, comme calmant et enfin dans la diarrhée, ce symptôme fâcheux, « avant-coureur de la mort ».

Quinquina. — L'histoire de ce médicament est trop connue elle aussi pour que nous insistions. Rappelons que le « remède anglais » fut une des panacées du XVIIe siècle ; il suffit de parcourir les *Lettres* de Mme de Sévigné pour s'en convaincre. On en fit prendre aux tuberculeux dès son introduction en Europe. Dès le

début aussi, on vit bien que l' « écorce du Pérou » n'est pas l'antithermique idéal dans la phtisie : Morton qui s'en servit un des premiers s'en plaignait déjà.

Produits végétaux divers. — Le *gaïac*, en décoction, fut longtemps considéré comme un spécifique et de la phtise ,et de la syphilis :

Ceci est confirmé par l'observation de Garenzer, *Traité de la phtisie d'Angleterre*, où il dit que deux phtisiques ayant pris la vérole furent délivrés des deux maux ensemble, par l'usage légitime du guaiac (Ettmüller).

On comptait sur l'action sudorifique du gaïac pour éliminer des matières qui viciaient les humeurs[1].

Le *thé*, le *café*, le *cacao*, le *tabac*, furent, dès leur première importation, considérés comme des panacées, au moins dans le public, et employés chez les phtisiques. Mme de Sévigné dit, en plusieurs endroits de ses *Lettres*, que le café laité ou lait cafeté est excellent pour calmer la toux. Néander, dans son *Traicté du Tabac*, Lyon 1626, écrit que le « miel de tabac » est bon « aux phtysiques ». Nous avons cité ce que dit Ettmüller de la « nicotianne » ; il écrit dans le même ouvrage :

Le chocolat, qui est une composition étrangère d'un fruit nommé cacaon, mêlé avec du sucre, ou cuit dans du vin sucré, convient dans toutes les toux...

[1] V. Thomas Burnet. *Thesaurus medicinæ practicæ*, Genevæ, 1678.

Remèdes d'origine minérale.

Arsenic. — L'emploi thérapeutique de l'arsenic remonte aux temps les plus reculés. Rappelons que, plus près de nous, Pline faisait respirer aux phtisiques les vapeurs provenant de la combustion du bois de cèdre mêlé à de l'orpiment. On trouve l'arsenic donné aux phtisiques avant le XIXe siècle sous forme de sulfures natifs : sulfure jaune ou orpiment, sulfure rouge ou réalgar ou sandaraque. Des eaux minérales que nous savons maintenant contenir l'arsenic, avaient aussi leur emploi.

L'arsenic est quelque peu en discrédit pendant la période que nous étudions, surtout si l'on songe que son emploi à titre toxique était florissant (Poison des Borgia, Acqua-Toffana, etc.).

Soufre. — De tout temps le soufre est l'ami de la poitrine. Nous l'avons rencontré maintes fois dans les chapitres précédents. On employait les fleurs de soufre, le baume de soufre, le magistère de soufre[1]. Ces deux derniers se préparaient dans de « grands pots vernissés », en faisant chauffer du sucre avec du salpêtre (magistère), avec de l' « huile de thérébentine », et de la semence d'anis (baume de soufre anisé), et en faisant subir au mélange toute une série de manipulations. On employait aussi l'esprit de soufre, sorte de résidu de la combustion du soufre sous un entonnoir de verre « avec un col aussi long que celui d'un matras ». Mais

[1] V. *Les Remèdes des maladies du corps humain*, par le sieur de Saint-Hilaire, Paris, 1702.

le baume de soufre surtout était réputé « excellent pour les ulcères du poumon et de la poitrine ; la dose est depuis une goutte jusqu'à six, dans quelque liqueur appropriée ».

Chaux. — Nous avons déjà parlé des sels de chaux d'origine animale. Nous rappellerons seulement ici l'usage antiphtisique presque immémorial de l'eau de chaux ; elle avait d'abord, comme tant d'autres remèdes, été employée avec succès sur les ulcères externes, et on s'en servit ensuite, par analogie, dans l'ulcère du poumon.

Fer. — Le fer fut donné assez souvent aux phtisiques, sous trois formes principales : « saphran » de Mars, vitriol de Mars, eaux chalybées.

Que faut-il entendre par eaux chalybées ? Certains textes portent *aquæ minerales chalybeatæ*, et il n'est pas douteux que certaines eaux minérales (Forges, Spa) étaient connues comme ferrugineuses. Il n'est pas douteux non plus qu'on faisait parfois une eau ou un lait chalybés, en y éteignant un fer rouge (Arnaud de Villeneuve, etc.).

Mercure. — Nous avons rencontré plusieurs fois la médication mercurielle appliquée à la phtisie, notamment par les syphiligraphes (Fracastor, van Swieten). Elle put réussir au moins dans des cas de syphilis du poumon pris pour de vulgaire phtisie.

Crénothérapie. — L'usage d'envoyer les phtisiques, tout au moins ceux de début, aux eaux minérales, ne date pas d'aujourd'hui.

Peut-être déjà chez les Gaulois, qui avaient au plus haut point le culte des eaux, certaines sources étaient-

elles réputées pour la cure des maladies de poitrine. Ce qui est certain, c'est que les Romains couvrirent notre pays de thermes. En ce qui concerne particulièrement le *Mont-Dore*[1], le buste du bronchitique emphysémateux sculpté sur la porte des anciens thermes, et la lettre de Sidoine Apollinaire, citée plus haut, attestent absolument qu'à l'époque gallo-romaine on y envoyait tousseurs et phtisiques.

Les temps troublés qui suivirent amenèrent la ruine et l'oubli des anciens thermes romains. Il faut attendre le XVIe siècle, pour voir une renaissance de la crénothérapie. En 1605 paraît, à Paris, l'ouvrage de J. Banc (de Moulins), intitulé *la Mémoire renouvellée des merveilles des Eaux naturelles en faveur de nos Nymphes françoises, etc.* On y voit ce qu'était la cure thermale à cette époque. Il n'y avait pas alors de médecins spécialistes consacrés exclusivement à telle ou telle station, et les indications étaient fort imprécises.

La vertu de quelque Eau n'a jamais esté si tost publiée, avoir eu action pour la guérison d'une maladie, que non seulement celuy qui se sent atteint de pareille, ne s'y jette à corps perdu; mais tout autre malade aussi... A-t-il veu

[1] V. Dr J. Nicolas, la Médecine dans les Œuvres de Sidoine Apollinaire *(Revue médicale du Mont-Dore,* 1901). Ce qu'on pensait des Eaux du Mont-Dore au XVIIe siècle *(Ibid.*, 1902). Une Thèse sur les Eaux du Mont-Dore au XVIIIe siècle *(Ibid.*, 1906). M. le Dr J. Nicolas, médecin consultant au Mont Dore *(l'hiver à Nice)*, nous a communiqué la plupart des documents d'après lesquels nous avons rédigé ce paragraphe sur la crénothérapie ; son amabilité nous a vraiment touché ; nous tenons à l'assurer ici de notre profonde reconnaissance.

une hydropique guery de l'usage de l'Eeau de Pougues ? Il s'y rend tout asthmatique et phtisique (J. Banc).

Ainsi donc les phtisiques allaient un peu partout. Nous avons cité dans les chapitres précédents les *Eaux Chalybées* et nous avons dit à l'article *Fer* ce qu'il fallait en penser. Ce qui est certain, c'est que les eaux du Mont-Dore étaient réputées au XVIIe siècle dans la cure des affections chroniques de la poitrine. J. Banc le dit lui-même :

Aux bronques des poulmons se guérit aussi la toux faicte de defluxion froide et humide ; l'enroüeure acquise par la constitution de ciel boréale ; voire aux poulmons l'asthme...

Les *bains* étaient la base de la cure thermale.

Les eaux des deux Bourbons..., et le Mont-d'Or, qu'on appelle Bains en Auvergne [1], ont aussi de forts anciens employs, principalement en bains, car si on en boit, c'est fort peu à la sortie dudit bain, comme deux, trois ou quatre verres pour faciliter la sueur [2].

Au XVIIIe siècle les indications se précisent et la technique de la cure se perfectionne. On envoie toujours les phtisiques de début au Mont-Dore, s'il faut en croire Chomel, Buch'oz, Brieude, Lavialle du Masmorel. Buch'oz [3] semble mettre en cause l'altitude :

On est actuellement en usage, à Paris, d'envoyer au Mont-d'Or les phtisiques, et plusieurs s'en sont souvent

[1] Bains, perpétuation du latin : *Calentes Baïæ*.

[2] Deux à quatre verres paraissaient à J. Banc une quantité insignifiante.

[3] Buch'oz, *Dictionnaire minéralogique et hydrologique*, Paris, 1772.

trouvés guéris, mais c'est moins l'usage des eaux qui les rétablit que le voyage, l'usage du lait très fréquent dans ces montagnes, l'air qu'on respire dans un vallon où le baromètre n'est élevé que de 24 pouces 2/2 et où la température varie à chaque instant du froid au chaud et du sec à l'humide.

L'auteur ne spécifie pas le traitement qu'on faisait suivre alors aux tuberculeux.

Lavialle du Masmorel[1] rapporte plusieurs observations de traitement thermal par les eaux du Mont-Dore. L'une notamment est relative à une phtisie pulmonaire succédant à une péripneumonie; l'eau minérale fut employée *transportée*, au lit du malade, avec grand succès (obs. III). Dans deux autres cas, l'usage de l'eau en boisson fut nuisible, provoquant dans l'un une diarrhée incoercible, dans l'autre des hémoptysies. Lavialle du Masmorel parle d'envoyer au Mont-Dore « les phtisies pulmonaires confirmées et arrivées au dernier degré ». Avec l'eau en *boisson*, les *bains* et les *douches* constituaient au XVIIIe siècle toute la médication montdorienne. Les premières inhalations n'ont été instituées au Mont-Dore que vers 1840[2].

§ 3. — Quelques grandes médications.

Médecine par les signatures.

Il est une vieille théorie qu'on trouve signalée en Chine au temps les plus reculés, aux origines mêmes

[1] *Dissertatio medica de Aquis Montis Aurei* (thèse Montpellier, 1768).

[2] V. aussi sur les Eaux du Mont-Dore : Michel Bertrand, *Nouvelles recherches sur les Eaux du Mont-d'Or*, Clermont-Ferrand, 1823.

de l'empirisme, et à laquelle nous devons tout d'abord rendre hommage, c'est la médecine par les signatures.

On entendait par signatures les marques ou analogies par lesquelles la nature avait frappé certains objets, notamment les plantes, pour que l'homme pût y reconnaître des remèdes appropriés à telle ou telle maladie, à tel ou tel symptôme.

Cette théorie était encore admise au XVIIe siècle, où l'on partait de ce principe : *Deus et natura nil faciunt frustra.*

Bien des remèdes antiphtisiques ne durent leur emploi, à l'origine tout au moins (la tradition se chargeant du reste), qu'à des signatures. Nous avons déjà vu que c'était le cas pour la pulmonaire. Mais pourquoi écrevisses, roses-rouges, sang-dragon, choux rouges, myrtilles, corail rouge, grenades, etc., sinon en vertu d'une analogie de couleur, la nature indiquant par le crachement de sang que la phtisie devait être soignée avec des substances de *couleur rouge ?* L'opothérapie pulmonaire si ancienne n'est elle-même qu'un bel exemple de cette médecine des signatures, « le poumon convenant au poumon », *similia a similibus confirmantur.*

Médication antiputride.

Cette médication, que nous devrions appeler *antisepsie pulmonaire* (Fracastor a dit avant nous qu'il faut détruire les germes dans le poumon), découle de cet autre principe de l'empirisme : *contraria a contrariis curantur.*

L'haleine, l'expectoration indiquaient dans la poi-

trine du phtisique une matière sanieuse ou du pus qu'il fallait détruire. Aromatiques et balsamiques, avec leur bonne odeur, devaient, pensait-on, même ingérés, passer dans le poumon et remplir ce but. Nous avons assez parlé d'eux plus haut ; il nous reste à dire un mot des fumigations, dont nous avons jusqu'ici peu parlé.

Fumigations. — Leur usage est antique (phtisiques de Galien près du Vésuve, Pline et vapeurs arsénicales). Leur but était de faire pénétrer les agents thérapeutiques dans le poumon sans passer par la voie digestive. Jusqu'au XVIIIe siècle, le terme *fumigation* comprend à la fois nos fumigations et nos inhalations.

Les parfums qu'on faisait respirer aux phtisiques du moyen âge et de la Renaissance peuvent être considérés comme des fumigations.

Il semble cependant qu'à la Renaissance les fumigations médicamenteuses soient quelque peu oubliées. Le cas de Matheus Gradi et celui d'une malade de Nicolas le Pois, médecin de Lorraine (1580), qui se soumirent à respirer l'air chaud à la bouche des fours sont des exemples de fumigations sèches non médicamenteuses.

Au XVIIe siècle, F. Flater et surtout Chr. Bennett[1] (ce qui ne l'empêcha pas de mourir phtisique) vantent les fumigations dans la phtisie. Bennett distingue les fumigations en humides et sèches, qu'il propose de combiner. Il insiste pour qu'on n'applique sur la bouche du malade aucun appareil ; c'est la chambre

[1] *Theatrum Tabidorum 1654*, Leipzig, 1760.

même où il respire qui doit être remplie des vapeurs convenables. Les fumigations de Bennett étaient balsamiques, aromatiques, sulfureuses ou arsenicales; il serait trop long de citer toutes ses formules.

Sydenham et Morton ne parlent pas des fumigations. Mais, après Bennett, Th. Bartholin, Willis, Rozière de la Chassagne, etc., s'en servirent. Fuller, médecin anglais, donne la recette suivante :

Prenez écorces de pistaches, myrrhe, succin ââ deux gros; soufre vif, orpiment ââ un gros; on fera du tout une poudre grossière à jetter sur des charbons ardens, et dont la fumée sera inspirée dans les poumons, au moyen d'un entonnoir renversé.

On avait donc recours à la fois aux fumigations et aux inhalations.

Il faut rapprocher des fumigations le séjour des étables qui fut quelque temps à la mode au XVIIIe siècle.

Médication évacuante.

Les « évacuans » étaient les moyens de soustraire aux humeurs les principes âcres et malfaisants qui engendraient la maladie ou les produits qui, engendrés dans un organe malade, se répandaient ensuite dans les humeurs et jetaient partout la perturbation[1]. Les

[1] Traité de pharmacopée, 1701, cité in *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*, t. V, Paris, 1774.

[2] Les vieux médecins semblent avoir admirablement compris qu'il faut lutter contre l'infection des humeurs dans la phtisie. Cette idée est écrite en particulier dans les ouvrages du XVIIIe siècle.

principaux étaient les purgatifs, les diurétiques et la saignée.

Purgatifs — Ils n'étaient employés qu'avec assez de circonspection dans la phtisie, car on craignait, depuis Hippocrate, « d'accélérer la diarrhée qui termine ordinairement la carrière des pulmoniques ». On ne les employait qu'au début, et encore ne permettait-on que les plus doux : manne, myrobolans, agaric, pilules cochées (coloquinte, aloès, scammonée) à faible dose.

Diurétiques. — Les anciens médecins connaissaient admirablement les crises qui terminent certaines maladies aiguës, crises qu'ils cherchaient au besoin à provoquer. C'est dans ce but qu'ils employaient les diurétiques dans la phtisie, par analogie et pour imiter ce que la nature faisait spontanément dans d'autres maladies.

Dans beaucoup de tisanes données aux phtisiques entraient des plantes diurétiques (chiendent, guimauve, orge, etc.) ; la scille entrait dans la composition de l'oxymel scillitique et de la fameuse thériaque. C'est comme diurétiques qu'on donnait aux phtisiques les sels neutres, le mercure, les préparations et les eaux minérales ferrugineuses (Desault, Rozière de la Chassagne, etc.). Le lait, si souvent donné aux phtisiques, devait, lui aussi, nous le savons mieux maintenant, « pousser par les urines ». Les diurétiques se donnaient à toutes les périodes de la phtisie ; à la fin de la maladie, ils débarrassaient les humeurs des produits purulents résorbés dans le poumon.

Saignée. — La saignée est employée dans la phtisie, sur la foi de Galien, jusqu'à l'aurore du XIXe siècle. On l'employait dans un double but : comme évacuant et pour arrêter ou prévenir l'hémoptysie. C'étaient là des indications raisonnables. Mais quand on lit qu'à la Renaissance et au XVIIe siècle la saignée était considérée comme une nécessité hygiénique, qu'on se faisait saigner « pour mêler son sang à celui d'un ami, d'un frère d'armes, d'une maîtresse tendrement aimée [1] », on ne peut s'empêcher de penser qu'il dut y avoir des abus de la saignée chez les phtisiques.

Il est certain que, pratiquée sagement, la saignée put donner parfois de bons résultats dans la phtisie ; qu'elle dut réussir aussi dans des cas d'œdème pulmonaire pris pour des hémoptysies.

Médication dérivative.

Les dérivatifs étaient les moyens employés pour dériver le transport d'une humeur peccante sur un organe en particulier ou pour l'attirer vers l'extérieur lorsqu'elle s'était déjà fixée sur cet organe. Rappelons la pathogénie humorale de la phtisie par la pituite descendant du cerveau dans le poumon ; il fallait l'en détourner ; on employait pour cela principalement la révulsion, accessoirement la balnéation.

[1] Ed. Minvielle, *la Médecine au temps d'Henri IV* (thèse Paris, 1902-1903). Au XVIIIe siècle, Marteau affirmait que les saignées fréquentes enlevaient chaque année 4.000 hommes à Paris et 40.000 à la France. Son opinion fut condamnée par la Faculté. V. sur la saignée à cette époque, Dr Paul Delaunay, *le Monde médical parisien au XVIIIe siècle*, Paris, 1906.

Révulsion. — Nous serons bref sur cette vieille médication dont aujourd'hui même on ne connaît pas parfaitement le mode d'action. Elle fut très communément employée en phtisiothérapie pendant les siècles que nous avons étudiés sous forme de vésicatoires, cautères, sétons, etc. Naturellement elle n'était pas appliquée sur le thorax, mais sur le crâne pour y maintenir la pituite, sur la nuque pour empêcher la descente du catarrhe dans le poumon, sur les bras ou les jambes pour y attirer l'humeur froide et en débarrasser le poumon. Les frictions que l'on faisait si souvent aux phtisiques n'étaient qu'une forme de la révulsion et avaient le même but.

Balnéation. — Bains et douches avaient, eux aussi, pour but de dériver vers la peau l'humeur froide qui se jetait sur le poumon, ou l'inflammation pulmonaire dont on parlait couramment au XVIIIe siècle. Nous renvoyons le lecteur aux citations plus haut rapportées d'A. Paré, Zacutus Lusitanus, Van Swieten, sur l'usage des bains dans la phtisie.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les idées qui dirigèrent la cure de la phtisie avant le XIXe siècle. Nous avons voulu brièvement dégager les principales et les plus intéressantes.

Peut-être le lecteur a-t-il, comme nous, été frappé par la quantité de choses nouvelles qu'on trouve dans les vieux livres. Il faut toutefois convenir que les vieux moyens étaient trop souvent compliqués, parfois répugnants. La science moderne leur a substitué des remèdes plus simples, « mieux définis et d'une effica-

cité plus sûre » (Dr Cabanès) ; en outre, elle nous explique d'une façon à la fois plus claire et plus exacte l'action des moyens employés ; ce ne sont pas là ses moindres bienfaits, et il serait injuste de le méconnaître. Mais ne méprisons pas l'ancienne médecine. Quand les mesures sociales de prophylaxie et les méthodes bactériologiques de traitement auront donné les résultats qu'on est en droit d'espérer, alors nous pourrons être fiers. En attendant, soyons modestes : « Nous paraissons plus grands que nos aînés parce que nous montons sur leurs épaules » (Huchard).

CONCLUSIONS

I. — La thérapeutique de la phtisie en Occident pendant le moyen âge et les temps modernes est essentiellement traditionnaliste. Bon nombre des idées de l'antiquité paraissaient assez justes, bon nombre de ses méthodes paraissaient assez efficaces pour qu'on pût les considérer comme intangibles.

II. — Si la plupart des médications que nous avons signalées ont leur origine dans l'antiquité, nous les avons vues se perfectionner au cours des siècles. De plus, nous avons vu apparaître des méthodes nouvelles, comme la cure d'exercice, et des médicaments nouveaux, comme le mercure et le quinquina qu'on donna aux tuberculeux dès qu'on vit leurs effets dans la syphilis et le paludisme.

Chaque fois qu'une substance nouvelle est importée en Europe (quinquina, café, tabac, etc.), on l'emploie empiriquement dans la phtisie, preuve de la constante préoccupation des temps à lutter contre ce fléau.

III. — Si les moyens les plus divers, parfois les plus bizarres, ont été proposés, il ne faut point conclure à

l'inefficacité de tous, même considérés isolément. Dans la diversité des moyens employés, il y en a qui reviennent à chaque instant, qu'on emploie encore aujourd'hui, qui seront encore demain les adjuvants de la thérapeutique scientifique. C'est le cas du régime et de certains médicaments (arsenic, balsamiques, tanin, etc.). Les médications que nos pères estimaient le plus sont restées en honneur. Or « on ne s'adresse pas longtemps à un remède qui ne guérit pas ». (Brieude).

IV. — En phtisiothérapie, l'ancienne médecine a eu des opinions et appliqué des méthodes auxquelles beaucoup de personnes supposent une origine plus récente : elle a vu l'importance fondamentale de la « diète », et, parmi ses remèdes empiriques, cachant sous une forme enfantine des moyens que la science moderne ne désavouerait pas, certains ne méritent pas l'oubli.

Vu :
LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
FLORENCE.

Vu :
LE DOYEN,
L. HUGOUNENQ.

Vu et permis d'imprimer :
Lyon, le 24 novembre 1910.
LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

INTRODUCTION. — Ce que fut la « phtisie » pendant le moyen age et les temps modernes. . . 9

PREMIÈRE PARTIE. — Essai d'histoire chronologique. 17

Chapitre premier. — Traitement de la phtisie en Occident avant la Renaissance 17

Chapitre II. — Traitement de la phtisie aux XVe et XVIe siècles 34

Chapitre III. — Traitement de la phtisie au XVIIe siècle 52

Chapitre IV. — Traitement de la phtisie au XVIIIe siècle. 69

DEUXIÈME PARTIE. — Vue d'ensemble sur les agents thérapeutiques et les médications antituberculeuses du moyen age et des temps modernes 89

§ I. — Hygiène et diététique. 89

§ II. — Médicaments 98

§ III. — Quelques grandes médications . . . 112

CONCLUSIONS. 121

Lyon. — Imprimerie A. Rey et Cie, 4, rue Gentil. — 56702

SARRAZIN & REMY

Collect: A. C. KLEBS
from:
date: price:

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1910-1911. — N° 46

Histoire de la

LA PHTISIOTHÉRAPIE
EN OCCIDENT
PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

1910

THESE

PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Léon-Louis-Georges SARRAZIN
Né le 24 août 1885, à Franey (Doubs)
Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4
Décembre 1910

LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGE
14, R. de l'Ancienne Comédie PARIS

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1910-1911. — N° 35

LA PHTISIOTHÉRAPIE
DANS L'ANTIQUITÉ
ORIENTAUX - GRECS - ARABES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

André REMY
Né le 20 Novembre 1886, à Besançon (Doubs).
Elève à l'Ecole du Service de Santé militaire

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-EDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4

Décembre 1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ . . . . . DOYEN.
J. COURMONT . . . . . ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, MONOYER, SOULIER. TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER, ROQUE, BARD
Cliniques chirurgicales	PONCET, JABOULAY
Clinique obstétricale et Accouchements	FABRE
Clinique ophtalmologique	ROLLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NICOLAS
Clinique des maladies mentales	PIERRET
Clinique des maladies des enfants	WEILL
Clinique des maladies des femmes	POLLOSSON (A.)
Physique médicale	CLUZET
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ
Chimie organique et Toxicologie	MOREL
Matière médicale et Botanique	BEAUVISAGE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	GUIART
Anatomie	TESTUT
Anatomie générale et Histologie	RENAUT
Physiologie	MORAT
Pathologie interne	COLLET
Pathologie et Thérapeutiques générales	COURMONT (P.)
Anatomie pathologique	PAVIOT
Médecine opératoire	POLLOSSON (M.)
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING
Médecine légale	LACASSAGNE
Hygiène	COURMONT (J.)
Thérapeutique	PIC
Pharmacologie	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,
Pathologie externe	VALLAS,
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	ag.
Accouchements	COMMANDEUR	—
Matière médicale	MOREAU	—
Embryologie	REGAUD,	—
Anatomie topographique	PATEL	—
Botanique	BRETIN	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
SAMBUC	J. LEPINE	NOGIER	TAVERNIER
REGAUD	LESIEUR	LATARGET,	CADE
COMMANDEUR	Etienne MARTIN	BRETIN	MOURIQUAND
GAYET	LAROYENNE	LERICHE	ARLOING (F.)
NEVEU-LEMAIRE	VORON	THÉVENOT	GUILLEMARD
PATEL			

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. FLORENCE, *Président ;* PIC, *Assesseur ;*

MM. MOURIQUAND et FERNAND ARLOING, *Agrégés.*

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

H151
AC310
1910S
(1 ex tra)

A LA MÉMOIRE DE MES CHERS DISPARUS

A MON PÈRE

le Général REMY

Directeur de l'Artillerie au Ministère de la Guerre,
Officier de la Légion d'Honneur,

Je dédie ce travail comme un hommage
de ma profonde affection.

MEIS ET AMICIS

A mon Président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR FLORENCE

Professeur de Pharmacologie
à la Faculté de Médecine de Lyon,
Membre Correspondant de l'Académie de Médecine,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Hommage de très profonde et respectueuse gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PIC

Professeur de Thérapeutique à la Faculté de Médecine de Lyon,
Médecin des Hôpitaux.

Pour le grand honneur qu'il nous fit de s'intéresser à notre travail.

Au Docteur M. PIÉRY

Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Lyon

Nous lui devons le sujet de cette thèse. Très souvent il nous aida de ses conseils. Nous nous rappellerons toujours le Maître aimable et bienveillant qu'il fut pour nous.

A MON COUSIN

LE DOCTEUR J. D'HERBÉCOURT

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

Témoignage d'affectueuse reconnaissance.

A Monsieur le Médecin-Major MARTIN

Major de l'Ecole du Service de Santé militaire
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Dont la sollicitude paternelle nous a permis d'arriver sans encombre à la fin de nos études. Qu'il veuille bien accepter ici l'hommage de notre respectueuse gratitude pour les soins dévoués qu'il nous a prodigués.

A MES MAITRES CIVILS ET MILITAIRES

INTRODUCTION

Faire l'histoire de la phtisiothérapie, c'est remonter nécessairement aux origines du monde, car de tout temps la phtisie a existé et n'a pas été, malgré certains auteurs, le privilège des nations civilisées, « la plante des terrains maigres, ingrats ou corrompus et brûlés[1] ». Quoi qu'en ait dit Lauvergne, elle sévissait déjà « à l'âge divin... où l'humanité respirait à l'aise en son atmosphère pure ou embaumée d'émanations naturelles ». Nos pères nous ont laissé d'elle des peintures admirables, que personne dans la suite ne surpassera, et, pour ne citer que l'habitus[2] du phtisique, Hippocrate disait : « Les *phtisiques étaient glabres, avaient la peau blanche et marquée de taches de rousseur ; ils avaient le poil roux, des yeux d'un bleu d'azur, la chair molle et des ailes aux épaules.* » Landouzy dira : « *Peau blanche, fine, transparente, marbrée de veinules, souvent tachetée de macules ; système pileux soyeux, de coloration rousse ou rouge ; iris bleu ; chair*

[1] Lauvergne, la Phtisie tuberculeuse est-elle une maladie récente? *(Union médicale*, 1849.)

[2] A. Delpeuch, De l'habitus du tuberculeux... selon Hippocrate *(Presse méd.*, 1899).

molle ; sueurs faciles parfois odorantes ; formes plutôt graciles et élégantes. » Après cela, est-il possible de nier l'existence de la maladie dans les temps antiques, et La Bruyère n'avait-il pas raison de dire : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent... L'on ne fait que glaner après les Anciens[1]. »

Cependant, il est certain qu'à cette époque, où l'on n'ouvrait pas de cadavres, où l'anatomie pathologique n'existait donc pas, les Ancien sont confondu la maladie pulmonaire, avec beaucoup d'autres affections qui, comme elle, se terminaient par une consomption lente de l'organisme, et les différentes appellations qu'ils lui ont données, φθισις, φθση des Grecs, *tabes* des Latins, se sont parfois appliquées à des états d'émaciation, causés par une tout autre maladie que la phtisie, une pleurésie ou une péripneumonie, par exemple... Néanmoins, à partir d'Hippocrate, on peut considérer l'affection comme complètement individualisée, consistant en une *ulcération du poumon*, *qui s'accompagnait de toux*, *d'expectoration purulente*, *de crachements de sang*, *de fièvre et d'amaigrissement progressif.*

Voilà la maladie. Mais, question beaucoup plus intéressante, comment l'ont-il soignée ? Car, n'est-il pas utile, sinon curieux, de rechercher les moyens qu'ont employés nos pères, pour triompher du mal qui fait tant de ravages à notre époque, de comparer la phtisiothérapie moderne à la phtisiothérapie

[1] La Bruyère, *Œuvres complètes*, édit. Chassang, p. 8, Paris 1876.

ancienne? Du moins, nous l'avons cru, et malgré le difficultés, parfois considérables, que nous avons rencontrées, comme la traduction fastidieuse et peu commode de vieux livres, nous avons essayé de présenter au lecteur une étude sur le traitement de la phtisie pulmonaire dans l'antiquité, laissant le soin de continuer cet ouvrage, jusqu'au XIXe siècle, à nos deux chers camarades, le Dr Roshem [1], dont nous n'oublierons jamais les services rendus, ne fût-ce que celui de nous avoir pris comme collaborateur, et le Dr Sarrazin [2], dont les connaissances en latin nous furent parfois précieuses.

Nous assisterons à la lente évolution de la maladie ; nous la verrons, pauvre esquisse pathologique, sortir de la légende, où elle était considérée comme un signe de la colère céleste et traitée par des prières, des incantations, quelques plantes. Peu à peu, sa symptomatologie se précisera, jusqu'au jour où Arétée, ce peintre par excellence des maladies, l'immortalisera dans un tableau à jamais célèbre... Déjà, pendant notre période, nous entendrons parler de la transmission héréditaire, de la contagion, de la difficulté du traitement de la phtisie, qui ne pourra être mené à bien que si l'affection a été prise à ses débuts. Et parmi les médications que les Anciens lui opposeront, le lecteur sera certainement surpris d'en trouver qu'il croyait absolument modernes : la cure d'air, la cure

[1] Roshem, *la Phtisiothérapie au XIXe siècle, de la Saignée aux Sanatoriums* (thèse de Lyon, 1910.)

[2] Sarrazin, *la Phtisiothérapie en Occident pendant le Moyen Age et les Temps Modernes* (thèse de Lyon, 1910.)

de repos ; l'alimentation riche en glycérophosphates ; des substances comme l'arsenic, le soufre, la chaux, le tannin... si employées de nos jours. Il n'y a pas jusqu'aux injections intratrachéales que nos pères ne connaîtront. En sommes-nous déjà à conclure que, pour la phtisie, comme pour tant d'autres maladies, il n'y a rien de nouveau sous le soleil ?

Le plan de ce travail sera le suivant :

Première partie. — *Etude des auteurs suivant l'ordre chronologique.*

a) La phtisiothérapie chez les Orientaux, Hindous, Egyptiens, Hébreux, Persans, Chinois ;

b) La phtisiothérapie chez les Grecs à Athènes, à Alexandrie, à Rome, à Byzance ;

c) La phtisiothérapie chez les Arabes[1].

Deuxième partie. — *Revue des agents thérapeutiques et des médications antiphtisiques pendant cette période.*

Conclusions.

[1] Nous l'avons rattachée à notre période, car elle est l'écho de la médecine grecque.

LA PHTISIOTHÉRAPIE
DANS L'ANTIQUITÉ
ORIENTAUX. — GRECS. — ARABES

PREMIÈRE PARTIE
ESSAI D'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER
HISTOIRE DE LA PHTISIOTHÉRAPIE CHEZ LES ORIENTAUX

§ 1. Les Hindous.

Environ quatre mille ans avant notre ère, existait, dans les plaines du Gange, un peuple de pasteurs, issu des plateaux du Pamir, les Aryas. Déjà à cette époque lointaine, où l'air était pourtant absolument pur, non contaminé par les germes morbides, la phtisie faisait des ravages, s'il faut en croire ces hymnes religieux, les plus anciens monuments de la littérature hindoue, les *Védas*[1].

[1] Pour plus de renseignements, voir l'intéressant ouvrage du Dr Cordier, *Etude sur la médecine hindoue (temps védiques et héroïques)*, thèse de Bordeaux, 1894.

Dans le *Rigvéda*[1], ou livre des Hymnes, nous voyons le malade adresser d'humbles supplications aux dieux guérisseurs, car la maladie était pour lui un signe de la colère céleste. C'est ainsi que les deux Açvins, fils de Sûrya (le Soleil) et de Saran'yn (eau, nuages, vents), étaient invoqués pour toutes les affections :

Trois fois, Açvins, donnez-nous les remèdes célestes, trois fois les terrestres, trois fois aussi (ceux qui viennent) des eaux ; donnez à mon fils faveur, bonheur et prospérité[2].

Etaient aussi suppliés contre la phtisie, Indra, le roi des dieux ; Agni, le feu céleste ; Sôma, la liqueur de vie ; Rudra, « le plus médecin des médecins »...

Les propriétés des plantes furent beaucoup chantées, car les Aryas voyaient en elles le remède que les dieux avaient mis à leur disposition pour combattre les maladies :

O plantes, filles des temps reculés, plus vieilles de trois âges que les dieux mêmes, je veux chanter votre verdure de cent sept manières différentes. Oui, vous comptez cent espèces, et votre port est mille fois varié ; que la puissance dont vous êtes douées, me guérisse ce malade ! Venez joyeusement à son secours, avec vos fleurs, avec vos fruits. Semblable à la cavale qui arrive au but, que la plante nous conduise au succès... L'herbe aqueuse, l'herbe laiteuse, l'herbe nourrissante, les voici toutes rassemblées pour guérir son affection... Sur votre route, de membre en membre, de jointure en jointure, vous chassez devant vous

[1] A. Langlois, *Rig-Véda*, trad. du sanscrit, 1871.

[2] Liétard, *la Doctrine humorale des Hindous et le Rig-Véda*, p. 17, Janus, 1898.

la maladie de langueur, ainsi que le ferait la parole sévère d'un justicier. Et toi, maladie, envole-toi comme les pies, comme les geais, va-t-en sur les ailes du vent ; fuis bien loin avec la tempête [1] !...

Si nous passons à l'*Atharvavéda*, ou livre des Incantations, nous ne trouvons plus de prières, mais des hymnes conjuratoires, des exorcismes stupides :

Je te sauve et te fais vivre par ce breuvage, disait le prêtre magicien à son malade, en lui tendant une potion, te délivrant de la maladie inconnue qui te dévore, de la phtisie qui te consume. Quand l'accès de fièvre viendra te prendre et te saisir, qu'Indra et Agni te préservent et t'en défendent!

Les amulettes jouissaient d'une grande vogue, et le malade, qui voulait se débarrasser d'une toux opiniâtre, n'avait qu'à suspendre à son cou « une amulette de pierre ou de métal, en forme de broche ou de javelot, rappel de l'arme de Rudra [2] ».

La thérapeutique, aux temps védiques, était donc très simple. Le phtisique avait recours aux dieux, aux plantes, parmi lesquelles nous signalerons l'herbe kus't'ha *(Costus spiciosus)*, aux incantations...

La période épique, qui fait suite, ne nous donne que peu de renseignements sur la phtisie. Dans les *Lois de Manou* [3], elle est considérée comme incurable, et infligée comme châtiment au meurtrier d'un brahmane.

[1] Voir le *Bhisagatharvan ou chant du médecin*, *Rig-Véda* (VIII, V, 3), cité par Cordier, *loc. cit.*

[2] V. Henry, *la Magie dans l'Inde antique*, Paris, 1904.

[3] Loiseleur-Deslonchamps, *Lois de Manou*, Paris, 1833.

Il en est de même dans le *Mahâbhârata*, où nous lisons : « Au milieu de l'amour, Vyas'itâçva fut pris d'une consomption pulmonaire ; au bout d'un temps qui ne fut pas long, il descendit au tombeau. »

En fait de thérapeutique, toujours les sortilèges ; quelques simples comme le *Convolvulus turbith* l'*Andersonia rohitaka*, l'*Eugenia acutangula ;* le lait en breuvage, le beurre fondu, l'air des forêts où « l'on ne voyait aucun homme malade, ou maigre, ou faible ».

Arrivons maintenant à une époque où la médecine hindoue devient une véritable science, époque assez difficile à déterminer, où vécut Suçruta, l'auteur de l'*Ayurvéda*[1], ou « science de la durée de la vie », que certains sanscritistes (Hessler, Willers, Lassen) placent vers le xe siècle avant Jésus-Christ ; d'autres (Wise), entre le IIIe et le IXe, et d'autres enfin aux premiers siècles de notre ère.

Comment ce recueil, encore classique dans l'Inde moderne, a-t-il été composé ? C'est ce que nous dira la première page de l'*Ayurvéda :*

Pris de pitié pour les pauvres humains, touché à la fois par le spectacle des maladies de tout genre, qui accablent notre espèce et par l'ignorance des hommes pour ce qui concerne l'art de guérir, Dhanvantari (médecin des dieux), se décida un jour à descendre sur la terre pour pratiquer la médecine. Il s'établit d'abord à Bénarès, puis, à la façon des sages de l'Inde se choisit une retraite au fond des forêts ; c'est là que les Reshis (sages lettrés) résolurent de

[1] Nous avons puisé nos documents dans l'ouvrage du Dr Miqueu Rey, *Contribution à l'étude de la phtisie pulmonaire dans l'Ayurvéda de Suçruta* (thèse de Paris, 1905).

lui adresser une députation, chargée de lui demander de vouloir bien leur communiquer les préceptes de la science médicale. A la tête de la députation était Suçruta, fils du roi Viçvamitra. Dhanvantari consentit volontiers à ce qu'on demandait de lui ; et c'est la relation de ses révélations qui constitue l'*Ayurvéda* de *Suçruta*.

Suçruta parle de la phtisie en plusieurs endroits, mais surtout dans son chapitre XLI[1], qui lui est entièrement consacré. Désignée sous le nom de *rajayakshma* ou de *sosha*, de *kskaya*, elle tient à l'altération des trois humeurs : *vâta*, l'air ; *pitta*, la bile, et *çleshman*, la pituite. Elle a comme principales causes : la faiblesse congénitale, les fatigues de toutes sortes, les chagrins, le jeûne, la lecture des livres sacrés, les blessures de la poitrine, la grossesse, l'abus du génésique. Il est très difficile de la guérir et, aux périodes avancées, mieux vaut l'abandonner que de « s'exposer à perdre sa réputation ». Toutefois, que le médecin qui aspire aux honneurs, entreprenne sa guérison, et cela par l'hygiène, le régime, les médicaments.

Et d'abord, des conseils moraux :

Que le malade atteint de consomption, évite le chagrin, la colère, la malédiction. Qu'il fréquente les médecins... Qu'il aille souvent avec les Brahmanes et qu'il entende des prières pures sorties de leur bouche.

Au point de vue hygiénique, Suçruta recommande les onctions à l'huile de sésame ou au beurre clarifié, les bains, les aspersions, à condition qu'il n'y ait pas

[1] *Susrutas Ayurvédas*, par le Dr Franciscus Hessler, t. III, p. 92, 1850.

de fièvre : « de même qu'un jeune arbre, dont la racine est arrosée avec de l'eau, se met à croître, de même les éléments du corps augmentent chez un homme qui reçoit des aspersions ». Il conseille également les promenades à pied, à cheval ou en voiture, qui « procurent de la vigueur, facilitent la digestion et engendrent un doux sommeil », enfin la cure d'altitude (« que le phtisique aille habiter les régions élevées »), et la cure des étables à chèvres.

Riche est l'alimentation que Suçruta prescrit au phtisique ; on y rencontre toutes les viandes de la création, surtout les céléripèdes et les oiseaux ; cheval, âne, mulet, chameau, antilope ; singes et autres animaux qui habitent parmi les feuilles ; animaux des cavernes, lion, tigre, panthère, ours, renard, hyène ; gibier ailé, vautour, aigle, faucon, corneille, perdrix, coq domestique et sylvestre ; enfin les ichneumons, les serpents, les lombrics, les rats, etc... Bien plus, précurseur de la zomothérapie, il recommande le *jus de viande*, mêlé ou non à des liqueurs spiritueuses.

Le nombre des légumes est considérable ; aussi n'en citerons-nous que quelques-uns : *Phaseolus mungo*, espèce de haricot ; l'*Hordeum hexastychum* ou orge à six arêtes ; le blé, le riz, une variété d'asperges, *Asparagus racemosus*, les aubergines, *Solanum melongena*... Signalons encore comme nourriture ordonnée à chaque instant, le lait cru ou cuit, seul ou mélangé à du sucre, du poivre long, du beurre clarifié et du miel ; les beurres huileux de vache, jument, brebis, chèvre, éléphant, antilope, ânesse, chamelle ; l'huile de sésame, le miel, le sucre blanc, les raisins...

Quant aux boissons, le vin rouge ou blanc, les liqueurs spiritueuses, l'alcool tiennent une grande place dans le traitement. « Les esprits distillés éloignent la consomption. »

Et remarquons la façon dont le médecin hindou prescrivait le régime : il commençait par préparer son malade, en augmentant son appétit, en nettoyant ses voies digestives à l'aide de vomitifs et de purgatifs. Puis, il lui donnait une nourriture légère, peu abondante, et ne faisait de la suralimentation que lorsque la digestion s'opérait bien.

Le mode de préparation des mets était aussi très important, et nombreux étaient les condiments avec lesquels ils étaient accommodés : sel, poivre noir, gingembre, stimulant la digestion, poivre long, moutarde, safran des Indes, cardamome...

Si nous voulions énumérer au complet la liste des médicaments proposés par Suçruta contre la phtisie, il nous faudrait plusieurs pages. Aussi l'abrègerons-nous beaucoup, nous contentant de signaler les suivants, tirés du monde végétal : contre la toux et favorables à la gorge, les fruits cuits du *Zizyphus jujuba*, les fleurs du *Justicia gauderussa*, et du *J. pectoralis*, de la famille des *Acanthacées*. — Contre les ulcères, le catarrhe, le *Pinus devadaru* prescrit « à cause de sa substance huileuse ». — Comme purgatifs : l'*Hedysarum gangeticum* et l'*H. lagopodioïdes*, espèce de sainfoin, le *Momordica monadelpha*, variété de concombre, le *Boerhavia diffusa alata*, le *Ricinus communis*, euphorbiacée si connue de nos jours, qui, uni à d'autres plantes et mélangé à du beurre de chèvre, « fait dispa-

raître l'induration des glandes mésentériques ». — Contre la diarrhée, le fruit du *Terminalia citrina,* le rhizome de la pivoine, plantes astringentes. — Enfin, comme fébrifuges : l'ail, les fleurs du *Bignognia suaveolens*, du *B. indica* et les graines du *Michelia champaca*...

Tel est en détail le traitement que Suçruta faisait suivre à ses phtisiques. On peut dire que le médecin hindou eut une seule préoccupation, celle de bien alimenter son malade, et que tous les moyens thérapeutiques mis en œuvre, hygiène, pharmacie, furent donnés dans ce but : la cure des montagnes, les promenades courtes, la vectation, l'équitation, pour exciter l'appétit, faciliter la digestion ; les plantes apéritives, laxatives, purgatives. Remarquons cette alimentation composée de farineux : haricot, orge, blé, riz ; d'hydrocarbonés : sucre et miel ; de corps gras : huile, beurre, lait ; de viandes légères provenant d'animaux à course rapide. Suçruta a rédigé en maître le régime du poitrinaire ; nul, parmi les Anciens, ne le surpassera.

Terminons cette histoire de la phtisie dans l'Inde par quelques prescriptions de médecine chevaline, tirées d'un très vieux livre sanscrit, l'*Açvavaidyaka* de Jayadattasouri suivi de l'*Açvacikittifa* de Nakoula[1], dont la traduction, faite par le Dr L. Ballin est encore inédite. C'est le traitement du cheval qui tousse.

[1] Nous devons ces documents à l'obligeance de M. le professeur Florence.

Traitement de la toux provenant de la bile.

17. Dans la toux provenant de la bile, on prendra le suc de l'excrément de bœuf, et on fera un électuaire en le joignant au miel et au beurre clarifié.

18. On fera manger une nourriture au lait, préparée avec la farine d'orge et le lait de chèvre, avec la poudre de *Philanthus emblica* et de poivre long, le miel et le beurre clarifié.

19. Le lait de chèvre joint à la poudre de poivre long, avec le sucre candi joint au poivre long, à la *Glycyrrhiza glabra*, à la *Sida cordifolia* et au pigment jaune

20. Doivent être donnés en boisson pour apaiser la toux, produite par le vent. Ensuite, on fera manger dans la décoction de feuilles de *Trichosanthes dioicum*

21-22. Les fèves Mungo amères, jointes au poivre long, au beurre clarifié et au miel. On préparera la poudre de *Philanthus emblica*, jointe à la manne de bambou et à la poudre de poivre long, avec le beurre clarifié. On le donnera en électuaire au cheval, et on le lui fera manger en boulettes.

23. On donnera ainsi la poudre de fruits de *Gmelina arborea*. Avec le *Symflocas racemosa*, le santal, la *Glycyrrhiza glabra* et le *Padona kâshtha*, joints au beurre fondu, on fera un parfum dont la fumée sera présentée devant les narines, selon le cérémonial déterminé par les préceptes de la science.

§ 2. Les Egyptiens.

Nos efforts pour découvrir la maladie pulmonaire dans le royaume des Pharaons, sont restés vains. Les papyrus d'Ebers, de Brugsh, de Smith, ces vieux monuments de la science égyptienne, sont muets là-

dessus, ou du moins, « les maladies traitées sont aussi difficiles à déterminer que le nom et la nature des remèdes. Les affections des voies urinaires et des intestins... sont aisées à reconnaître et il en est de même des maladies de la tête et des yeux... Quand on vient aux maladies de l'estomac, de la poitrine et du cœur, on se heurte à des obstacles presque insurmontables[1] ».

Nous avons consulté les historiens anciens, Strabon, et surtout Hérodote, qui avait visité la Lybie, Thèbes, Héliopolis, et en aucun endroit, nous n'avons trouvé la phtisie mentionnée. Bien plus, nous verrons plus tard que l'Egypte sera un lieu de rendez-vous des phtisiques. Celse, Pline l'Ancien, Pline le Jeune y enverront leurs malades, ainsi que Galien qui rapporte cependant quelques cas de phtisie, observés à Alexandrie, mais seulement chez les étrangers venus d'Europe. Prosper Alpin[2], dans sa *Médecine des Egyptiens*, indique le traitement qu'on leur prescrivait : des cautérisations faites avec du coton enflammé, des ventouses scarifiées. Ajoutez à cela l'huile de raifort[3] (?) à l'intérieur. C'est toute la thérapeutique que nous connaissons ; et pourtant il est fort probable que plus d'une recette proposée par Pline, Dioscoride, Galien, contre la phtisie, était d'origine égyptienne, puisée dans ce vieux livre, rédigé par les prêtres et contenant

[1] Maspero, le Papyrus Ebers et la médecine égyptienne (*Bibliothèque égyptologique*, t. VII, p. 287-304, 1898.)

[2] Prosper Alpin, *De Medicina Aegyptorum*, libri IV, Parisiis, 1645.

[3] Schnepp, *Du Climat de l'Egypte*, Firmin-Didot, 1862.

les règles de la science médicale : *Embre*, *scientia causalitatis*.

§ 3. Les Hébreux.

« Dans les pages de la *Bible* et en particulier dans le *Lévitique*, toutes empreintes de police médicale et sacramentelle, vous poursuivrez en vain un groupe de symptômes, une esquisse pathologique d'un individu dans la fleur de l'âge, que vous direz atteint de tuberculose pulmonaire. La phtisie, ce typhon de l'âge moderne, passe inaperçue dans l'ancienne Judée[1]... » Il nous est donc impossible de parler du traitement d'une maladie ignorée. Quant aux rédacteurs du *Talmud*, ils n'auront sur la phtisie de l'homme d'autres idées que celles de Galien : ils la considèreront comme due à une ulcération du poumon et la traiteront comme lui. Mais ici se pose une question intéressante : les Juifs ont-ils connu la phtisie du bœuf, ont-ils saisi les rapports qui existaient entre les affections humaine et bovine, ainsi que l'ont prétendu nombre d'auteurs, montrant que les Hébreux avaient été les premiers à proscrire de l'alimentation la viande des animaux tuberculeux? C'est à discuter. Certainement ils ont décrit les nodules de la pommelière, les adhérences des poumons aux côtes, les ulcérations creusées dans le viscère. Mais ils ont attaché peu d'importance à ces nodules, n'ont pas vu les liens qui les rattachaient à la phtisie, considérant comme *kascher* (permise) la chair des bêtes

[1] Lauvergne, ouvrage cité.

qui offraient ces lésions. Par contre, ils ont déclaré *terepha* (défendue) celle des animaux aux poumons adhérents ou ulcérés. « Si les commentateurs talmudistes avaient eu la notion que les nodules de la pommelière du bétail pouvaient être la cause de la phtisie chez l'homme, ils auraient évidemment proscrit de l'alimentation la viande des animaux porteurs de ces tumeurs[1]. » En prohibant les animaux dont le poumon était ulcéré, ils ne faisaient qu'observer cette règle générale : c'est que toute maladie, qui est incompatible avec la vie de l'animal, le rend *terepha*[2]. Or, si les ulcères du poumon étaient mortels pour la bête, les nodules ne l'étaient pas. Ce n'est donc pas l'idée de contagion qui a guidé les Juifs dans ces prescriptions, et Guéneau de Mussy exagérait en disant : « ... Quelle extraordinaire prescience! La contagion de la tuberculose n'est démontrée que depuis peu d'années; la transmissibilité de la maladie par l'alimentation n'est pas acceptée par tous... et la loi israélite, devançant la science moderne de plusieurs milliers d'années avait inscrit dans ses préceptes ces lois préventives de la tuberculose[3]. »

[1] Paul Garnault, la Tuberculose chez les anciens *(Revue internationale de la tuberculose*, 1901).

[2] Rabbinowicz, *Législation civile du Talmud,* t. V, Paris, 1879

[3] Guéneau de Mussy, Etude sur l'hygiène de Moïse et des anciens Israélites *(Union méd.*, 1885, 3e série, XXXIX.) Nous n'avons pu consulter Rabbinowicz, *la Médecine du Talmud,* Paris, 1880.

§ 4. Les Persans.

Il faut rechercher les premières traces de médecine persane dans le *Zend-Avesta*[1], livre sacré des Parsis ou adorateurs du feu, composé par Zoroastre. Les maladies, qu'il est impossible de reconnaître, étaient causées par les dévas ou démons, et traitées par le couteau, *kareta;* les plantes, *urvara;* les eaux :

Venez, nuages, venez! Du haut du ciel, descendez sur la terre, par mille gouttes de pluie, par dix mille gouttes pour faire évanouir la maladie (21 fargard).

Enfin, si ces moyens échouaient, on avait recours aux formules sacrées, *mâthra*.

Les Persans ne connaîtront pas d'autre médecine, avant la fondation de l'école de Djondisabour par les Juifs et les Nestoriens, chassés de Byzance. C'est alors qu'ils liront les écrits grecs, hindous, y recherchant avant tout le traitement des maladies. Deux grands maîtres de la médecine arabe, Rhazès et Avicenne, seront d'origine persane. Vers 968-977, paraîtra un livre fameux, le *Liber fundamentorum pharmacologiæ*, d'Abou Mansour Mouwaffak, que nous avons parcouru dans la traduction allemande qui en a été faite par Abdul-Chalig Achundow[2]. Nous y rencontrons très peu le mot de phtisie, dans laquelle Mouwaffak conseille le lait d'ânesse, la poudre d'écrevisse, la terre

[1] J. Darmesteter, le Zend-Avesta (*Annales du musée Guimet*. t. XXII).

[2] Voir Kobert, *Historische Studien*, Halle 1893, t. III.

d'Arménie, une plante l'*Asclepias gigantea*. Par contre, à chaque instant, nous voyons prescrits contre la toux et le crachement de pus, la violette, la figue, la datte, la rose, la mauve, le pavot, la jujube, la réglisse, la pomme de pin, les raisins, la manne, le styrax, l'huile de sésame, d'amandes douces, de nénuphar, de lentisque... ; contre l'hémoptysie, le chêne, la fleur de grenadier, le mimosa, l'acacia, la résine de genièvre, la pierre hématite, la terre de Samos, l'ambre, la présure...

Dans la suite, plusieurs auteurs s'inspireront de cet ouvrage pour rédiger leur traité de matière médicale ; ainsi feront Mir Mohammed Zeman[1] en 1669 et Najm Ad-Dyn Mahmoud[2] au VIIe siècle de l'hégire, qui nous ont laissé quantité de remèdes efficaces dans la phtisie ; en plus des médicaments précités, signalons les graines de coton, les concrétions de bambou, le corail, le spode, le soufre, l'orpiment, le poumon de renard, les araignées, donnés sous forme de sirop, looch ou trochisque.

En l'année 1673, un Français, le chevalier Chardin[3], visitant la Perse, étudiera l'état des sciences persanes, notamment celui de la médecine.

Ils suivent, nous dit-il, religieusement Galien... ; les autres grands maîtres des Persans sont Hermes Trismègiste, qu'ils appellent Ormous ; Avicenne ou Abou-sina, ce grand

[1] Ouvrage reproduit sous le nom de *Pharmacopée persique*, par le moine J. de la Brosse, Paris, 1681.

[2] Cet ouvrage, *le Livre de l'Art du Traitement* (4-5e partie), a été traduit par Guigues (thèse Beyrouth, 1902).

[3] Chardin, *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient*, 10 vol., t. V, Amsterdam, 1711.

et célèbre philosophe et médecin, le plus célèbre de l'Asie; peu Averroës.

Les maladies de la poitrine sont rares. Auraient-elles même été fréquentes, qu'elles seraient passées inaperçues, « les médecins jugeant des maladies en tâtant le pouls ou seulement en observant les urines; car ils apprennent tous à traiter les maladies sans les voir, à cause du sexe féminin, les Persans ne laissant jamais voir leurs femmes, pour quelque cause et quelque occasion que ce soit. » Ils emploient les médicaments que nous avons énumérés plus haut, font usage de la saignée, des ventouses, des cautérisations, et toujours ils prescrivent un régime :

... Il ne faut pas changer de linge, ni d'habits, tant que dure la maladie, ne pas manger de pain; on nourrit le malade de riz, cuit à l'eau, et, quand le mal diminue, on y met du lait d'amande, et puis, avec le temps, on leur donne de petits poulets cuits au riz avec des herbes, y mêlant du poivre entier et de la cannelle en quantité, qu'on laisse sucer, mais non pas avaler.

Et le malade s'en va, après avoir reçu la bénédiction du médecin, accompagnée de ces mots : c'est Dieu qui donne la santé.

§ 5. Les Chinois.

Pour trouver des documents relatifs à la phtisie dans la Chine ancienne, pas n'est besoin de remonter aux temps fabuleux où l'empereur Chin Nong (3216 av. J.-C.) était le père de la médecine, où l'empereur Hoang Ti (2637 av. J.-C.) composa sa fameuse encyclopédie, le *Nuéi King*. Interrogeons seulement le

médecin chinois actuel et il nous « servira » la science de ses pères, telle qu'elle existait il y a 5.000 ans, sans rien y avoir ajouté. Car la Chine est un des rares pays où l'art de la médecine, autrefois très cultivé, ainsi que le prouve la quantité de vieux livres, renfermés à la Bibliothèque Impériale de Pékin, est tombé en pleine décadence. La thérapeutique moderne est la même que celle de jadis ; « elle n'a pas plus varié que le costume ou la coupe des cheveux » (Matignon).

La phtisie est désignée sous le nom de *lâo-ping*. Elle frappe les poumons, se caractérise par l'amaigrissement, la toux, des crachements de pus et de sang. Sa nature est inconnue et sa contagion[1] non mentionnée. Sa guérison est jugée difficile et le pronostic est basé sur l'état du pouls, perçu à l'extrémité supérieure du bras : s'il est superficiel et saccadé, la phtisie n'est pas sans remède; au contraire, s'il est fort et dur, elle est incurable, et le malade est abandonné, car « le médecin peut dompter la maladie, mais non pas le destin ».

Quant à la thérapeutique chinoise antiphtisique[2],

[1] Les Annamites ont très peur de la phtisie au moment de la mort d'un malade : « en vue de préserver du terrible mal toutes les personnes qui ont vécu au contact du poitrinaire, l'on attache un coq sur le lit de mort, afin que le principe de la maladie soit légué à cet animal » (Dr Gaide, Note sur la tuberculose au Tonkin *(Annales d'Hygiène et de Médecine coloniales*, t. VIII, 1905).

[2] Nous avons consulté les ouvrages suivants : Abbé Grosier, *Description générale de la Chine*, 2 vol., Paris, 1787 ; Regnault, *Médecine chez les Chinois et les Annamites;* Soubeyran et Dabry, *Matière médicale chez les Chinois*, Paris, 1784 ; Hurrier, *Matière médicale et pharmacentique sino-annamite* (thèse pharmacie, Paris, 1907).

c'est une collection de remèdes bizarres, quelques-uns sensés, certains tenant de la magie, et la plupart répugnants. Voici d'ailleurs une longue liste de préparations très vantées, puisées dans la matière médicale sino-annamite :

Le Ngo-kiao, ou colle de peau d'âne noir : on coupe la peau de l'animal en petits morceaux, qu'on fait bouillir dans de l'eau, retirée d'un puits spécial de Pékin, et on y ajoute des simples. Cette décoction « dissout les phlegmes, facilite le jeu et l'élasticité du poumon ». Malheureusement, la peau d'âne est souvent remplacée par la peau de mule, de cheval, de chameau et quelquefois par de vieilles bottes. — Les testicules de chien, « obtenus en castrant la bête au soixantième mois lunaire et séchés pendant cent jours ». — Les poumons de porc, la chair de corbeau, de perdrix, de gecko ; « pour savoir si la substance est bonne, on en mâche un peu, puis on court pendant une heure ; si on ne vomit pas, la drogue est bonne ». — Les Ou-pœy-tsé, « nids que certains insectes ou vermisseaux construisent sur les feuilles et les branches de l'arbre nommé Yen-fou-tsé, » et paraît-il, très astringents. — Les os fossiles en breuvage.

Dans le règne végétal mentionnons : l'infusion de feuille du mûrier.

Un champignon, le *Sphæria sinensis*, pris de la façon suivante : « On en place 5 grammes environ dans le corps d'un canard, qu'on fait cuire dans son jus à petit feu, et dans la chair duquel passe toute sa vertu » ; — le *Citrus madurensis*, dont l'écorce verte ou sèche est employée ; — les feuilles du *Tussilago japonica* en cigarettes ; — le fameux *Panax Ginseng*, dont la racine ressemble à un être humain.

Ajoutez à cela les moxas, à la région lombaire et

sur les côtés de l'épine, faits avec une laine végétale, recueillie sur les feuilles de l'armoise... et quantité de pratiques superstitieuses, consistant « en l'application sur les tempes de petits ronds de papier de différentes couleurs, protégeant du « fong », cause de la maladie ; en incantations, prononcées par le bonze, si le malade est fortuné [1] ».

La thérapeutique symptomatique est très riche. Signalons, prescrits contre la toux et empruntés au règne végétal : le Kīn choei, ou tisane faite avec :

Extrait hydro-alcoolique de rehmania . . .	20 gr.
Racine d'*Arum trilobatum* préparée . .	
R. d'Ache.	*āā* 8 gr.
Pachyma cocos	
Réglisse torréfiée	
Ecorce de mandarine préparée	*āā* 4 gr.
Racine de buplèvre	

Le gingembre, la cannelle, les feuilles de thuya oriental, le suc de jeunes bambous, les graines de cardamome du Siam, les violettes, le lis du Japon, les jujubes, le tussilage, l'opium, les graines de *Tribulus campestris,* la tige de clématite, etc.

Empruntés au règne animal et minéral :

L'écaille de tortue brûlée, le lézard desséché, la bave de crapaud, la gelée de corne de cerf, l'os de tigre, « la terre d'un vieux torchis exposé pendant longtemps au soleil levant ».

Comme expectorant, le médecin chinois a surtout

[1] A.-F. Legendre, la Tuberculose en Chine *(Presse médicale,* 7 juin 1905).

recours à la *réglisse ammoniacale*, ou extrait d'excréments humains, ainsi préparée :

On bourre un bambou de réglisse finement pulvérisée, on le bouche à la cire, on le dépose pendant tout l'automne dans des fosses d'aisance, fréquentées exclusivement par des hommes ; ce bambou est ensuite retiré, nettoyé avec soin, gratté même extérieurement, pour enlever toute trace de matière fécale, puis conservé dans un endroit frais jusqu'au moment où le contenu doit être mis en vente[1].

Les crachements de sang sont combattus par :

Le sang d'un vieux cerf pris au piège et bu chaud (« poursuivi par les chiens, il ne vaudrait rien ») ; — la gelée de peau de buffle ; — les cendres de cheveux (« s'ils n'étaient pas bien brûlés, ils donneraient naissance à un ver qui dévorerait les intestins ») ; — l'urine de femme et d'enfant ; — les crottins de cheval ; — l'os de dragon fossile ; — les feuilles d'*Urtica nivea*, le cachou, le sang-dragon, les feuilles rouges du *Punica granatum* en insufflation dans les narines et la tisane célèbre, composée de :

Extrait hydro-alcoolique de rehmania . .	12 gr.
Gentiane croisette de Kouang-sei . . .	8 gr.
Racine de dioscorée	6 gr.
Racine d'*Ophiapogon spicatus*. . . .	
Pachyma cocos.	*ââ* 4 gr.
Racine d'*Atractylis ovata*	
Graines d'achyrante du Japon. . . .	
Racine d'aconit préparée	1 gr. 60
Graines de schizandra *(Kadsura sinensis.)*.	10 graines

Certes, voilà un amas de recettes bien étranges, bien disparates, et qui, au premier abord, nous font frémir :

[1] Regnault, *loc. cit.*

les cendres de cheveux, les os fossiles, la corne de cerf, les testicules de chien, etc. Et pourtant, en y réfléchissant bien, ces préparations n'ont rien d'extraordinaire. C'est une façon de donner de l'arsenic, des phosphates, des sels de Ca. La colle de peau d'âne, qu'est-ce? sinon de la gélatine. La bave de crapaud n'est autre chose que de la mucine, et l'opothérapie pulmonaire est encore employée actuellement. D'ailleurs, nous trouvons dans le *Codex* des formules aussi repoussantes, témoin ce bouillon pectoral, fait d'escargots, de cœur de mouton, de mou de veau et de lichen d'Islande.

Plusieurs des plantes mentionnées sont employées de nos jours comme toniques, calmants, astringents; quant à celles dont nous ne comprenons pas les effets, leur présence nous est expliquée par la *Doctrine des signatures* que nous rencontrons à chaque pas dans la pharmacopée chinoise : selon cette théorie, la Providence aurait marqué les remèdes de certains signes permettant à l'homme de reconnaître facilement leur utilité. C'est ainsi que les plantes à feuilles ou fleurs rouges seraient bonnes pour les hémorragies, etc.

En somme, soyons modestes. Ne méprisons pas la médecine chinoise, car « souvenons-nous, comme l'a dit Gübler, qu'on a cru à la pulmonaire pour guérir la phtisie, au grémil pour chasser les graviers, et à la carotte pour dissiper la jaunisse[1] ».

[1] Soubeyran et Dabry, *Matière médicale chez les Chinois*, Paris, 1874 (voir en tête le Rapport lu à l'Académie de médecine, de Gübler, 19 novembre 1872).

CHAPITRE II

HISTOIRE DE LA PHTISIOTHÉRAPIE CHEZ LES GRECS

§ 1. La phtisie pulmonaire à Athènes.

« On croyait Hippocrate créateur de la science médicale ; on oubliait un principe fécond de la philosophie de l'histoire ; c'est que rien dans les sciences, pas plus que dans le reste, n'est un fruit spontané qui germe sans préparation et mûrisse sans secours[1] ». La médecine existait en Grèce depuis longtemps, très empirique, c'est vrai ; perdue à ses débuts dans la mythologie, puis peu à peu accaparée par les prêtres, les serviteurs des dieux.

N'étaient-ce pas les dieux qui avaient créé les maladies ? N'étaient-ce pas eux aussi qui possédaient le secret de leur guérison ? Des temples[2], les ασκλεπεια, ne tardèrent pas à être élevés à Apollon, le dieu du Soleil et de la Médecine, à Asclépios ou Esculape, son fils, élève du centaure Chiron, dit la légende... Ana-

[1] Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. I, p. 232, Paris, 1839.

[2] Voir Daufresne, *Epidaure. Les prêtres. Les guérisons* (thèse de Paris, 1909); Gauthier, *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples*, 1844.

logues à nos sanatoriums, ils étaient situés dans des endroits très salubres : la plupart du temps sur une colline verdoyante, au bord de la mer, à l'ombre de bois sacrés, aux senteurs de pins et d'oliviers, et toujours ils étaient environnés de sources limpides à eau minérale. Les pèlerins se rendaient en grand nombre à Cos, Titane, Cnide et surtout à Epidaure, et ne pénétraient dans le temple qu'après des jours de jeûne, de purifications. « Leur imagination ainsi exaltée par ces pratiques », ils y passaient la nuit, s'y endormaient, voyaient en songe le dieu, accompagné des déesses Hygie et Panacée, qui leur prescrivait tel ou tel remède. Ou encore c'était l'asclépiade qui interprétait le songe. Une scène très amusante du *Plutus* d'Aristophane nous montre le prêtre, déguisé en dieu, posant des emplâtres sur les plaies des malades, après avoir raflé toutes les offrandes données à Asclépios par les pèlerins. Le jour venu, les malades sortaient du temple, guéris, chantant les louanges du dieu et lui offrant en signe de reconnaissance des ex-voto.

Déjà, à cette époque (1143-380 av. J.-C.), les phtisiques venaient supplier la divinité de leur rendre la santé. Voici l'observation d'un de ces malheureux, trouvée sur une tablette votive découverte dans l'île du Tibre[1] :

Julien paraissait perdu sans ressources à la suite d'un crachement de sang. Le dieu lui ordonna de prendre sur l'autel des graines de pomme de pin, de les mêler avec du miel et de manger pendant trois jours cette préparation. Il fut sauvé et vint remercier le dieu devant tout le peuple.

[1] Gruter, *De incrementis artis medicæ,* Lipsiæ, 1749.

D'après Suidas[1], Esculape ordonna à un philosophe syrien, juif, appelé Domninus, qui crachait le sang, de manger de la chair de porc. « Ce dernier ne cessa pas, nonobstant les lois de sa nation, de manger du porc et il s'en trouva si bien qu'il en mangea depuis, tant qu'il vécut. Il arrivait même que lorsqu'il s'en abstenait un jour entier, il se trouvait plus mal » (Leclerc, *Histoire de la médecine).* — Elien[2] rapporte également une ordonnance d'Esculape relative à deux phtisiques :

Un nommé Chrysermos, crachant le sang et étant phtisique, but du sang de taureau sur l'ordonnance du dieu et fut guéri.

Bathylès, Crétois, fut aussi guéri de la même maladie en mangeant de la chair d'âne, par ordre du dieu.

Enfin, parmi les inscriptions mentionnées sur les deux stèles trouvées par Cawadias[3] en 1883 dans le temple d'Esculape à Epidaure[4], nous remarquons celle-ci, bien endommagée et presque incompréhensible :

Thersandre d'Haliké, phtisique : Cet homme s'endormit et eut un songe... Il parut bon à la ville d'envoyer consulter l'oracle de Delphes... le dieu rendit l'oracle... l'enceinte sacrée d'Esculape... Elle (?) construisit un temple à Escu-

[1] D. Leclerc, *Histoire de la médecine,* Amsterdam, 1702.

[2] Elien, *De natura animalium*, lib. XI, cap. XXXV.

[3] S. Reinach, La seconde stèle des guérisons miraculeuses d'Epidaure *(Revue archéologique,* 1885).

[4] Daufresne, *Epidaure. Les prêtres. Les guérisons* (thèse de Paris, 1909).

lape. Elle (?) accomplit ce qui était ordonné. (Probablement deux observations.)

Mais la médecine, de religieuse qu'elle était, ne tarda pas à devenir laïque. Elle sortit des temples, et au VIe siècle avant notre ère, nous la trouvons entre les mains des philosophes ioniens : Anaximandre de Milet, Pythagore de Samos, Empédocle d'Agrigente... (620-504 av. J.-C.), qui substituèrent le raisonnement à l'empirisme : on peut les regarder comme les promoteurs de ces doctrines, qui deviendront célèbres avec Hippocrate et Asclépiade de Bithynie, l'humorisme et le solidisme. Mais chez eux peu de pratique et aucune relation de la phtisie.

Cependant des Ecoles de médecine se fondaient à Crotone, à Rhodes, à Cyrène, à Cnide et à Cos.

Cnide, la rivale de Cos ! dont le chef le plus fameux fut Euryphon, auteur des *Sentences cnidiennes* et très probablement d'un grand nombre d'ouvrages, dont certains sont contenus dans la Collection hippocratique : *la Diète salubre*, *les Affections internes*, *le Deuxième Livre des maladies*. Il prescrivait le lait aux phtisiques, recommandant aux malades de téter l'ânesse ou la femme. Il faisait aussi usage des cautères, « en couvrait en quelque sorte le corps de ses malades et ne comptait sur les avantages de ces suppurations qu'autant qu'elles étaient considérables et multipliées[1] ».

Signalons encore comme traitement véritablement cnidien *l'infusion dans le poumon*.

[1] Baumès, *Traité de la phtisie pulmonaire*, Paris, an III.

[2] Galien, *De la meilleure Secte*, § 10, rapporté par Littré.

Les médecins cnidiens, dit Galien[2], s'efforçaient de guérir ceux qui avaient du pus dans le poumon par un procédé semblable à celui qu'emploie la nature. Comme tout ce qui est dans le poumon est expulsé par la toux, ils tiraient la langue du patient et infusaient dans la trachée, artère quelque liquide qui provoquait une forte toux, afin que le pus fut évacué par l'imitation du symptôme.

Les hippocratiques emploieront aussi ce moyen de guérison, mais dans un autre but, afin d'agir directement sur le poumon, espérant hâter par là la maturation de l'ulcère. Ils infusaient du vin coupé, saupoudré de plantes, ou un mélange de grenades âcres, de cyclamen, de lait de chèvre... Heureusement que toutes ces substances passaient par l'œsophage, sans quoi le malade eût étouffé. Vous voyez, toutefois, que l'injection intra-trachéale remonte à la plus haute antiquité.

Telle est la thérapeutique des Cnidiens à l'égard de la phtisie. Voyons maintenant celle de l'école rivale, celle de Cos, célèbre par son chef, Hippocrate[1], « le père de la médecine scientifique », suivant Littré.

Μέγιστον δὲ καὶ χαλεπώτατον, καὶ πλείστους ἔκτεινε τὸ φθινῶδες.

De toutes les maladies, la plus grande, la plus difficile et celle qui emporta le plus de monde, fut la phtisie (Hipp., *Epidémie*, liv. III, § 13).

Hippocrate ! la Collection hippocratique, devrions-nous dire. Car les critiques savantes de Littré, Daremberg et de bien d'autres encore, nous ont montré

[1] Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, 10 vol. in-8, Paris, 1839-1861.

l'hétérogénéité de cet ouvrage, attribué autrefois en entier au génie de Cos. Il y a là les écrits du grand Hippocrate, de son fils Thessalus, de son gendre Polybe et de ses ennemis, les médecins de Cnide. Mais malgré tout, « la Collection n'est pourtant pas disparate, car tout est lié par une incontestable communauté d'époque, de théorie et de pratique » (Littré). Aussi ferons-nous abstraction des auteurs qui ont écrit l'ouvrage, étudiant la maladie qui nous occupe dans l'œuvre de Littré, dépourvue de sa célèbre préface.

Qu'est-ce donc que la phtisie pour Hippocrate ?

« *C'est la suite d'ulcères incurables du poumon et du dépérissement du corps, jointe à une petite fièvre* [1] .»

Elle a comme causes, soit une hémoptysie : « au crachement de sang succède le crachement de pus », soit une toux prolongée, soit une autre affection, péripneumonie ou pleurésie, soit l'asthme, etc. . Mais le principal mécanisme de formation des ulcères est le suivant :

Quand la tête remplie de phlegme devient malade et que de la chaleur se développe, le phlegme se corrompt dans la tête, attendu qu'il ne peut être mû de manière à cheminer ; puis, quand il est épaissi et corrompu et que les veines sont remplies outre mesure, il se fait une fluxion sur le poumon ; le poumon, l'ayant reçu, s'affecte aussitôt, étant irrité par le phlegme qui est salé et putride. — Voici les accidents : il survient une fièvre sourde et du frisson ; il y a de la douleur à la poitrine et au dos ; parfois une toux aiguë accable le patient, qui rend une expectoration abondante, aqueuse et salée. Tels sont les accidents du début de la maladie ; mais, avec le temps, le corps maigrit, sauf les membres infé-

[1] Galien, *16e Commentaire de l'Aphorisme VII,*

rieurs qui enflent, ainsi que les pieds; les ongles se rétractent; les épaules deviennent minces et faibles; la gorge se remplit d'une espèce de duvet; elle siffle comme à travers un tuyau. La soif est vive durant toute la maladie et le malade éprouve une impuissance générale. Les choses étant ainsi, il succombe misérablement à la consomption au bout d'un an[1].

Autre part, Hippocrate nous dit : « Le phtisique tousse surtout le matin et dans le milieu de la nuit, mais il tousse aussi le reste du temps[2]. »

Et puis il y a des prédisposés à cette maladie terrible. Qui ne connaît pas la phrase célèbre du grand maître : καὶ ἐκ φθινώδεος φθινώδης, *d'un phtisique, naît un phtisique*[3]?.

Elle sévit surtout sur les hommes à corps glabres, aux yeux fauves, à la chair molle et boursouflée, aux omoplates saillantes, chez les hommes roux[4]. Elle survient principalement de dix-huit à trente-cinq ans[5], redoutable en automne[6], mauvaise aussi au printemps, quand les feuilles du figuier égalent en longueur les pattes de la corneille[7].

En aucun endroit, il ne signale la contagion de la phtisie, et pourtant, c'était chose connue de son temps. Le rhéteur Isocrate[8] en fait mention dans son *Discours*

[1] Hippocrate, *Des Affections internes*, p. 189.
[2] Hippocrate, *Des Maladies*, liv. II, p. 73.
[3] Hippocrate, *De la Maladie sacrée*, p. 365.
[4] Hippocrate, *Epidémie*, liv. III, § 14.
[5] Hippocrate, *Aphorisme*, sect. V, § 9.
[6] Hippocrate, *Aphorisme*, sect. III, § 10.
[7] Hippocrate, *Epidémie*, liv. VI, § 9.
[8] Isocrate, *Discours Eginétique*, p. 403, trad. du duc de Clermont-Tonnerre, Paris, 1862.

Éginétique, dont voici le sujet : Thrasylochus, phtisique, fait son testament en faveur de son fils adoptif, qui le soigne avec dévouement. Le testament est contesté par une sœur naturelle du testataire. Alors plaidoyer d'Isocrate, qui fait tenir à l'héritier de Thrasylochus les paroles suivantes :

... J'étais dans un tel état, que tous ceux de mes amis, qui venaient me visiter, me témoignaient leur crainte de me voir périr avec lui et m'engageaient à me garantir moi-même, en me disant que la plupart de ceux qui avaient soigné cette maladie en étaient devenus les victimes.

Cette digression faite, revenons à Hippocrate et voyons le traitement qu'il imposait à ses phtisiques.

Et d'abord cette phrase si juste, si souvent répétée dans les siècles à venir : « *οὗτος ἢν ἐξ αρχης θεραπευθῇ, ὑγίης γινεται*, le malade, s'il est traité dès l'abord, guérit[1] ».

... Mais il faut traiter avec le plus grand soin et restaurer. D'abord on fera boire l'ellébore, et, par le bas, on évacuera avec l'épithymum ou le péplium, ou le grain de cnide, ou le tithymalle. On prescrira ces évacuants quatre fois par an, deux fois par le haut, deux fois par le bas. On donnera aussi pour l'évacuation le lait cuit d'ânesse ou de vache ou de chèvre. Il boira le lait cru de vache, avec addition d'un tiers de mélicrat et en y mêlant de l'origan pendant quarante-cinq jours. On purgera auparavant la tête par l'application d'un errhin. Les aliments de céréales et les mets ne seront ni huileux, ni gras, ni trop âcres... Il usera des promenades en proportion des aliments, et aura soin de ne pas prendre froid. En hiver, il prendra son domicile près du feu. Il boira un vin astringent, noir, très

[1] Hippocrate, *Des Maladies*, liv. II, § 49.

vieux et très agréable, mais en petite quantité. S'il vous paraît convenable d'administrer une fumigation, avant de donner un évacuant, évacuez après fumigation... Le malade marchera, si la marche lui est utile; sinon il gardera le repos autant que possible. Le malade, ainsi traité, supportera le plus facilement la maladie; mais elle est dangereuse, et peu en échappent : ἡ δὲ νοῦσος θανασίμη, καὶ παῦροι ταυτην διαφυγγάνουσι[1].

Ailleurs, Hippocrate recommande l'eau de lentilles, comme aliments, si la fièvre n'est pas trop aiguë, les viandes de mouton bouillies, de volailles. Le phtisique ne prendra ni bouillon, ni sauce et mangera des poissons gras, des scorpios et des poissons cartilagineux. La salaison est aussi conseillée, si toutefois l'état du malade le permet, ainsi que le pain qui est un aliment meilleur pour tous ceux qui ne sont pas habitués à la polenta. Le malade se promènera en évitant le soleil, le vent, les endroits humides. Il se lavera à l'eau chaude, excepté la tête, et ne se baignera pas si la fièvre est forte. Signalons enfin les cautérisations auxquelles Hippocrate attachait une grande importance, et, pour finir, l'abstention des plaisirs de Vénus[2].

Chez celui qui doit s'en tirer heureusement, il faut que l'expectoration soit rendue avec facilité et soit incolore, uniforme, de même couleur et sans pituite ; que ce qui coule de la tête se tourne vers les narines ; qu'il n'y ait pas de fièvre ou qu'il n'y en ait pas assez pour faire interdire le dîner ou pour causer de la soif ; que le ventre évacue tous les jours, et que l'évacuation soit dure et en

[1] Hippocrate, *Des Affections internes*, § 10.
[2] Hippocrate, *Des Maladies*, liv. II, § 48.

rapport, pour la quantité, avec les aliments ingérés, et que le sujet ne soit aucunement exténué. On louera une poitrine carrée et velue ; le cartilage en sera petit et bien garni de chair[1].

Contemporain d'Hippocrate, Platon (430 av. J.-C.) n'était pas d'avis de soigner les phtisiques, d'ailleurs les maladies chroniques en général, et cela pour une raison sociale. Si vous ouvrez son *Traité de la République*[2], vous lirez ceci :

Le médecin ne prescrira de traitement que pour ceux qui, étant d'une bonne complexion et menant une vie frugale, sont surpris de quelques maladies passagères. A l'égard des corps radicalement malsains, il n'entreprendra pas de prolonger leur vie et leurs souffrances par un régime suivi, ni de les mettre dans le cas de donner à la République des sujets qui leur ressemblent ; enfin, il ne traitera pas ceux qui, par leur mauvaise constitution, ne peuvent atteindre au terme ordinaire de la vie marqué par la nature, parce que cela n'est avantageux ni pour eux, ni pour l'Etat.

Cela rappelle la pratique du médecin hindou, vis-à-vis de toute maladie jugée incurable, mais pour une raison différente, afin de ne pas s'exposer « à perdre sa réputation et sa fortune, et à voir ses amis s'éloigner de lui[3] ».

Passons maintenant aux successeurs d'Hippocrate, au nombre desquels, nous signalerons Praxagoras de

[1] Hippocrate, *Prorrhétiques*, liv. II, § 7.

[2] Platon, *Œuvres*, trad. de Grou, liv. III, p. 427.

[3] Liétard, *Lettres historiques sur la médecine des Hindous*. Paris, 1863.

Cos (IVe s. av. J.-C.), le maître d'Hérophile, qui, au dire de Cœlius Aurelianus, recommandait au phtisique de prendre de l'ellébore.

Dioclès de Caryste (350 av. J.-C.), qui prescrivait la diète au début, puis les sudorifiques, les purgatifs, les vomitifs, les bains froids, donnait au malade de l'ail à manger, lui faisait boire du vin jaune ou noir, âpre, et lui disait de se promener. Il conseillait également contre l'hémoptysie de la colle de taureau, cuite dans l'eau avec des ronces et de la farine [1].

Nous retrouvons l'idée de la phtisie, maladie contagieuse, reprise par un homme qui fut « l'esprit le plus scientifique de son siècle » Aristote, (384-322 av. J.-C.) philosophe et médecin à la fois. Quel sujet n'a-t-il pas traité ?

Pourquoi, dit-il, lorsqu'on approche de phtisiques, de gens qui ont une ophtalmie ou de galeux, contracte-t-on leur mal, tandis qu'on n'est pas atteint ni d'hydropisie, ni de fièvre, ni d'apoplexie, ni de tant d'autres maux ?... L'action de la phtisie tient à ce que l'haleine est mauvaise et lourde... En s'approchant du malade, on respire cet air pernicieux. On prend la maladie, parce qu'il y a dans cet air quelque chose de morbide [2].

Mais les Ecoles de Cnide et de Cos touchaient à leur fin. Mentionnons encore Chrysippe de Cnide (336), qui voyait dans le chou le remède universel, imité en cela à Rome par Caton l'Ancien. C'est alors qu'une

[1] Meunier, *Histoire de la médecine jusqu'à nos jours*, Paris, 1911.

[2] Aristote, *Problèmes*, trad. Barthélemy Saint-Hilaire, sect. VIII, § 8.

autre école va s'élever, celle d'Alexandrie, célèbre par ses recherches anatomiques.

§ 2. La phtisie pulmonaire à Alexandrie.

Nous serons bref sur cette période, faute de documents. A signaler seulement deux noms illustres, Hérophile et Erasistrate.

Hérophile (317 av. J.-C.), disciple d'Hippocrate, ordonnait aux phtisiques, fait rapporté par Galien, de manger de la salaison avec du pain : « Herophilus autem salsamentum cum pane exhibit, postea vero aquam potare jubet, dicens, quum sal in salsamento alvum perturbat, vinum quidem datum solvit[1]. »

D'Erasistrate (304), nous ne savons que peu de choses : éviter la fatigue et le travail ; se faire des ligatures aux cuisses, jambes et bras, lors d'hémoptysie[2]. C'est tout.

Et maintenant, il nous faut quitter Alexandrie et aller à Rome, où « subissant le contre-coup des événements politiques, la médecine va revenir à la suite des armées victorieuses[3] » (Liétard).

§ 3. La phtisie pulmonaire à Rome

« Jusqu'à deux siècles avant Auguste, Rome avait

[1] Galen, *De remed. parabil.*, lib. II, cap. XIII, édit. Kuhn, 20 volumes, Lipsiæ, 1825-1833.

[2] Celse, *Œuvres*, trad. Védrènes.

[3] Liétard, article MÉDECINE de la *Grande Encyclopédie*.

vécu sans médecin, mais non pas sans médecine » (Pline l'Ancien). Et quelle médecine ! Ce fut le règne de la superstition et de l'empirisme, poussé au plus haut degré. Elle resta longtemps théurgique, invoquant non pas un dieu, comme en Grèce, mais une foule. Chaque maladie, que dis-je, chaque symptôme avait sa divinité particulière. Parmi les plus en vogue, nous citerons Apollon, supplié par Tibulle [1], dans une de ses plus gracieuses élégies, de rendre à la santé son amante, atteinte de consomption. Ecoutez-le implorer le dieu de sa voix harmonieuse :

Viens et guéris les maux de la plus tendre amante ; viens, ô Phœbus à la longue chevelure, orgueil de ta tête. Hâte-toi, dieu puissant, et tu ne regretteras pas, crois-moi, d'avoir consacré ton art à la guérison d'une belle. Empêche que la maigreur ne consume ses membres pâlissants et qu'une livide couleur ne flétrisse la blancheur de son teint... Viens, divin Apollon, apporte avec toi les sucs et les secrets magiques qui réparent les forces languissantes. Ne réduis pas au désespoir un jeune amant qui redoute pour sa maîtresse un destin cruel et qui fait pour elle des vœux que tu pourrais à peine compter... Bannis tes larmes, ô Cérinthe, Apollon n'afflige pas ceux qu'il aime... Protège-nous, Apollon ; quelle gloire pour toi d'avoir, en conservant une seule existence, sauvé deux mortels à la fois ! Pour toi, quel doux triomphe, alors qu'au pied de tes autels sacrés ils viendront, tout joyeux, acquitter à l'envi la dette de la reconnaissance ! La foule des dieux proclamera ton bonheur, et chacun d'eux enviera le pouvoir de ton art !

Parallèlement à cette médecine religieuse, il y eut

[1] Tibulle, *Œuvres*, liv. IV, IV, trad. Nisard, Paris, 1878.

une médecine populaire, composée des absurdités les plus incroyables, venues des régions voisines, de l'Etrurie en particulier, et qui subsista très longtemps, même après la venue des Grecs à Rome.

Son représentant fut Caton l'Ancien [1] (232-147 av. J.-C.), l'ennemi acharné des médecins d'Athènes. « Il croyait, nous dit Duruy, aux remèdes de bonnes femmes et nous a laissé quantité de recettes, que nos derniers sorciers de village n'auraient pas désavouées [2]. » Jugez-en. Un malade se présentait-il à lui, ayant mal à l'estomac? Caton lui prescrivait du chou ! Un autre souffrait-il de la tête ? Du chou ! La phtisie menaçait-elle la vie d'un autre ? Encore du chou ! Du chou et pour toutes les affections, et à toutes les sauces : confit dans du vinaigre, ou en infusion avec du cumin pour l'aromatiser, ou arrosé de vinaigre miellé, de menthe sèche, de rue, de coriandre pilés... Mais il se gardait bien d'en donner à ses esclaves : c'était trop fin pour leur palais ! Enfin, si (par hasard) le premier remède était impuissant à guérir la maladie, Caton conseillait alors un traitement infaillible : les bains d'urine tiède, provenant d'une personne ayant mangé du chou ! Qui de nos jours aurait le courage de se soumettre à une pareille pratique ?

Plutarque [3] mentionne le régime que Caton prescrivait à ses malades :

[1] *Les Agronomes latins* (Caton, Varron...), dir. Nisard, Paris, 1844.

[2] Duruy, *Histoire des Romains*, 7 vol.

[3] Plutarque, *Vie des Hommes illustres*, trad. Ricard, 14 vol., Paris, 1840.

Il ne leur imposait jamais une diète sévère ; il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre; il trouvait cette nourriture légère, facile à digérer pour les gens faibles et sans autre inconvénient que de causer la nuit beaucoup de rêves.

Heureux Caton, s'il a pu guérir de la sorte ses phtisiques !

Vers l'an 219 avant Jésus-Christ, l'art médical grec fut implanté à Rome par un habitant du Péloponèse, Archagatus, fils de Lysanias. Mais il ne devint réellement florissant, qu'avec Asclépiade de Prusa, en Bithynie (100 av. J.-C.), l'ami de Cicéron et de tous les grands de Rome. Il voulait guérir « tuto, celeriter et jucunde » (Celse), et cela par le régime. Il traitait ses phtisiques par les frictions, « qu'il faisait faire jusqu'à ce que le malade tombât dans un sommeil qu'il croyait très salutaire [1] ». Il leur recommandait la gestation en litière, la déclamation, excepté s'ils étaient sujets aux hémoptysies, le rire, le chant, la musique, le jeu de l'escarpolette... Le lait était souverain à ses yeux. En somme, tous remèdes agréables.

Son élève, Thémison de Laodicée (63 av. J.-C.), lui succéda et édifia sa théorie du méthodisme, d'après laquelle la maladie était due à une perturbation des solides de l'organisme, alors que, pour Hippocrate, elle tenait à un trouble des humeurs. Cœlius Aurelianus [2] rapporte qu'il ordonnait à ses poitrinaires les

[1] Chancerel, *Historique de la gymnastique médicale* (thèse de Paris, 1864).

[2] C. Aurelianus, *De Morbis acutis et chronicis*, lib. VIII, édit. Conradus Amman, Amstelodami, 1722, cap. XIV.

repos sur lit suspendu, les frictions sur les bras et les cuisses, le bain tous les deux ou trois jours, l'ail, les purgatifs à l'orobe, à la chicorée, au plantain, et qu'il les couvrait d'emplâtres, d'onguents, de ventouses, de sinapismes.

Après lui vient un grand nom, Aurélius Cornélius Celse[1] (25 av. J.-C., 45 ap.), surnommé l'Hippocrate latin, le Cicéron des médecins. Ce n'était guère un praticien, mais, comme le dit Liétard « l'historien de la médecine scientifique, de même que Pline sera l'historien de la médecine populaire ». Il nous a résumé les connaissances des hippocratiques et des alexandrins, et notamment sa description de la phtisie et le pronostic qu'il porte, sont copiés dans Hippocrate. Nous ne pouvons en dire autant de son traitement, qui est personnel et qui mérite d'être cité :

Il faut remédier à la phtisie dès le commencement, car cette maladie est difficile à guérir lorsqu'elle est invétérée. Il faut, si les forces le permettent, entreprendre de longues navigations, changer de climat et passer dans un air plus épais que celui que l'on quitte. On se trouve, par exemple, très bien d'aller d'Italie à Alexandrie ; les malades sont presque toujours en état, dans les commencements, de faire un pareil voyage, parce que cette maladie ne survient ordinairement que dans l'âge le plus robuste, c'est-à-dire de dix-huit à trente-cinq ans. Si les forces ne permettent pas d'entreprendre de longues courses sur mer, on se trouve très bien de naviguer à proximité des côtes. Si quelque chose s'oppose à la navigation, il faut se faire porter en litière ou autrement ; on doit renoncer

[1] Celse, *Traité de méd.*, liv. III, sect. XXII, trad. Fouquier-Ratier, Paris, 1824.

aux affaires et à tout ce qui cause de l'inquiétude ; il faut dormir beaucoup, prendre garde de s'enrhumer, de peur que le rhume ne détruise les bons effets des précautions qu'on a prises ; éviter pour la même raison les indigestions, les extrêmes de la chaleur et du froid ; se tenir la bouche et le col bien couverts ; calmer la toux par les remèdes appropriés et tâcher de faire cesser la fièvre tantôt par la diète, tantôt par les aliments convenables et donnés à propos... Pendant tout ce temps-là, ne boire que de l'eau et du lait... S'il n'y a point encore eu de fièvre ou si elle est passée, il faut avoir recours aux exercices modérés, surtout à la promenade et aux légères frictions. Le bain est contraire. Les aliments doivent d'abord être âcres, comme l'ail, le poireau, préparés avec du vinaigre, ou la chicorée, le basilic, la laitue que l'on prépare de même. Plus tard, la nourriture doit être adoucissante ; elle se composera de crèmes faites avec de l'orge mondé, ou la fromentée, ou l'amidon et le lait. Le riz ou tout autre graine céréale mondée, si on n'a pas autre chose, fait le même effet... On fait principalement usage de cervelles, de petits poissons et d'autres choses semblables. La farine cuite avec de la graisse de brebis ou de chèvre sert aussi de remède. Le vin qu'on boit doit être austère et léger. Tant que la phtisie demeure dans cet état, on s'oppose à ses progrès sans beaucoup de peine ; mais si le mal est plus considérable, si la fièvre et la toux sont continuelles, si le corps commence à se décharner, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. Il faut faire avec un fer brûlant un ulcère artificiel sous le menton, un autre à la gorge, deux vers les mamelles, un pareil nombre au bas des os des épaules, que les Grecs appellent omoplates ; et l'on ne laisse pas fermer ces ulcères que la toux ne soit entièrement finie. Ce dernier symptôme exige aussi un traitement particulier. On fait donc par jour trois ou quatre fortes frictions sur les extrémités ; on en fait aussi sur la poitrine, mais seulement d'une main légère ; une heure

après le repas, on frictionne les jambes et les bras, et dix jours après, on met le malade dans un bain d'eau tiède et d'huile. Pendant tout ce temps, il ne faut boire que de l'eau ; ensuite, on prend du vin froid pour boisson, s'il ne reste plus de toux ; s'il en reste, on le boit tiède. On se trouve bien de donner tous les jours de la nourriture dans la rémission de la fièvre et de faire également usage des frictions et de la gestation. Tous les quatre ou cinq jours, on revient aux aliments âcres désignés plus haut, et de temps en temps on prend de la pimprenelle ou du plantain trempés dans du vinaigre. Le suc de plantain seul ou celui de marrube, cuit avec du miel, sert aussi de remède ; la dose du premier est d'un verre ; celle du second est d'une cuillerée qu'on laisse couler lentement dans le gosier ; ou bien on mêle et on fait cuire ensemble une demi-partie de résine de térébinthe et une partie de beurre et de miel. Mais les moyens qui tiennent le premier rang sont : le régime, l'exercice en voiture, la navigation et les crèmes farineuses. Il faut surtout veiller à ce qu'il n'arrive point de dévoiement ; le vomissement fréquent, principalement le vomissement de sang, est pernicieux dans cette maladie. Lorsqu'on commence à se trouver un peu mieux, il faut augmenter l'exercice, les frictions et la nourriture ; ensuite se frotter soi-même en retenant son haleine et s'abstenir pendant longtemps du vin, du bain et des plaisirs de l'amour.

Dans le crachement de sang[1], Celse avait recours à la saignée, aux ligatures faites au-dessus des aines et des malléoles, au haut des épaules et au bras. Il faisait mettre immédiatement ses malades au lit, la tête élevée, prescrivant le silence absolu. Comme nourriture, très peu de chose : de la crème d'orge légère, à la

[1] Celse, liv. IV, sect. 4, p. 198.

rigueur quelques œufs frais, et de l'eau comme boisson. Quant aux remèdes, il faisait avaler au malade du vinaigre ou du suc de plantain, ou du poireau dans lequel on avait fait dissoudre de l'encens. Le moins de frictions possible et surtout pas à la poitrine. Habiter, l'hiver, le bord de la mer et, l'été, les endroits situés dans le milieu des terres.

Donc, le régime avant tout, et, en somme, très bien compris, à part le plat d'aliments âcres, ail, poireau, chicorée au vinaigre, qu'il donnait au début de la maladie. Peu de médicaments : l'hysope, les figues cuites, la menthe, le marrube, la scille, la térébenthine contre la toux; le plantain et le poireau contre l'hémoptysie, et quelques expectorants, tels que le malagme attractif suivant, composé de : résine sèche, natron, gomme ammoniaque, galbanum, cuivre. Remarquons enfin l'emploi fréquent qu'il faisait de la saignée, des ligatures aux membres, des frictions, des cautérisations, des ventouses...

Après lui, et cela pendant tout le premier siècle de notre ère, la science médicale fut désorientée, sortit du chemin que lui avait tracé Hippocrate. La pharmacologie surgit, mais une pharmacologie peu sérieuse, digne de charlatans. On se mit à fabriquer des recettes, des drogues, toutes plus fameuses les unes que les autres. On les rédigea en vers. La *thériaque*[1] d'Andromaque est de cette époque, cette panacée célèbre qu'il fit en « carmes élégiaques » et dédia à Néron.

Elle eut la gloire d'éclipser non seulement les drogues

[1] M. Albert, *les Médecins grecs à Rome*, Paris, 1894.

de ses confrères, mais même l'antidote de Mithridate[1], cet électuaire fameux qui, depuis la découverte qu'en avait fait Pompée dans la bibliothèque du roi de Pont, était très répandu dans le monde romain et universellement employé... Cet électuaire s'appella thériaque parce qu'il était un spécifique contre le venin des bêtes malfaisantes, et surtout parce que la chair de vipère entrait pour une grande part dans sa composition... Après avoir coupé la tête et la queue de la bête, afin que le sang répandu emportât avec lui le venin, on séparait la chair des entrailles et des os, on la lavait et on la faisait cuire. Quand elle avait bouilli dans l'eau salée, parfumée d'aneth, on la pétrissait avec de la mie de pain... On ajoutait de nombreux ingrédients, des simples communs, des gommes, des aromates, de l'essence de rose, d'iris, de térébinthe et de laurier-casse, de la cannelle, du gingembre, de l'huile de baume, de la valériane, du pavot... Ces substances pulvérisées et dissoutes dans du vin de Crète, passées dans un tamis et mélangées de miel attique, ressemblaient à un suc épaissi, et prenaient la consistance, la viscosité et l'éclat de la poix.

En prendre gros comme une noisette dans du vin, de l'eau, ou bien encore la valeur d'une fève d'Egypte, à jeun.

Arrivons maintenant au *Traité de matière médicale*[2], de Pédacius Dioscoride d'Anazarbe (75 ap. J.-C.), qui resta célèbre jusqu'au milieu du XVIe siècle et l'est encore aujourd'hui en Orient. Il y a là, rassemblés pêle-mêle, une foule de médicaments, empruntés à tous les règnes : le malade n'avait que l'embarras du choix. Nous allons en citer quelques-uns propres aux phtisiques :

[1] Cet électuaire ne diffère de la thériaque que par la chair de vipère et quelques plantes en moins.

[2] Ped. Dioscoridis, *De curationibus morborum*, trad. Moibanus Argentorati, 1565.

L'agaric à la dose de deux oboles, infusé dans du passum[1], le suc de plantain et la plante elle-même cuite, prise avec sel et huile : elle nettoie les ulcères de la poitrine et calme le crachement de sang ; les baies de laurier mélangées à du miel ; le cresson d'hiver desséché, absorbé avec du miel ou une décoction d'orge ; les racines de férule, de persicaire, de myrte en décoction avec du miel ; les cônes de pin, récemment cueillis, broyés et cuits avec du passum, à la dose de trois verres tous les jours ; le poireau le marrube, la rue ; le raifort cuit dans de l'eau ; les têtes de rose, le grenadier contre le crachement de sang ; l'opium contre la toux ; un mélange de beurre, de miel et de cumin ; l'hydromel ; l'oxymel ; la térébenthine prise simplement ou sous forme de looch avec du miel ; la poix, le vin « empoisé » ; le vin à l'hysope de Cilicie ; le vin à la résine de pin ; le vin de lentisque ; le goudron ; le pisasphaltum ; le lait de femme, chèvre, brebis, vache, ânesse, jument ; le blanc d'œuf contre le crachement de sang ; les écrevisses cuites dans l'eau ; les grenouilles ; le poumon de renard ; la graine de cerf fraîche ; la corne de cerf brûlée, réduite en cendres, lavée et prise à la dose de deux cuillerées ; l'écume de cheval, contre la toux ; la sandaraque en fumigation contre la toux chronique, ou avec du vin miellé, ou du miel, ou en pilules : le soufre, incorporé à à l'œuf, contre les crachats purulents ; la pierre hématite contre les crachements de sang, etc.

Pline l'Ancien (23 av. J.-C.-79 ap.), esprit universel, étonnant ses contemporains par sa puissance de travail, fut l'historien de la médecine populaire. Nous ne saurions mieux le caractériser qu'en rappelant les paroles de Littré à son égard : « On peut voir dans quelques anciens, Pline entre autres, un amas

[1] Vin de raisins séchés au soleil.

incroyable des recettes les plus incroyables du monde, bizarres, absurdes, monstrueuses, dégoûtantes. Nous avons là, et certainement bien incomplet, un catalogue des tentatives qui furent faites en tous sens pour déterminer les propriétés des substances et les utilités à en retirer[1]. » Et voici la preuve de ces affirmations qu'au premier abord on pourrait trouver exagérées.

Commençons, toutefois, par les prescriptions les plus sensées :

Le soleil :

Sol est remediorum maximum.

L'air des forêts :

Les forêts, composées uniquement d'arbres qu'on exploite pour la poix et la résine, sont très avantageuses pour les phtisiques... ; cela est d'observation courante, et respirer cet air est, dans ce cas, plus utile que de se rendre par mer en Egypte, ou d'aller en été sur les montagnes, boire le lait imprégné du parfum des plantes[2].

La mer :

On tire encore bien d'autres secours de la mer. Le principal est la navigation pour les phtisiques... ou pour les hémoptoïques, ce dont Annæus Gallion a tout récemment usé après son consulat. En effet on s'embarque en Egypte, non en raison du pays même, mais en raison de la longueur du voyage.

Voyons maintenant les remèdes bizarres :

Pour la phtisie, on a le foie de loup dans du vin, le

[1] Littré, *Médecine et médecins*, article Celse, Paris, 1875.
[2] Pline, *Histoire naturelle*, trad. Littré, 2 vol., Paris, 1850.

lard d'une truie maigre nourrie d'herbe, la chair d'âne avec le bouillon qui en provient ; c'est de cette façon qu'on guérit généralement dans l'Achaïe cette maladie. On dit que la fumée de bouse de vache sèche, quand l'animal est au vert, avalée à l'aide d'un roseau, est bonne pour les phtisiques. On donne en boisson la pointe de la corne de bœuf brûlée, avec du miel, à la dose de deux cuillerées. Le suif de chèvre dans un potage d'alica, ou frais, fondu avec du vin miellé à la dose d'une once par cyathe, et remué avec une branche de rue, est, au dire de bon nombre de personnes, un remède pour la phtisie et la toux. Un auteur, digne de foi, affirme qu'un phtisique désespéré fut rétabli par un cyathe de suif de bouquetin et pareille mesure de lait. Il en est qui ont écrit s'être bien trouvés de la cendre de fiente de porc dans du vin de raisin sec et du poumon de cerf, surtout de cerf daguet, séché à fumée et broyé dans du vin.

Pline fait également grand cas des écrevisses de rivière ; du lait de vache, de truie ; de la graisse de porc rancie, mélangée à du vin vieux ou du miel, prise à l'intérieur, ou appliquée sur les flancs, la poitrine et les épaules de ceux qui montrent les atteintes de la maladie. Il vante les effets de la poix liquide, du beurre associé à du miel ou à de la résine de mélèze ; la décoction de feuilles et de racines de consiligo ; le soufre, la sandaraque à couleur d'or. Les mille-pieds pris en breuvage, le lézard vert cuit dans trois setiers de vin qu'on fait réduire à un cyathe et dont on prend une cuillerée par jour jusqu'à parfaite guérison, la cendre d'escargots, sont vivement recommandés.

Croyez-vous que Pline ignorait le transfert des maladies? Pas du tout :

Quand les viscères sont douloureux en quelque partie,

un jeune chien qui tète, pressé sur la partie douloureuse, gagne, à ce qu'on prétend, le mal. C'est ce qu'on reconnaît en éventrant le chien, et en arrosant ses entrailles avec du vin ; on trouve alors gâté dans l'animal le viscère où l'homme sentait du mal.

Ou encore :

Prenez une petite grenouille qui monte sur les arbres, et qui, de là coasse ; crachez-lui dans la bouche, lâchez-là ensuite et votre toux sera guérie.

Très efficaces pour la toux étaient le fiel d'ours additionné de miel, la cendre de crottes de lièvre prise dans du vin, les fumigations de jusquiame, de tussilage.

Citons aussi, pour arrêter le crachement de sang : la présure de lièvre à la dose d'un tiers de denier, la terre de Samos, le vin de myrte, le sang de bœuf pris en petite quantité avec du vinaigre, la colle de taureau à la dose de trois oboles, la chair d'escargots, la pierre hématite avec le suc de grenade ; le poumon de vautour, brûlé avec des sarments, mêlé avec moitié de fleurs de grenadier, ou bien uni à des portions égales de coing et de lis, et pris soir et matin dans du vin, etc.

Pour favoriser l'expectoration, Pline conseillait la fumée de poils de lièvre, le pouliot, le scordotis mêlé à du cresson et avec de la résine, la grande centaurée, la bétoine, la rue, etc.

Mais arrêtons-nous là. Nous n'en finirions pas, si nous voulions faire l'énumération complète des remèdes la plupart étranges et repoussants, recommandés par Pline dans le traitement de la phtisie, et répétons avec

Littré : « Ce semble le livret des recettes d'un vieux berger et parfois des formules de quelque sorcier[1]. »

Un des médecins les plus en renom de l'antiquité et très estimé de ses contemporains fut Soranus (125 ap. J.-C.), dont les œuvres furent traduites en latin par Cœlius Aurelianus (IIIe-IVe siècle ap. J.-C.), l'historien du méthodisme. Comme le dit Guardia[2] : « c'est à Soranus qu'Aurelianus doit tout son savoir; c'est de Soranus qu'il relève uniquement ; c'est par lui qu'il voit, discerne et juge; il n'est rien, il ne peut rien sans cet auteur. » Etudier donc Aurelianus, c'est étudier Soranus.

Il considérait la phtisie[3] comme une maladie très difficile à soigner, demandant un médecin fort habile. La cause de l'affection était toujours la même qu'au temps d'Hippocrate, à savoir, l'ulcération du poumon, produite par un catarrhe léger, mais continuel, venant de la tête, par un crachement de sang, une simple toux... Il fallait s'opposer à l'extension de l'ulcère, et celui-ci une fois constitué, le déterger et le cicatriser.

Voyons d'abord le *premier point : s'opposer à l'extension de l'ulcère aux tissus voisins :* il faut mettre le malade dans une chambre chauffée, lui prescrire la diète pendant un jour, lui faire des fomentations émollientes, des cataplasmes, des ventouses scarifiées, des fumigations de racine de menthe, des frictions sur

[1] Littré, *Hist. nat.*, préface.

[2] Guardia, *Histoire de la Médecine d'Hippocrate à Broussais*, Paris, 1884.

[3] Cœlius Aurelianus, *De Morbis acutis et chronicis*, lib. VIII, par Conradus Amman, cap. XIV, 1722.

tout le corps, puis lui donner des aliments nourrissants, surtout du pain.

Deuxième point : comme médicaments détersifs, Soranus conseillait l'hydromel, le suc de fenugrec, le vin miellé additionné de farine de lin, l'orobe, l'iris d'Illyrie, le raifort, l'aristoloche, le suc de marrube, les cônes de pin, la réglisse, le vin de scille, la décoction de mélilot, le beurre. — Tout en suivant le traitement précédent, le malade restera au repos, étendu sur un lit suspendu, une chaise longue. Il se fera faire des frictions, assis et debout, se baignera. Il prendra une nourriture desséchante, comme les dattes de Thèbes, le miel additionné d'amidon, les bouillies, les poissons comme le thon.

Troisième point : quand l'ulcère sera bien nettoyé, le malade s'adressera aux remèdes cicatrisants : la thériaque d'Andromaque, l'antidote de Mithridate, le mélinon d'Aétius ou emplâtre au coing... Pendant toute la maladie, il usera de la navigation, de la lecture, de la déclamation et de tout ce qui peut donner de la vigueur au corps.

Avant d'en arriver à Arétée de Cappadoce (138 ap. J.-C.), signalons deux auteurs dont les œuvres ne nous sont pas parvenues : Rufus d'Ephèse (100 ap. J.-C.), qui louait le lait dans les maladies chroniques de la poitrine, et Archigène d'Apamée (117 ap. J.-C.), qui, autre Euryphon, faisait grand usage des cautères dans l'affection que nous étudions.

Bien que la description qu'Arétée[1] a faite de la

[1] *Medicorum græcorum opera quæ exstant*, Kuhn, Lipsiæ, 1828.

phtisie soit à peu près connue de tout le monde, nous ne saurions la passer sous silence. Quel portrait plus frappant pourrions-nous avoir du phtisique ! On croit avoir le malade devant les yeux.

La phtisie, dit-il, a pour cause l'ulcération du poumon, succédant à une toux prolongée ou à l'hémoptysie ; elle est accompagnée d'une fièvre continue qui, plus marquée en général pendant la nuit, peut être comme masquée, se concentrer pendant le jour et paraître intermittente ; cependant elle se révèle par le malaise, la faiblesse et l'engourdissement. Le pouls est petit, dépressible ; le sommeil est troublé; la peau se décolore. L'aspect des crachats est infiniment variable ; ils peuvent être livides, noirâtres, blancs, jaunes, verdâtres, jaspés de blanc et de vert, arrondis, consistants, glutineux ou diffluents, fétides ou inodores... Aux symptômes précédents s'ajoutent l'oppression, la faiblesse des poumons, l'anxiété, l'impatience, l'inappétence ; les pieds sont froids le soir et brûlants le matin ; surviennent alors des sueurs plus pénibles que la chaleur et qui s'étendent à la poitrine. La voix devient rauque ; le cou s'incurve, il est grêle, peu mobile, comme rigide ; les doigts sont amaigris, renflés au niveau des articulations, montrant la forme des os ; la pulpe de leurs extrémités est élargie, les ongles sont recourbés ; le nez est aminci, pointu, les pommettes saillantes et empourprées, les yeux caves, transparents, brillants, la face pâle, décharnée, quelquefois comme bouffie et livide.

Les lèvres sont tendues sur les dents comme dans le rire. L'aspect de ces malades rappelle en tous points celui des cadavres. Les autres parties du corps ont subi la même altération ; les chairs ont disparu ; on ne voit plus les muscles des bras ; les mamelles, atrophiées, ne sont plus représentées que par le mamelon ; on peut compter les côtes, voir le lieu où elles finissent, leurs articulations avec les vertèbres et le sternum : les espaces intercostaux dépri-

més forment des excavations rhomboïdales qui font saillir le contour des os ; l'épine vertébrale, au lieu de présenter une gouttière, fait relief en arrière, par l'atrophie des muscles situés de chaque côté ; les omoplates soulèvent la peau et ressemblent aux ailes d'oiseaux. Si le ventre se dérange, il n'y a plus d'espoir[1].

Ne s'imaginerait-on pas entendre la parole d'un des grands maîtres de notre époque ? Mais non ; c'est un ancien, un Grec, il est vrai, qui parle.

Les prescriptions d'Arétée, au point de vue traitement, visent surtout le régime, l'hygiène du malade. Il conseille les promenades en mer : l'eau salée dessèche les ulcères ; les promenades en litière, suivies de repos et de frictions à l'huile. Il recommande de boire de l'huile, mélangée d'un peu de vinaigre, pour faciliter sans doute la digestion. Mais l'aliment par excellence du phtisique, c'est le lait, doux aux ulcères, et les mets dans la préparation desquels il entre : les purées, les bouillies de blé, la ptisane, faciles à digérer, dont l'ingestion peut être rendue agréable par l'adjonction de condiments, tels que tête de livêche, pouliot, menthe, sel, vinaigre, miel... Si l'estomac est lent à digérer, le malade choisira la bouillie de blé. Les fèves, les pois sont très vantés. Par contre, très peu de médicaments : quelques vomitifs et la saignée à la veine du coude en cas de crachement de sang. En cela, Arétée diffère notablement du grand homme qui va maintenant nous occuper, de celui qui « pèsera sur la médecine, et presque exclusivement, pendant plus de

[1] N. Guéneau de Mussy, *Cliniques*, 4 vol., Paris, 1874.

quatorze siècles ; l'écho de toute la médecine grecque[1] », Galien, de Pergame en Asie Mineure (131-201 ap. J.-C.).

C'est la plus haute personnalité de l'antiquité. Comparable à Pline l'Ancien, quant à la puissance de travail, il ne négligea aucun moyen pour arriver à posséder la vérité : voyageant sans cesse pour augmenter ses connaissances ; visitant la Palestine, Chypre, Lemnos ; côtoyant les bords de la Lycie sur une misérable nacelle pour aller à la recherche de plantes médicinales rares. Son œuvre est une véritable encyclopédie où se trouvent résumées, sans ordre, les notions médicales de ses prédécesseurs. D'où la difficulté qu'on éprouve à le lire, à faire l'étude d'une maladie et, au cas présent, de la phtisie.

Voici la définition qu'il donne du mal :

Phthisis est ulceratio pulmonis, vel thoracis, vel faucium, ut et tussiculæ et debiles comitentur febres, et corpus contabescat[2].

Sa description manque beaucoup de clarté et, réellement, il faut de la bonne volonté pour reconnaître l'affection qu'il décrit. Nous allons citer un passage qui se rapporte soit à la phtisie, soit à la bronchorrée[3] :

... Un individu commença tout à coup à cracher en toussant une humeur très semblable à de la bile liquide,

[1] Laboulbène, Galien et son œuvre *(Rev. Sc.*, 18 nov., 1882).

[2] *Medicorum græcorum...*, 20 vol., Kuhn, Lipsiæ, 1833.

[3] Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques, médicales de Galien*, 2 vol., Paris, 1854 (Des lieux affectés, IV, XI, p. 622.)

exempte de toute âcreté, dont la couleur tenait du jaune et du pâle. A partir de ce moment, il en cracha davantage chaque jour. Plus tard, une petite fièvre survint, il dépérissait, crachant du pus en toussant (et cela jusqu'à la mort). Après cet individu, j'en vis un autre qui fut malade six mois de la même façon, puis un autre qui le fut plus longtemps... Tous crachaient des parties viciées du poumon et, par là, je constatai clairement qu'ils avaient une affection semblable à celle qu'on voit sur les parties externes, rongées par une humeur qui les corrompt. Mais, pour ces parties, il est possible de les retrancher et même de les brûler; rien de ceci n'est praticable dans le poumon; aussi tous les malades meurent-ils. En soignant le dernier que je vis, je m'appliquai à dessécher fortement le viscère avec des parfums et des boissons appropriés à ce but. Je lui enjoignis de respirer tout le jour et de porter constamment à son nez le médicament appelé hédychroon (ἡδύχρουν, de bonne couleur), et quand il se disposait à dormir, de se munir d'une de ces huiles précieuses (μύρα, parfums à la graisse), et qu'on appelle foliatés et spicatés (φουλίατά τε καὶ σπικάτα), et de s'en frotter les conduits du nez. Je lui donnai aussi des boissons médicamenteuses, l'antidote dit mithridate, l'ambroisie, l'athanasie et la thériaque... Mais après avoir bu pendant toute une année toutes ces drogues, il finit par mourir comme les phtisiques, ayant peut-être prolongé sa vie par le susdit régime.

Si nous nous en tenions à ce passage, nous aurions une bien fausse idée de la thérapeutique de Galien, ici, toute de médicaments et dépourvue des prescriptions hygiéniques, dont il faisait grand cas. Il envoyait ses poitrinaires en Egypte, en Lybie[1], ou encore il leur conseillait d'aller respirer l'air de Tabie[2], aujourd'hui

[1] Galen, t. XIV, c. XIII, *tabes : definitio, cura.*
[2] Galen, *Meth. med.*, lib. V, cap. XII.

Castellamare, renommé pour sa pureté et sa richesse en vapeurs de soufre. Il isolait ses phtisiques, car lui aussi, à l'instar d'Isocrate, d'Aristote, avait reconnu la contagion de la terrible maladie :

Periculosum praeterea est, consuescere cum his qui tabe tenentur atque in totum cum omnibus qui putridum adeo exspirant, ut domicilia in quibus decumbunt, graviter oleant [1].

Le régime était exactement celui d'Hippocrate : le lait de femme ou d'ânesse, la ptisane, la polenta, etc... Mais alors que le génie de Cos plaçait la diététique au premier rang, dédaignant la pharmacie, Galien les faisait marcher de pair. « Il usa, dit Laboulbène, et abusa de la polypharmacie avec des mélanges raffinés, » se conformant à cet égard aux mœurs de son époque, qui appréciait la valeur du médecin d'après la quantité de drogues qu'il ordonnait au malade. Le phtisique avait à sa disposition des préparations de toute sorte : les pastilles au « succin » ou ambre jaune ; les pastilles au corail de Niceratus, le « mysterium » calmant à base d'opium, jusquiame, castoreum, etc. Le poumon de cerf séché et broyé, pris à la dose de trois cuillerées dans trois cyathes de miel, la cendre de poissons, absorbée avec du vin miellé et un morceau de pain, le vinaigre de scile, le sucre de rose, le soufre, l'arsenic étaient des adversaires sérieux de la

[1] Galen, *De differentiis febrium*, L. I : « Il est dangereux d'habiter avec les phtisiques et, en général, avec ceux qui ont une exhalaison putride, à tel point que les maisons, dans lesquelles ils tombent malades, sentent extrêmement mauvais. »

phtisie. Citons enfin, parmi les antidotes innombrables qu'il prescrivait, la thériaque, le mithridate, excellents pour cicatriser les ulcères.

En outre, Galien recommandait aux malades fébricitants[1] d'habiter une chambre souterraine, bien aérée, à température fraîche, au plancher jonché de roses, de tendrons de vigne, de branches de ronce, de rameaux de lentisque. Il avait bien soin d'interdire l'accès de la chambre aux parents et amis du phtisique, dont la présence aurait contribué à réchauffer l'air de la pièce. Il leur prescrivait aussi les bains d'eau tiède, sauf à ceux qui étaient devenus phtisiques à la suite d'un crachement de sang, car, selon lui, le bain « ouvrait » les vaisseaux et favorisait l'hémoptysie.

A la vérité, Galien considérait la phtisie comme une *maladie incurable*, et il nous en donne les raisons dans un élégant discours (lib. V, *Meth medendi*, cap. VIII et XI) :

Toute solution de continuité, toute partie ulcérée, dit-il, demande à être laissée au repos, pour se cicatriser. Or le poumon est toujours en mouvement. — L'ulcère, pour se guérir, doit être débarrassé de la sanie qui l'encombre : seule la toux peut arriver à ce résultat, mais elle a l'inconvénient d'agrandir la lésion. — La phtisie, de par les symptômes qu'elle présente, demande des médications contraires : à l'ulcère il faut des desséchants, à la fièvre des humidifiants. — Enfin les médicaments antiphtisiques perdent leur vertu par suite du long trajet qu'ils ont à parcourir : ils doi-

[1] Galen, *Meth. medendi*, lib. X, cap. VIII.

vent traverser successivement la bouche, le pharynx, l'œsophage, l'estomac, l'intestin grêle ; passer de là dans les veines mésaraïques ; arriver au foie ; franchir la veine cave et être rejetés dans le cœur et de là au poumon.

Tels sont les écueils, auxquels on se heurte dans le traitement de la maladie, et qui feront dire à Galien : « *Difficilis ejus salus est aut nulla.* »

La phtisie n'aura de chance d'être guérie que prise à ses débuts : il faudra alors évacuer l'humeur en trop grande quantité, en pratiquant la saignée, en prescrivant des purgatifs à base d'aloès, scammonée, colocynthe, agaric; en appliquant sur la tête des cataplasmes de férule et de fiente de pigeon, qui tariront la source de la pituite...

Avec Galien, la médecine à Rome avait atteint son apogée. Après lui, plus de progrès. Quelques noms sans importance : Quintus Serenus Sammonicus (222), qui s'amusa à versifier la médecine, témoin cette prescription relative à la phtisie :

Si vero phthisis annoso sedet improba malo,
Intritas vino cochleas hausisse juvabit.
Proderit atque adipis veteris pila sumpta suilli
Carne asinæ sevoque capræ medicina salubris.

(Si l'on veut remédier à une phtisie invétérée, on fera bien de boire du vin où l'on aura broyé des limaçons, ou d'avaler une boule de vieille graisse de porc. La chair d'ânesse et la graisse des chèvres sont aussi très efficaces[1].)

[1] Q. Serenus Sammonicus, *Préceptes médicaux*, trad. L. Baudet, Paris, 1845 (2e série de la *Bibliothèque latine française*, publiée par Panckouke).

Antyllus (330), plus célèbre, connu par Oribase, Paul d'Egine, a surtout insisté sur la diététique : la cure d'altitude, les promenades en litière, en bateau, les exercices modérés. Il est un des premiers à avoir prescrit l'exposition au soleil, contre-indiquée lorsque le malade est dyspnéique. Comme médicaments, il employait les sudorifiques, les frictions à l'huile de camomille, préconisait le malagme astringent fait d'alun, d'œnanthe, de saule et de bitume. Il parle encore des eaux minérales, mais ne nous dit pas si elles étaient ordonnées au phtisique. Il conseillait les eaux nitreuses et salées contre les fluxions du thorax et de la tête, les eaux alumineuses contre le crachement de sang.

§ 4. La phtisie pulmonaire à Byzance.

A partir du VIe siècle, Rome commença à décliner et lorsque l'empire romain fut partagé en empire d'Occident et en empire d'Orient, la plupart des savants se réfugièrent à Byzance ; de ce nombre furent les médecins, qui brillèrent d'ailleurs d'un triste éclat. Ce furent de petits auteurs ou des compilateurs plus ou moins intelligents. Ils traduisirent Galien, sans rien y ajouter de nouveau, en le rendant toutefois plus clair, plus didactique. Cette période n'offrant aucun intérêt, puisqu'elle est l'écho de celle qui nous a occupé jusqu'ici, nous la résumerons rapidement.

Commençons par Oribase[1] (326-403), de Pergame,

[1] Oribase, *Œuvres*, trad. Bussemaker et Daremberg, Paris, 1851-1876.

médecin de l'empereur Julien, qui le chargea de recueillir tout ce que les ouvrages de médecine contenaient de remarquable. A la vérité, il s'occupa surtout de Galien, qu'il considérait comme le médecin le plus illustre de l'antiquité, ce qui lui a valu le surnom peu mérité de « singe de Galien ».

Son traitement de la phtisie est naturellement tiré du « grand homme ». Des drogues, peu de régime. Il faut donner des médicaments qui facilitent le rejet des crachats à l'extérieur et empêchent la formation de nouvelles collections de pus.

Ainsi agissent les oignons de poireau qu'on laisse désagréger dans de la ptisane, les cataplasmes de graines de lin et de farine de froment, qu'on prépare avec une décoction de fenugrec ou de mauve, de l'huile et du miel. A une époque plus avancée, on passe aux cérats préparés avec du beurre, de l'huile aux baies de laurier, de l'huile à l'alcanna, ou de l'iris; après cela, on se sert... du malagme aux quatre ingrédients, composé de parties égales de cire, de résine du térébinthinier, d'iris et de suint de laine, et plus tard de l'emplâtre de Mnaseas; quand les parties affectées sont le siège d'une fluxion, on applique le médicament aux feuilles de saule. Le plus simple des médicaments qu'on puisse employer dans ce cas est l'eau miellée prise soit seule, soit avec de l'amidon, mais il est convenable aussi de prendre deux ou trois tubercules d'iris bouillis dans de l'eau miellée avec de la réglisse. Si une toux pénible oppresse la poitrine, on incorpore dans du miel cuit du thym ou de l'hysope triturés, et on en fait des morceaux gros comme de petites briques qu'on tient sous la langue. Il convient de prendre de temps en temps le médicament de Mithridate ou celui aux vipères. Il est très utile aussi dans la phtisie de prendre du lait comme boisson.

Contre l'hémoptysie, Oribase propose le pourpier, les fleurs de grenadier sauvage, la ronce, la partie membraneuse que l'on trouve sous l'écorce du chêne et celle qui est placée sous la pelure du gland..., la terre étoilée de Samos et la terre sigillée de Lemnos.

Après lui, et avant d'arriver à Aétius, nous trouvons quelques médecins de peu de valeur :

Vindicianus (364) de Bordeaux, vanté par saint Augustin, prescrivait contre la toux, au dire de Marcellus Empiricus, un mélange de soufre et d'axonge de porc.

Theodorus Priscianus[1] (379), son disciple, employait beaucoup le diaprassium ou confection à base de marrube blanc.

Marcellus[2], surnommé l'Empiricus (380), maître des offices de Théodose Ier, écrivit un ouvrage sur les médicaments, où se rencontrent pêle-mêle des prescriptions sensées, absurdes, puériles : la centaurée broyée et infusée dans du vin doux ; en éclegme, le poumon de cerf séché à la fumée et mangé avec du miel ; le vin où aura macéré un lézard vert... Plus loin, nous lisons : les phtisiques doivent fuir les bords de la mer, demeurer là où l'on fabrique la poix, se nourrir de la chair de limace cuite avec du vin, prendre de la poix rouge de Scythie, appelée pissasphalte, de l'eau de coing, des feuilles de bétoine et en dernier lieu de l'écume de cheval. Et que les malades n'oublient

[1] Priscianus, *Rerum medicarum lib. quatuor Argentorati*, 1532.

[2] Marcellus, *De medicamentis empiricis physicis ac rationalibus*, Paris, 1567.

pas de se tourner vers l'Orient pour absorber leur potion !

Aétius[1] (543), d'Amide en Mésopotamie, n'est pas plus original qu'Oribase. Il copie le même auteur, Galien ; par conséquent, là encore, il faut nous attendre à un arsenal de drogues très riche, et qui nous sont pour la plupart connues. Ce sont les cataplasmes de farine de lin et de mauve, les cérats au beurre et à l'huile de laurier, les topiques à la térébenthine, à l'huile de cyprès, à la moelle de cerf, à la graisse de taureau, à l'iris et à l'hysope, parties égales ; les malagmes cicatrisants faits de cire, de poix (ââ 1 livre), de gui de chêne (1 once), ammoniaque (4 onces), noix de galle, hypocistis, alun, acacia, écorce de grenadier, semence de persil, sumac, ââ (1 once), essence de myrte ou de rose (4 onces)... En somme, toujours la même thérapeutique : il fallait nettoyer l'ulcère, empêcher sa suppuration et le cicatriser.

Le régime, dont Aétius ne tient aucun compte, revient en faveur avec Alexandre de Tralles[2] (560), homme très estimable, non compilateur, et qui « ne craignit pas de rejeter sans ménagement les théories et les conseils des anciens, lorsqu'il ne les croyait pas fondés[3] ». Il se fit l'apôtre du lait, vantant ses mérites à la fois comme aliment et comme remède :

J'ai connu, dit-il, un homme qui, ayant usé du lait et

[1] *Aetii medici græci Tetrabiblos*, p. Ianum Cornarium Basileæ, 1542.

[2] *Artis medicæ principes*, Alb. de Haller, Lausanne, 1772.

[3] Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. Jourdan, 1815-1829.

s'étant abstenu de vin pendant une année entière, fut entièrement guéri d'un crachement de sang et de pus, et, par ce moyen, de la phtisie, dans laquelle il n'eut pas manqué de tomber.

Comme Galien, il est partisan des atmosphères artificielles dans le traitement de la fièvre hectique. Il variait la constitution de l'air suivant la saison, le laissant tel quel en hiver, le rafraîchissant en été de la façon suivante : il arrosait d'eau fraîche le plancher de la chambre du malade et le jonchait de feuilles de rose, de joubarbe, de ronce, de branches de lentisque, de surgeons d'aventin[1]. Aétius n'ajoute rien de nouveau en fait de médicaments. Il traitait ses hémoptysiques par les plantes déjà citées : la grande consoude, le pourpier, la seconde écorce du chêne ; par la thériaque ; par un régime reconstituant, composé de lait, perdrix, testicules de coq, poissons, jaunes d'œufs... Enfin il était partisan de la cure d'altitude, ainsi que Paul d'Egine (634), dont nous ne parlerons pas, priant le lecteur de se reporter à Oribase, qu'il a littéralement copié.

C'en est fini de la médecine grecque. A partir du IXe siècle et cela jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient, elle végètera tristement, jetant par instant de vagues lueurs : Theophanes Nonnos[2] (936) qui s'inspire d'Aétius, Alexandre de Tralles, Paul d'Egine, pour écrire son *Epitome de Curatione morborum*.

[1] Cité par Mac Auliffe, *Thérapeutique physique d'autrefois*, Paris, 1904.

[2] Th. Nonnos, *Epitome de Curatione Morborum*, Gothæ et Amstelodami, 1794-1795.

Nicolas d'Alexandrie[1], surnommé le Myrepse (préparateur d'onguents et de parfums) (1227) qui composa une *Matière médicale*, célèbre jusqu'au XVIIe siècle, contenant un nombre infini de recettes pillées chez les auteurs grecs et arabes, dont voici un exemple, recommandé dans la phtisie :

Confection, appelée *Diacameron :*

Prenez : mère de girofle, gingembre ââ 5 drachmes, cannelle 1 drachme, galanga, safran, zedoaire, nard, pyrèthre, corail rouge, tragacanthe, rhapontic, anacarde, noyaux de dattes, carpobalsamum, anis, genièvre ââ 1 drachme, perles perforées et non perforées 1/2 hexagium, musc 3 grains, blattes de Byzance 2 scrupules, paillettes d'ivoire 1 scrupule, or, argent, os du cœur de cerf ââ 2 scrupules 1/2, miel et sucre de rose. En donner 3 drachmes dans du vin.

Signalons enfin Jean, fils de Zacharie (1283) surnommé Actuarius[2], chez qui se fait sentir l'influence des Arabes, dont la médecine brillait alors d'un vif éclat.

Avant de quitter la médecine grecque, nous voudrions nous résumer et montrer dans une vue d'ensemble comment les Anciens ont compris le traitement de la phtisie pulmonaire; ce qu'ils pensaient de la maladie, au point de vue pathogénique et la raison des variations qu'a subies leur thérapeutique.

Nous serons bref, quant au premier point : la

[1] Nicolas Myrepsus, *De compositione medicamentorum opus*, Bâle, 1549.

[2] Actuarii, *Sive methodi medendi*, Lugduni, 1556

phtisie, aux yeux des Grecs, consistait en une ulcération du poumon, accompagnée d'une petite toux, d'une fièvre faible, et de l'amaigrissement du corps. Cet ulcère avait pour origine les causes les plus diverses: un crachement de sang, une toux prolongée, une autre affection, péripneumonie, pleurésie, mais surtout la chute sur le viscère d'un liquide, le phlegme ou la pituite, contenu dans le cerveau et formant avec le sang, la bile, et l'atrabile, les quatre humeurs de l'organisme. Il est certain qu'ils n'ont pas connu le tubercule, dont pourtant quelques auteurs ont attribué la découverte à Hippocrate, alors qu'il faut en faire remonter la paternité à Sylvius Deleboë[1]. N'oublions pas qu'à cette époque on n'ouvrait pas de cadavres, et les φυματα, qu'Hippocrate décrit, n'étaient pour lui que des tumeurs, gonflées de pus, qui finissaient par crever et dégénérer en ulcères.

Et maintenant, arrivons au second point : pourquoi toutes ces fluctuations dans le traitement? Les doctrines médicales nous en donneront la raison.

Mais passons la période légendaire où la phtisie était traitée un peu au hasard, sans beaucoup de raisonnement, et arrêtons-nous d'abord à Hippocrate, fondateur de l'humorisme. Il attribuait les maladies à la rupture de l'équilibre des humeurs de l'organisme, et, au cas présent, la phtisie à la surabondance du phlegme. Mais c'était un principe chez lui d'intervenir le moins possible et de laisser la nature agir : « *Natura sanat, medicus curat*, la nature est le médecin des

[1] V. thèse Sarrazin, Introd.

maladies; la nature, même sans instruction et sans savoir, fait ce qu'il faut. » Les humeurs viciées passaient par une phase de coction, puis étaient éliminées dans la crise, et revenaient à leur juste proportion, la crase. Or, la phtisie ne comportait point de crise, d'où la nécessité d'intervenir dès le début, et suivant en cela l'axiome : *Contraria contrariis curantur*, d'opposer la déplétion à la réplétion. Cela nous explique la mise en jeu des médications suivantes : vomitifs, purgatifs, errhins, saignée, révulsion... Hippocrate arrivait aussi au même but par le régime, en ordonnant des boissons phlegmagogues, le lait, la ptisane, l'hydromel, des viandes laxatives et des aliments nourrissants, surtout de céréales. Beaucoup de diététique, très peu de médicaments, dont il était avare.

Avec Asclépiade de Bithynie et son élève Thémison de Laodicée, les maladies ne sont pas dues à un vice des humeurs, mais à une perturbation des solides ; les atomes circulent difficilement à travers les pores, ou relâchés, ou resserrés de l'organisme ; c'est la théorie simpliste du *laxum* et du *strictum*, où il range toutes les affections, sauf quelques-unes, comme la phtisie, où il y a association des deux phénomènes précédents, constituant l'état mixte, le *mixtum*. D'où l'emploi des *resserrants :* les fomentations aux plantes astringentes : plantain, pourpier, joubarbe, myrte ; la ptisane en nourriture, les aliments vinaigrés, l'eau froide ; et des *relâchants :* la saignée, des ventouses sèches et scarifiées, la révulsion, les clystères, les cataplasmes émollients, la gestation, l'exercice, le jeu de l'escarpolette

excitant la transpiration. Là encore, le régime est très en faveur. Tel est le méthodisme.

Toutefois il est facile de comprendre qu'avec une classification aussi simple des maladies, ils eurent de grosses difficultés à les guérir, et que, par conséquent, ils ne purent toujours concilier la théorie et la pratique. C'est pourquoi certains d'entre eux, « au lit du malade, comme dans leurs écrits, oublièrent ou modifièrent leur système par des détours ingénieux, afin de les accommoder aux résultats de l'observation : chez eux le méthodisme s'effaça pour faire place au clinicien[1] ».

C'est ainsi que chez le plus illustre d'entre eux, Soranus ou Cœlius Aurélianus, nous trouvons pour la première fois le traitement méthodique de l'ulcère, que nous rencontrerons toujours dans la suite, et comprenant les temps suivants : s'opposer à l'extension de la lésion, la déterger et la cicatriser. Seuls différeront les moyens thérapeutiques employés pour arriver à ce résultat.

Mais toutes ces théories ne plaisaient guère à certains « médicastres » avides d'argent et non de science, qui exploitaient la crédulité du public, en lui conseillant les recettes les plus incroyables et réputées infaillibles. C'était un empirisme honteux. « Ils arrivaient au lit du phtisique, la mémoire bien garnie et les mains pleines de ces remèdes compliqués[2] », comme l'antidote de Mithridate, la thériaque d'Andromaque, etc., et tous ceux que nous ont laissés les « fatras » de Pline et de Diosco-

[1] *Dictionn. encycl. des Sc. méd.*, article MÉDECINE, Boyer.
[2] Guardia, *la Médecine d'Hippocrate à Broussais*, Paris, 1884.

ride. « Ce n'étaient pas des médecins, mais des droguistes. »

Galien vint, et avec lui surgit à nouveau l'humorisme ancien, « enrichi des découvertes du méthodisme, et, nous pourrions dire de l'empirisme[1] ». Il traitait l'ulcère par la diététique, empruntée à Hippocrate et à Asclépiade, et par la pharmacie, mais une pharmacie « théorisée », employée d'une façon rationnelle, et non à l'aveugle comme les empiriques. Les aliments et les médicaments étaient ou chauds, ou froids, ou secs, ou humides, et administrés, suivant la règle, *contraria contrariis*. « Il y avait des altérants qui modifiaient la qualité des corps, des purgatifs qui éliminaient chacun une humeur spéciale[2]. »

Galien mort, sa thérapeutique fut continuée par ses successeurs : Oribase, Aétius, Alexandre de Tralles, Paul d'Egine. Plus de théorie nouvelle. C'est la décadence de l'art grec. Peu à peu le régime tomba en désuétude et la pharmacie resta seule maîtresse.

[1] Alix, *Evolution des doctrines médicales*, Perpignan, 1873.
[2] Gilbert et Boinet, *Histoire de la thérapeutique*, in *Traité de Bouchard*.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE LA PHTISIOTHÉRAPIE CHEZ LES ARABES

« Pendant que la vieille gloire médicale de la Grèce s'éteignait à son foyer même, et que, d'un autre côté, l'Occident, plus jaloux d'un héritage aussi précieux, travaillait de son mieux à le défendre contre toutes les causes de destruction, un autre foyer s'allumait dans l'antique Orient, soit par l'influence du christianisme ou des sectes hétérodoxes, soit par la propagation des doctrines de l'école d'Alexandrie : les écrits des Grecs sont lus, traduits, commentés par les Syriens ou les Juifs, et arrivent, sous cette nouvelle forme, entre les mains des Arabes, qui devaient plus tard, aidés par les Juifs, ramener le gros de la médecine grecque en Occident[1]. » Ainsi donc, nous allons retrouver la science des Hellènes, à peu près intacte, à peine modifiée par quelques apports à la matière médicale. Et pourtant, ce ne sera pas peine perdue que d'étudier la phtisie chez les Arabes, car s'ils n'ont pas eu le mérite de l'originalité, du moins ils ont eu celui d'avoir très bien analysé les ouvrages grecs, parfois ennuyeux

[1] Daremberg, *Histoire des sciences médicales*, 2 vol., Paris, 1870.

à lire et difficiles à comprendre. Ils ont su en extraire les perles, mettre en relief les passages importants, laisser de côté le superflu. Lisez la phtisie dans Galien ; lisez-la ensuite dans Mésuë. Quelle différence ! C'est l'obscurité chez l'un, la clarté chez l'autre ; et cependant les matériaux sont les mêmes ; il n'y a que la méthode d'exposition qui diffère et qu'on chercherait en vain dans les écrits de Galien, rédigés sans aucun ordre... D'ailleurs, pour fixer les idées, nous allons donner un aperçu rapide de la maladie pulmonaire, telle que la comprenaient les Arabes. Puis nous aborderons le traitement en suivant l'ordre chronologique.

Nous laissons de côté les causes de l'ulcère, qui sont toujours les mêmes : le flux de pituite, qui, tombant goutte à goutte sur le poumon, finit par le creuser, de même que la pierre est trouée lentement par la goutte d'eau qui tombe fréquemment sur elle, la péripneumonie, le crachement de sang : *post sanguinis sputum, casus in saniei sputum, et post saniei sputum, casus in phtisim.*

La phtisie est rare chez les enfants et chez les vieillards ; elle attaque surtout les adultes, hommes et femmes, de dix-huit à trente ans, et au maximum pendant l'automne. Y sont prédisposés ceux qui ont le cerveau débile, la poitrine étroite, les omoplates en ailes...

Il est impossible de guérir la phtisie chronique, grave, qui amène une déchéance du corps rapide, et qui s'accompagne de diarrhée, dégoût des aliments, mauvaise haleine, ongles recourbés, chute des cheveux. Mais on peut remédier à une phtisie légère, n'amenant

pas l'état général précédemment décrit. Toutefois, on éprouve des difficultés qu'on ne rencontre pas dans les autres maladies, car, dans le traitement de l'affection en cause, il faut considérer deux facteurs : *la fièvre* et *l'ulcère*, qui demandent pour leur guérison des médications tout à fait opposées : la fièvre a besoin de rafraîchissants, d'humidifiants; l'ulcère demande des remèdes desséchants; *illud quod convenit ulceri est augens febrem.*

D'autre part, même sans température, le phtisique est difficile à guérir pour les raisons suivantes :

1° Le pus provenant de l'ulcère ne peut être évacué que par la toux ; celle-ci ébranle la poitrine péniblement, augmente la douleur et accroît la lésion ;

2° Le poumon est en mouvement continuel : le repos est nécessaire aux membres ulcérés ;

3° Le viscère est dans un état d'humidité constante : or, la cicatrisation de l'ulcère réclame des médicaments desséchants;

4° Enfin, l'ulcère étant situé profondément, les remèdes perdent en route leur efficacité et arrivent au poumon dénués de toute vertu.

Aussi, voici les règles qu'il faudra observer, de façon à mener à bien la guérison du poitrinaire :

1° Distinguer, au point de vue thérapeutique, la phtisie sans fièvre de la phtisie avec fièvre.

2° Envisager dans chaque cas :

a) Le traitement général « *universalis* ».

Etablir la thérapeutique causale de l'ulcère et fixer le genre de vie du malade.

b) Le traitement local « *particularis* ».

Traiter l'ulcère par les remèdes détersifs et cicatrisants.

3° Faire enfin le traitement symptomatique : fièvre, amaigrissement, toux, hémoptysie, diarrhée, constipation, anorexie.

Telles sont les grandes lignes qu'ont suivies les Arabes dans la cure de la phtisie. Nous allons maintenant passer en revue les médecins les plus renommés de cette nation, en suivant l'ordre chronologique.

En premier lieu vient Aaron ou Ahrun d'Alexandrie (622), auteur de *Pandectes*, dont quelques fragments nous ont été conservés par Rhazès[1]. Il faisait grand usage des fumigations à l'arsenic rouge, à l'arsenic jaune, au galbanum; il employait les antidotes desséchants « amorosia, metridatum, tyriaca » et donnait au malade, tous les matins, une cuillerée d' « alkitran ».

Hhonaïn ou Honeïn (809-873), cité également par Rhazès, « était très heureux dans la cure de la phtisie pulmonaire, et rétablit parfaitement un malade dont les poumons étaient déjà en pleine suppuration[2]. »

Son fils Izhak recommandait de soigner la phtisie à ses débuts, en traitant d'abord la fièvre *per res mitigativas, et frigidas, et humectativas*, puis l'ulcère *per res dessicativas*. Il prescrivait la saignée de la veine céphalique, des purgatifs faits de turbith blanc, aloès et réglisse, s'il n'y avait pas de température; sinon, il ordonnait la violette, les sebestes ou jujubes, la casse, la manne. Comme desséchants, il employait le bol

[1] Rhazès, *Continentem rasis*, 2 vol. in-f., Venetiis, 1542.

[2] Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. Jourdan, Paris. 1815-1832.

d'Arménie, la ptisane avec écrevisses, les emplâtres d'aloès et de myrrhe, d'acacia et de noix de cyprès, de feuilles de tamarin, de saule et de rose; les onctions à l'huile de myrte et de rose; comme expectorants, le miel et l'eau de soufre.

Sérapion le Vieux[1] (820) a surtout insisté sur les difficultés du traitement, dues principalement à la coexistence de la fièvre et de l'ulcère. Les remèdes prescrits sont les mêmes que ceux d'Izhak. Signalons, contre le crachement de sang, l'emploi de l'alun, du spodium, des roses rouges, de la laitue, du plantain; le *diacodion*, contre la toux.

Quant à Rhazès[2] (929), il traitait le catarrhe par les fumigations de soufre, de myrrhe, par les jujubes; dans l'hémoptysie, il conseillait la gomme arabique, le rob de citron, la pierre hématite. Il obtint des cures merveilleuses par le seul usage du lait de chèvre, pain et sucre :

Je connais, dit-il, un malade qui, pendant un an, se nourrit seulement de pain et de lait, prenant pour boisson du lait en guise de vin, et, par ce moyen, il guérit promptement de l'ulcère au poumon, dont il était affligé.

Nous arrivons maintenant au médecin arabe, qui, pour nous, a le mieux traité la phtisie, Mésuë le Jeune[3], mort en 1015. Voici en résumé sa thérapeutique :

Le malade habitera les régions tempérées; il prendra

[1] *Serapionis... Practica*, Venetiis, 1550.

[2] Rhazès, ouvrage cité.

[3] Mesuë, *Grabadix hoc est compendii secutorum medicamentorum libri duo*, Venetiis, 1623.

une nourriture légère, facile à digérer, comme le foie de volaille, les testicules de coqs, qui n'ont pas sauté sur les poules, la viande de poulet, pigeon, perdrix... accommodée avec du miel, si son ulcère a besoin d'être détergé. Au contraire, s'il faut des cicatrisants, il mangera le museau de chevreau, de bélier châtré, le groin d'un jeune porc. Il fera usage de pain bien cuit, aromatisé de résine de lentisque, de bouillies de froment, d'orge, de millet, de lentille, de riz. Comme dessert, il se contentera de petits raisins séchés au soleil, de grenades douces, de coings. En fait de boissons, le malade boira du lait, du vin blanc doux, du vin blanc astringent, si toutefois il n'a pas de fièvre ; sinon il prendra de la ptisane, de la décoction d'écrevisse, de l'eau de pluie. Il importe que le phtisique fasse avant le repas une petite promenade, suivie de frictions légères, assouplissant le corps. Après le dîner il se reposera pendant deux heures, dans un endroit tranquille, parfumé de plantes odorantes et astringentes. Il fera attention à la constipation, à la diarrhée, et combattra ses insomnies par des médicaments à base d'opium.

Tout en suivant ce régime, il faudra traiter l'ulcère. On le détergera avec le miel, la ptisane d'orge, l'eau sucrée, la décoction de pois chiche, d'hysope, d'iris; avec le remède de Galien, comprenant : poumon de renard desséché, suc de réglisse, capillaire, semences de fenouil, anis, parties égales ; on prescrira aussi la thériaque, le mithridate, l'arsenic, le soufre. — Pour le cicatriser, on aura recours au lait de femme, d'ânesse, additionné de sucre de roses, ou aux ingré-

dients suivants : sang-dragon, terre sigillaire, bol d'Arménie, olibanum, mastiche, fleurs de grenadier sauvage, rose, corail, cendres d'écrevisses, amidon, graines de mauve, gomme arabique, plantain, fruits de myrte, coing...

Mais le vrai spécifique des ulcères, pour Mésuë, sera le sucre de roses :

Parmi les remèdes d'un admirable secours pour la consolidation et la guérison des ulcères du poumon, il faut citer le sucre rosat frais : en lui se trouvent réunies la vertu détersive du suc des roses et la vertu consolidante des parties solides de la rose.

Signalons enfin la préparation de testicules de renard, les trochisques de camphre, le diamargariton à base de perles perforées et non perforées, le diacameron à base d'argent, or, ivoire..., le diatragacanthum à base de gomme adragante, le diarrhodon à base de roses. Les bains d'eau tiède, suivis de frictions, d'aspersions à l'huile de rose, seront réservés au phtisique désespéré, fébricitant, dans un état d'affaiblissement considérable. La toux sera calmée par les sirops de pavot, de jujubes, de violettes ; la constipation sera vaincue par le lait, coupé d'eau et sucré avec un peu de polypodium.

A part de très légères modifications, la thérapeutique du Persan Avicenne[1] (980-1037), le prince des médecins, est identique à celle de Mésuë. Mentionnons les fumigations faites avec : feuilles d'olivier, bouse de vache sèche, graisse de bouc, arsenic, excrément de lièvre,

[1] Avicenne, *Avicennæ... ex Gerardi Cremonensis versione*, Venetiis, 1608.

parties égales. Très employées aussi étaient les confections *exsicativæ* comme le diacyminum, à base de cumin et l'athanasia. Le lait était toujours ordonné, surtout celui de femme, *suctum ex mamilla.* Mais le remède favori était le sucre de roses :

Et si je ne craignais d'être appelé menteur, je raconterais à cette intention des faits surprenants : je dirais la quantité (de sucre) qu'absorba une femme phtisique. Sa maladie durait depuis longtemps; elle était arrivée à l'approche de la mort, et déjà on avait appelé auprès d'elle ceux qui devaient préparer ses funérailles; mais son frère, accouru à son chevet, la guérit par l'usage prolongé du sucre : elle revint à la santé et reprit son embonpoint. On ne saurait dire la quantité de sucre rosat qu'elle absorba.

Avicenne, partisan de la cure d'altitude, conseillait à ses phtisiques l'air montagneux et marin de la Crête.

Avenzoar[1], de Séville (1123-1162) rapporte une cure remarquable de phtisie, opérée par son grand-père, à l'aide du sucre de roses, du pain bien fermenté et de l'huile d'olives :

Ayant à traiter un Espagnol qui était atteint de cette affection et était exténué, au point que toutes ses chairs étaient consumées, mon grand-père le guérit en le nourrissant de pain bien fermenté, d'huile d'olives et de sucre rosat; il se rétablit et récupéra son humidité; il ne lui survint, par la suite, aucune affection, et il vécut si longtemps que le médecin qui le traitait mourut avant lui.

Enfin Averrhoës[2], de Cordoue (1126-1198) envoyait ses poitrinaires en Egypte, en Ethiopie, leur prescrivait

[1] Avenzoar Theizir, in *Colliget Averrois*, Venetiis, 1549.
[2] Averrois, *Colliget*, lib. VII, Venetiis, 1574.

l'oxizaccare, ou sirop composé de suc de grenades et de vinaigre. Lui aussi, imitant ses prédécesseurs, traita avec succès une femme de Kéravezmia d'une phtisie pulmonaire, dont elle était atteinte, en lui faisant prendre une énorme quantité de sucre rosat.

Averrhoës clôt la liste des médecins illustres. Après lui la science médicale déclina rapidement ; la période de célébrité avait été courte, et, avec Littré, on peut dire des Arabes « qu'ils ne firent que toucher l'arbre de la science et bientôt en laissèrent tomber le fruit de leurs mains fatiguées ».

DEUXIÈME PARTIE

LES AGENTS THÉRAPEUTIQUES ET LES MÉDICATIONS ANTIPHTISIQUES DANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE PREMIER

TRAITEMENT HYGIÉNO-DIÉTÉTIQUE

§ 1. Aéroclimatothérapie.

De tout temps, l'air a été considéré comme le *pabulum vitæ* : il n'est pas un médecin de l'antiquité qui n'ait envoyé ses pulmoniques respirer l'*air des montagnes*, l'*air de la mer* ou l'*air des pays chauds*.

Ægrotus, tabe vexatus, eximias regiones colat ! Que le phtisique aille habiter les régions élevées ! disait Suçruta.

Combien de fois cette phrase sera répétée dans la suite !

Qu'étaient-ce que les ἀσκλεπεια antiques, sinon nos sanatorias actuels ? Et plus d'une guérison, opérée par les prêtres d'Esculape, était due en réalité à la salubrité du lieu, où le temple se trouvait situé.

Du temps d'Hippocrate, c'était le mont Lactarius qui guérissait les poitrinaires. Il fut longuement

célébré par Cassiodore, qui parle de la guérison d'un certain Davus, consumé par la phtisie :

Contre cette exécrable maladie, les dieux donnèrent le bienfait de cette montagne : la salubrité de l'air, jointe à la fécondité d'un sol fertile, y produit des herbes douées des propriétés les plus douces, et à cette pâture le troupeau des vaches grasses gagne un lait bienfaisant ; aussi, ceux pour qui les conseils des médecins ne valent plus rien, n'ont-ils d'espoir que dans cette boisson, qui redonne la force détruite par les maladies. Le lait remplit les membres vidés, restaure les forces éteintes, et comme par un feu réparateur, soutient les malades : il est à la maladie ce que le sommeil est à la fatigue[1].

Galien envoyait ses malades à Tabie, aujourd'hui Castellamare, non loin du Vésuve : le traitement se faisait dans les montagnes, derrière la ville, à trente stades à peu près de la mer. Le phtisique y respirait un air pur, y buvait un lait exquis, imprégné du parfum des plantes. — Après Galien, Tabie conserva sa réputation et fut conseillée aux poitrinaires par Symmaque[2], au IVe siècle, par Procope[3], au VIe siècle, par Baccius[4] :

Neapolitani medici pro ultimo refugio ægros phtisicos, et qui sanguinem exspuunt, vel ejusmodi thoracis ulcera et alia vitia patiuntur, ad Tabeas mittunt...

Aétius, Paul d'Egine, Antyllus parlent aussi de l'efficacité de l'air des montagnes :

[1] Cassiodore, lib. II, Variar., cap. x.
[2] Symmaque, *Epistolarum*, VI, 17.
[3] Procope, *De bello goth.*, II, 4.
[4] Baccius, *De thermis*, lib. IV.

L'air des montagnes et des pays élevés, où ne pénètre aucune brise, est meilleur pour la santé ; il convient contre l'orthopnée, la phtisie et toutes les maladies de la poitrine et de la tête [1].

Sur les hautes montagnes et dans les contrées montagneuses, lorsque l'air n'est point agité par les vents, il est plus sain. Ceux qui sont attaqués de la consomption et de l'asthme s'en trouvent bien [2].

Les localités élevées sont les plus saines, car l'air n'y séjourne pas, mais il afflue de tous côtés, et il est constamment chassé par les vents : elles sont donc bien aérées et conviennent contre toutes les maladies de la poitrine [3].

Enfin à l'époque des Arabes, Avicenne recommandait à ses phtisiques l'air montagneux de la Crète.

L'air marin, l'air salé fut également très vanté par Celse [4] :

Opus est, si vires patiuntur, longa navigatione ;

par Pline l'Ancien [5] :

Præterea est alius usus (maris) multiplex, principalis vero navigandi phthisi affectis.

De même Cœlius Aurelianus [6], Arétée [7] prescrivirent au phtisique les longs voyages par mer :

Quemadmodum in navi ac maris tranquillitate ; nam si res ægroto prospere cedant, in æquore gestari poterit,

[1] Aétius, lib. III, cap. CLXII, tiré d'Oribase.
[2] Paul d'Egine, lib. II, cap. XXXV.
[3] Antyllus, t. II, p. 301, tiré d'Oribase.
[4] Celse, III, 22.
[5] Pline l'Ancien, XXXI, 33.
[6] Cœlius Aurelianus, *Chron. II*, 14, p. 426.
[7] Arétée, *Cur. diut. morb.*, I, 8.

atque illic vitam agere : etiam aqua salsa siccitatem quamdam ulceribus communicat.

Ce n'est pas seulement de nos jours que les poitrinaires vont se soigner en Egypte. A l'époque de Celse, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, ils allaient à Alexandrie.

Voici une lettre de Pline le Jeune[1] à son ami Paulinus, dans laquelle il lui fait part de la maladie de son affranchi Zozime :

Il y a quelques années déjà, un jour qu'il déclamait avec force et véhémence, il eut un crachement de sang ; je l'envoyai pour ce motif en Egypte, d'où il est revenu rétabli depuis peu, après une longue absence ; mais, pour avoir depuis forcé sa voix plusieurs jours de suite, il a été pris d'un accès de toux qui lui rappelle sa maladie d'autrefois, et il a craché le sang de nouveau. Aussi, ai-je l'intention de l'envoyer dans les terres que tu possèdes à Forum Julii, car je t'ai souvent entendu répéter que l'air y est sain et souverain pour ces sortes de cures.

Galien préférait le climat sec de la Haute Egypte, de la Lybie :

Loca sicciora conveniunt : Superior Ægyptus et Lybia maxime huic malo medentur[2].

En résumé, les Anciens firent beaucoup attention à la qualité de l'air respiré par le phtisique, et, quand ils ne le trouvèrent pas à leur gré, ils en modifièrent la constitution, témoin Galien, Alexandre de Tralles et les Arabes, qui assuraient sa fraîcheur en été, en arro-

[1] Pline le Jeune, *Lettres*, Paris, 1886.
[2] Galen. t. XIV, cap. XIII.

sant le plancher de la chambre du malade d'eau fraîche, en le jonchant de roses, joubarbe, ronce, branches de lentisque.

Vitruve, architecte du temps d'Auguste, nous a laissé des recommandations très importantes, au point de vue de *l'emplacement des maisons :*

Si l'on s'établit à l'abri des vents, l'on aura pour habitation un lieu non seulement propre à conserver la santé à ceux qui se portent bien, mais même à guérir promptement les maladies, qui, dans d'autres endroits, ont besoin du secours de la médecine ; et cela, à cause de la bonne température qui résulte de cet abri. Les maladies, qui sont de difficile guérison dans les lieux dont il est question, sont les rhumes, la goutte, la toux, la pleurésie, la phtisie, le flux de sang[1].

D'autre part Antyllus conseille au malade « d'habiter les chambres des étages supérieurs, qui sont bonnes pour ceux qui ont une accumulation de pituite dans la poitrine » (tiré d'Oribase).

§ 2 — Hydrothérapie.

Le *bain* d'eau tiède, que les Hindous conseillaient vivement dans la phtisie, fut réservé dans la suite au malade atteint de fièvre hectique, et dans un état d'affaiblissement considérable. Beaucoup de médecins, Celse notamment, le proscrivaient comme nuisible à la cicatrisation de l'ulcère, qui exigeait des remèdes desséchants. Selon Hippocrate et Galien, il tempérait

[1] Vitruve, *Traité de l'Architecture*, trad. Nisard, cap. VI.

les humeurs âcres, calmait la chaleur engendrée par l'ulcère, facilitait le crachat, procurait le sommeil... Seulement, il fallait l'interdire aux hémoptoïques, car il avait la propriété de relâcher les vaisseaux et ainsi de favoriser le crachement de sang.

La façon de donner le bain fut minutieusement décrite par les Anciens : l'air de la salle devait être tempéré, non chargé de mauvaises odeurs ; l'eau tiède. Le malade faisait plusieurs séjours dans le bain, suivis de frictions, d'aspersions aux décoctions de tête de chevreau, d'orge, de blanc d'œuf... et finalement d'onctions à l'huile de rose, de myrte, de mastic. Puis il reposait dans un endroit calme, parfumé de plantes astringentes.

Sérapion[1], Avicenne[2], faisaient précéder le bain d'aspersions au lait, fait intéressant, car plus tard des bains de lait seront ordonnés au phtisique et donneront lieu à des guérisons inespérées[3].

§ 3. Cure de travail.

En général, les Anciens furent partisans des exercices modérés, consistant en *promenades* courtes, faites avant le repas, ou dans la *gestation*, qui, d'après Celse, est très avantageuse dans les maladies chroniques :

Il y a, dit-il, plusieurs espèces de gestations ; on en règle l'emploi d'après les forces et les ressources pécuniaires du pa-

[1] Sérapion, Tract. VIII, cap. XII.
[2] Avicenne, I, 4, Tract. 3, cap. VI.
[3] Zacutus Lusitanus, *Opera*, Tract. de phtisi.

tient, de manière qu'elles n'affaiblissent pas trop les malades débiles et ne fassent pas défaut à ceux de la basse classe. La plus douce est celle en bateau, soit dans l'intérieur d'un port, soit sur une rivière ; plus forte est la gestation dans la haute mer ou en litière ; la plus violente est celle en chariot... Si l'on ne dispose d'aucun de ces moyens, on suspend un lit que l'on fait mouvoir ; à défaut de cette ressource, on y supplée en mettant un support au-dessous d'un pied du lit et en balançant ce lit avec la main.

De ces exercices, les doux conviennent aux personnes faibles ; ceux qui sont un peu plus forts, aux malades débarrassés de la fièvre depuis plusieurs jours ou à ceux qui sentent les premières atteintes d'une maladie grave, sans avoir encore de la fièvre, comme cela a lieu dans la phtisie...

Asclépiade de Bithynie prescrivait à ses malades le jeu de l'escarpolette ; Antyllus, la *déclamation* : ses effets sont de dilater la poitrine et les alvéoles pulmonaires, d'augmenter ou de diminuer notre température, de laisser s'échapper la vapeur d'eau du sang et favoriser l'expulsion des crachats et du mucus ; nuisible dans les cas d'hémoptysie, car la grande quantité d'air inspiré active la circulation, irrite le poumon et la rend plus abondante.

Rappelons enfin ces sages *préceptes hippocratiques*, qui resteront toujours vrais[1] : le malade évitera de prendre froid, se défiera du vent et du soleil ; durant l'hiver, il restera dans sa maison, auprès du feu ; il n'usera d'exercices que modérément, marchera si la

[1] Voir Meunier et Plicque, le Traitement hygiénique des tuberculeux dans l'ancienne médecine (*Bulletin médical*, 1900).

marche lui réussit, sinon *il gardera le repos autant que possible*. Il dormira beaucoup, s'abstiendra des plaisirs de Vénus, s'efforcera d'être gai, renoncera aux affaires et à tout ce qui cause de l'inquiétude, se souvenant du vers d'Ovide[1] :

Attenuant vigiles corpus miserabile curæ :
Les soucis vigilants épuisent et consument le corps.

§ 4. Le Régime.

Optimum medicamentum est cibus opportune datus (Celse). Il n'est point de médicament qui vaille la nourriture prise en temps convenable.

Une des grosses préoccupations du médecin antique fut d'assurer au phtisique un régime convenable. Il s'efforça de lui prescrire une nourriture légère, rafraîchissante, facile à digérer, plutôt liquide que solide, donnée en petite quantité, mais fréquemment, et composée d'aliments de « bon suc », dont Celse nous donne la liste :

Les aliments de bon suc sont : le froment, le siligo, l'alica, le riz, l'amidon, le tragum, la ptisane, le lait, le fromage mou, le gibier, les oiseaux de la classe moyenne, les poissons, qui tiennent le milieu entre les tendres et les durs, comme le mulet et le loup de mer ; la laitue du printemps, l'ortie, la mauve, la citrouille, l'œuf sorbile, le pourpier, les escargots, les dattes ; parmi les fruits, ceux qui ne sont ni acerbes, ni acides ; le vin doux ou léger, le passum, le moût cuit ; les olives qui ont été conservées dans l'un ou

[1] Ovide, *Métamorphoses*, lib. III, vers 396, fable d'Echo et de Narcisse.

l'autre de ces deux derniers liquides ; les matrices, les museaux et les pieds de cochon, les viandes grasses, gélatineuses [1] et toutes sortes de foies.

Nous allons passer en revue quelques-uns de ces aliments ou boissons, comme le lait, le sucre, les bouillies, les viandes, etc.

Le lait. — Voilà pour les Anciens la véritable nourriture du phtisique. Comme on a pu s'en convaincre en lisant les chapitres précédents, jamais aliment ne fut autant vanté que le lait, doux aux ulcères, à la fois nourrissant, détersif et cicatrisant. Le meilleur était le lait de femme, pris aux mamelles[2] :

Mihi porro nihil ad hæc omnia lacte videtur esse præstantius, præcipue quidem si qui muliebrum mammam apprehendens id ipsum mulgere tolerit,

disait Galien. De là viendra la coutume au moyen âge de donner une nourrice au phtisique. Très salutaires aussi étaient les laits d'ânesse, de « vache noire », sans doute parce que l'animal de ce poil passait pour plus vigoureux, de jument, de chèvre, etc... Non seulement la qualité du lait variait avec l'espèce animale qui l'avait fourni, mais encore chez le même animal, suivant qu'il s'était nourri des herbes de la plaine ou de la

[1] Pline a fait cette remarque que les plantes les plus vivaces sont celles dont le suc est le plus gélatineux (Baillon. *Opera omnia*, 1600).

[2] Les Anciens comparaient le lait à la liqueur spermatique, qui perd son activité quand elle reste quelque temps au dehors (Petit-Radel).

montagne. Le lait de Tabie, aux bons pâturages, était très renommé : là poussaient le chiendent, la sanguinaire, la mélisse, la ronce, le lierre terrestre, le chèvrefeuille, le lentisque, le fenouil, l'hysope, l'absinthe, le pouliot, toutes plantes spécifiques de la phtisie. Les Arcadiens[1] n'usaient jamais de simples, mais ils buvaient le lait vers le printemps, époque à laquelle les herbes sont le plus gonflées de suc et rendent cette boisson médicinale.

Les Anciens varièrent sa composition à l'infini : ils le donnèrent cru ou cuit, en y plongeant des pierres brûlantes ; coupé d'eau ou mélangé à de l'hydromel, à du sucre de roses, afin d'humecter les poumons, apaiser la toux, procurer l'expectoration et faire cesser la constipation ; additionné de cendres d'écrevisses pour cicatriser les ulcères.

Ils firent aussi grand usage du lait aigre *(lac acetosum)*, du petit lait convenant au malade fébricitant, du fromage aromatisé aux plantes, du beurre et des aliments préparés avec le lait.

Le sucre. — Il jouait un très grand rôle dans la thérapeutique antiphtisique des Grecs et des Arabes. C'était un aliment et un médicament, donné sous la forme de miel, la nourriture des dieux, ou de boissons préparées avec lui, telles que :

L'*hydromel* ou *aqua mulsa :* on faisait un mélange d'eau et de miel, qu'on exposait pendant quarante jours au soleil.

[1] Rapporté par Pline l'Ancien.

Le *mulsum :* après avoir fait bouillir le miel, on le mélangeait avec du vin des meilleurs crus, tels que du Massique ou du Falerne et de préférence avec du vin vieux.

L'*oxymel*, composé de miel, vinaigre vieux, sel marin, eau de mer ou de pluie. On faisait bouillir le tout et on le laissait vieillir.

Le *lait au miel* [1].

Les Arabes seuls connurent le « jus sucré du roseau », l'associèrent à de l'essence de roses, en firent le sucre rosat, avec lequel ils obtinrent des guérisons merveilleuses.

Les bouillies. — Citons en premier lieu, prescrite à chaque instant au phtisique fébricitant, la *ptisane*, décoction d'orge passée ou non passée.

Pour faire cette préparation, il y en a qui écrasent préalablement l'orge dans un mortier, la font ensuite bouillir rapidement et jettent dans la décoction, soit de l'amidon, soit du cumin, soit du miel ; mais c'est le plus mauvais procédé. Le meilleur, le voici, suivant Galien : on fait d'abord macérer l'orge dans l'eau froide, ensuite on la tourne dans les mains jusqu'à ce que la petite pellicule soit détachée ; après quoi on broie l'orge plus fortement dans les mains jusqu'à ce que tout ce qui est paille soit enlevé, à moins qu'on ne veuille faire la ptisane plus détersive. On doit d'abord faire bouillir l'orge à grand feu et ensuite conduire la décoction à feu doux jusqu'à consistance de suc [2].

Arétée y ajoutait de l'aneth, du sel, du poivre, un peu de pouliot, d'oignon ou de poireau. Etaient aussi

[1] Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités expliquées.*
[2] Daremberg, *Œuvres d'Hippocrate*, Paris, 1843.

très en faveur, les bouillies de froment, de lentilles, de riz, d'orobe, de millet, de pois.

Les viandes. — Les préférées étaient celles de volailles : foie de chapon, testicules de coq, ailes de poulets, perdrix, pigeons, petits oiseaux tendres, cuits dans leur jus ou dans de la décoction d'orge. Les viandes gélatineuses, museau de porc, de bélier, pieds de mouton étaient ordonnées, comme agglutinant les parois de l'ulcère. Enfin, mentionnons les poissons, surtout les cartilagineux. les écrevisses préparées avec du lait, les escargots, les coquillages.

Les boissons. — Outre le lait et l'hydromel, signalons l'eau de pluie, douée de vertu astringente, le vin blanc doux, au début de la maladie, puis, lorsque les ulcères sont nettoyés, le vin noir, austère, très vieux, riche en tannin et en glycérophosphates et éminemment propre à cicatriser les ulcérations.

CHAPITRE II

TRAITEMENT MÉDICAMENTEUX

Si la thérapeutique médicamenteuse des Anciens a été très simple dans le but qu'elle poursuivait : déterger et cicatriser l'ulcère, cause de la phtisie, calmer la toux, s'opposer au crachement de sang, elle fut par contre très compliquée dans sa matière. Innombrables sont les variétés de préparations qu'elle nous offre, depuis les formules les plus simples jusqu'aux électuaires les plus extraordinaires, comme la fameuse thériaque « qu'on peut considérer comme une boutique entière d'apothicaire, contenue dans un pot de faïence [1] ». Certes, il serait curieux de voir rassemblées toutes les drogues qui ont été employées dans la phtisie ; on y verrait bien des remèdes étranges : aux plantes pectorales, douces aux poumons, aux plantes astringentes, efficaces contre l'hémoptysie, viendrait s'ajouter la foule de recettes bizarres, assurant la guérison de l'ulcère, depuis les amulettes des Hindous ou les ronds de papier des Chinois, jusqu'aux compositions répugnantes, dont les livres de Pline, de Marcellus Empiricus abondent : les mille-pieds pris en breuvage,

[1] *Dictionnaire des Sc. méd.*, article Pharmacie.

un lézard vert cuit dans du vin, la célèbre chair de vipère, etc..., et bien d'autres produits repoussants, tirés de l'homme ou des animaux. La rose mêlerait son doux parfum à l'odeur infecte d'une « réglisse ammoniacale » ou d'excréments de lièvre... Mais que le lecteur se rassure, nous lui ferons grâce de tous ces remèdes de sorciers, nous contentant de passer en revue les médicaments les plus intéressants, tirés des règnes végétal, minéral et animal.

§ 1. Règne végétal.

Les *Balsamiques*. Les Anciens firent souvent usage, dans la phtisie, des balsamiques, aux âcres senteurs. Rappelons la phrase de Pline :

Les forêts composées uniquement d'arbres qu'on exploite pour la poix et la résine, sont très avantageuses pour les poitrinaires.

ou celle de Marcellus Empiricus :

Les phtisiques doivent demeurer là où l'on fabrique la poix.

La *pomme de pin*, qu'Esculape déjà prescrivit à un malade atteint d'hémoptysie, fut très employée par les Grecs et les Arabes : elle faisait la base d'un looch célèbre de Mésuë :

Prenez chair de dattes drach. xxxv, pignons drach. xxx, amandes douces décortiquées, avellanes rôties, gomme adragante, réglisse, amidon, capillaire, racine d'iris ââ unc. 1/2, miel, beurre récent, sucre blanc ââ drach. iv, amandes amères drach. iij.

Que de fois avons-nous rencontré la *térébenthine* de Chio, calmant la toux, purgeant les maux de poitrine, suivant Dioscoride : *tussi ac tabi conveniunt resinæ terebenthinæ; per se aut in eclegmate ex melle, vitia pectoris expurgant.* Nous ne pouvons passer sous silence le *bol* d'Arétée, contenant : miel 15 grammes, térébenthine 8 grammes, galbanum 30 grammes ; mélanger et donner matin et soir gros comme une noisette; ou l'*hypoglotte* suivant de Galien : térébenthine, gomme, miel ââ drach. j; donner gros comme une olive et tenir dans la bouche. Mentionnons aussi la *poix* « puissante aux venins, aux phthisiques, aux crachements de sang caillés et pourris, à la toux, à la difficulté d'haleine, et à tous les humeurs gluans et visqueux de la poitrine, qui malaisément se crachent, en la leschant avec du miel à la mesure d'un gobelet ou au poids de 2 onces ». Elle servait à préparer le fameux vin empoisé, fait de moust et de poix liquide, qu'on préférait au vin à la résine de pin, à la résine de lentisque. L'*ambre jaune* eut aussi beaucoup de succès, surtout dans le crachement de sang, donné sous forme de trochisques dont voici un exemple tiré de Mésuë :

Prenez ambre ou karabé unc. j, corne de cerf brûlée, gomme arabique, tragacanthe, acacia, hypocistis, balaustes, mastic, corail rouge, iaque, semences de pavot noir ââ scrup. viij, encens, safran, opium ââ drach. ij. Malaxez le tout avec du mucilage de plantain et faites-en des trochisques du poids d'une drachme.

Citons enfin, surtout employés à l'époque arabe, le styrax, l'oliban ou encens, la myrrhe, le mastic, excel-

lents pour nettoyer les vieux ulcères, l'apobalsamum ou baume de la Mecque, dont on utilisait le bois *(xylobalsamum)* ou le fruit *(carpobalsamum)*.

Les *Plantes pectorales*. La matière médicale antique abonde de ces sortes de plantes, qui incisent et détergent les humeurs crasses, lentes et pituiteuses, ouvrent l'obstruction, facilitent le crachat, comme le lierre terrestre, l'hysope, le capillaire, la violette, la mauve, le pouliot, le tussilage, la réglisse, le fenugrec, l'iris, le marrube, les jujubes, les figues, les dattes, les raisins secs... On les prescrivait soit en décoctions, qui malheureusement se conservaient mal, soit sous forme de robs, juleps, sirops, fort plaisants au malade, ou encore en éclegmes « dont l'usage était le jour et la nuit, loin du repas, en le laissant glisser bellement et ne l'avaler soudainement, afin que la plus grande partie tombe en la poitrine[1] ». Voici quelques préparations :

Julep de Galien : Prenez jujubes xx, figues douces xv, réglisse drach. j, têtes de pavot drach. v, capillaire, anis, semences d'ache ââ drach. ij, hysope ou suc de rose drach. iij, semences de fenugrec drach. ij ; y ajouter du sucre et en faire un julep que l'on donnera pendant huit jours.

Sirop de réglisse (Mésuë) : Prenez réglisse en poudre unc. ij, capillaire, hyssope unc. j ; faites cuire pendant vingt-quatre heures dans eau de pluie ou de fontaine lib. iv ; clarifiez la colature avec le meilleur miel, le sucre le plus blanc. Ajoutez-y sur la fin eau de rose unc. vi et faites-en un sirop.

Les *vins*, aromatisés aux plantes, furent en grande

[1] Bauderon, *Pharmacopée*, Lyon, 1588.

faveur, tel le vin au pouliot de Columelle appelé *gléchonite :* faites infuser pouliot sec lib. iij dans un conge de moût ; quand la liqueur est refroidie, versez-la dans une urne de vin doux, après avoir retiré le pouliot.

L'*Opium.* Très employé dans la phtisie, c'était le suc de pavot noir ou blanc, appelé méconium, qui entrait, paraît-il, dans la composition du népenthès, cette poudre « qui dissipe les chagrins, apaise la colère et fait oublier tous les maux », et qu'Hélène, femme de Ménélas, versa dans la coupe de Télémaque à Lacédémone. (Homère, *Odyssée.*)

Uni au miel, il formait le diacode, dont l'inventeur est Thémison. Scribonius Sargus nous a laissé un catapote à base d'opium, excellent pour procurer le sommeil :

Prenez myrrhe, encens, opium, mandragore, semence de jusquiame blanche, opoponax, dictame de Crète, marrube, ââ drach. iv. En donner 3 oboles dans 3 cyathes d'eau miellée.

Le pavot entrait dans la composition d'électuaires fameux, le mithridate, la thériaque[1]. Enfin les Arabes, qui en firent grand usage dans la toux, l'employaient surtout sous forme de sirop, ainsi composé :

Prenez têtes de pavot blanc et noir ââ drach. L, semences de laitue drach. XL, capillaire drach. XV, jujubes drach. XXX,

[1] 4 grammes de la thériaque d'Andromaque renfermaient 10 centigrammes d'opium brut.

grains de mauve et de coing ââ drach. vj, réglisse v. Faites cuire dans 4 litres d'eau, clarifiez la colature avec pénides[1] et sucres ââ unc. viij ; faites-en un sirop.

Les *Plantes astringentes.* Nos pères prescrivirent, sans s'en douter, une substance très en vogue aujourd'hui dans la phtisie, le tannin, lorsqu'ils conseillaient les astringents suivants « qui appaisent les fluxions qui cheent de la tête sur la poitrine, conviennent à ceux qui crachent le sang et cicatrisent les ulcères » : la rose, chère aux Arabes, avec laquelle ils obtinrent des guérisons merveilleuses, l'écorce de chêne, la pelure du gland, la noix de galle, le plantain, la ronce, le grenadier, la grande consoude, la bistorte, la nèfle, la pomme, le coing, qui formait la base du *mélinon* d'Aétius ou emplâtre au coing.

Les *Plantes purgatives.* D'un emploi fréquent furent les plantes purgatives, propres, suivant les Anciens, à évacuer l'humeur mauvaise qui corrompt le poumon, et dont Rhazès nous donne une préparation célèbre, sous le nom de pilules « cocciæ » : prenez hierapicra[2] drach. x, turbith, stechas ââ drach. v, colocynthe drach. iij, scammonée drach. ij.

Signalons enfin une plante *diurétique,* que nous voyons à chaque instant prescrite dans la phtisie, la scille, aux vertus de laquelle les Anciens croyaient beaucoup. « Aux environs de Péluse, on éleva un temple à l'oignon marin et les Grecs Anciens le plan-

[1] Sucre tors ou sucre d'orge.

[2] Préparation (*hiera*, sacré ; *picra*, amer) de Galien à base d'aloès.

taient près du foyer domestique, pour en éloigner les maléfices. » Suivant Pythagore, l'oxymel scillitique « était propre à reculer le terme de l'existence ».

§ 2. Règne minéral.

L'*arsenic* a été connu dès la plus haute antiquité (Chinois), mais n'a été considéré comme médicament qu'à partir d'Hippocrate, qui le prescrivait en fumigation dans les catarrhes chroniques. Il était employé à l'état de sulfures : le sulfure jaune ou *orpiment*, le sulfure rouge, ou réalgar, ou *sandaraque*. Tous deux étaient ordonnés, soit sous forme de bol, soit en fumigation, soit en cataplasme.

On ordonne la sandaraque, dit Dioscoride, avecque vin miellé à ceux qui crachent pourry. On reçoit son parfum avecque de résine, par un tuyau contre des toux invétérées. Prinse à dose d'électuaire avecque miel, elle éclaircit la voix. Incorporée avecque résine et prinse à mode de pilules, elle est fort bonne à ceux qui ont courte haleine [1].

Pour Pline, l'orpiment est plus efficace.

Il est fort propre à mundifier le gosier, le prenant avec miel, rendant par ce moyen la voix claire et bien tonnante. Prins en bolus avec tourmentine [2], il sert en médecine fort alègre à la toux, et à ceux qui ont courte haleine : mesmes on tient que son parfum faict avec de cèdre est bon à ce que dessus... [3]

[1] Dioscoride, *Œuvres*, trad. Matthée, Tyon, 1559.
[2] Térébenthine.
[3] Pline, *Œuvres*, trad. Antoine du Pinet, Paris, 1622.

Galien fit également grand usage de l'arsenic, conseillant au malade d'en respirer les fumées : voici une préparation qu'il vantait beaucoup :

Prenez styrax, mastiche, poivre, persil ââ drach. j, sandaraque drach. vj ; placer sur charbons ardents et aspirer la fumée à l'aide d'un tuyau.

Enfin, parmi les Arabes, certains l'employèrent en pilules avec du miel, d'autres comme Sérapion, le firent entrer dans leurs emplâtres, la plupart l'ordonnèrent en fumigation : Aaron et Avicenne nous ont laissé les recettes suivantes :

Prenez une partie d'arsenic rouge et broyez-la avec du beurre fondu ; avec cette mixture, vous enduirez des feuilles de cèdre, vous les laisserez sécher et vous en ferez une fumigation avec deux ou trois d'entre elles. *Ou encore*, employez le mélange suivant : feuilles d'olivier, bouse de vache, graisse de bouc, arsenic, excrément de lièvre, parties égales.

Quant au *soufre*, « c'est à peine si dans les livres hippocratiques il en est fait mention. Dioscoride, Pline sont les premiers qui aient spécifié quelques-unes de ses applications thérapeutiques, le conseillant intérieurement et extérieurement dans les maladies de la poitrine. » Aétius, Zopyre, le mettent au nombre des médicaments qui chassent les humeurs du poumon, et le prescrivent en fumigation. Galien envoyait ses phtisiques respirer l'air sulfureux de Tabie, recommandait les préparations de soufre et de myrrhe ; Marcellus Empiricus, les pilules de graisse de porc et de soufre ; Ysaac, l'eau de soufre *aqua sulfuris*, qui fait expectorer. Citons aussi cet électuaire dont il fait la base :

Prenez soufre jaune, semences de jusquiame blanche, styrax, myrrhe ââ drach. viij, rue, costus ââ drach. x, opium, safran ââ drach. ij, casse lignée drach. xij, poivre blanc drach. xx.

Il nous faut parler maintenant de certains produits d'origine minérale, que nous avons souvent rencontrés, sans en donner l'explication : ce sont les terres *sigillées de Lemnos*, de *Samos* ou *bol d'Arménie*, qui avaient la propriété d'arrêter le crachement de sang et de cicatriser les ulcères et qui offraient la même composition : silice, alumine, magnésie, chaux, fer et eau. La terre sigillée de Lemnos était ainsi appelée, parce que « les prêtres de Diane, qui la vendaient, en faisaient de petits gâteaux ou pastilles, sur lesquels ils appliquaient l'empreinte d'une biche, symbole de Diane ».

Signalons enfin, l'*asphalte* ou *bitume*, qui, uni à l'encens et au styrax, fut souvent prescrit en fumigation dans la phtisie. Voici l'histoire intéressante de cette substance, telle que nous l'avons trouvée résumée dans le *Janus* de 1906[1] :

Appelée *mûmjâj* ou *momie*, dans Abou Mansour Mouwafak, « elle se trouvait anciennement dans une caverne près d'Erragjân en Perse. Une seule fois par an, on y recueillait pour le roi cette rare et précieuse matière. Cependant les Arabes découvrirent un autre moyen de se la procurer. Fouillant, à la recherche de trésors, les anciennes sépultures de la vallée du Nil, ils y trouvèrent les cadavres des Egyptiens des époques passées, embaumés au moyen de l'asphalte, et celui-ci, pensèrent-ils, devait avoir

[1] Wiedemann, *Mumie als Heilmittel*, in *Janus*, p. 278, 1906.

été d'excellente qualité, puisqu'il avait pu conserver les cadavres intacts durant une longue suite de siècles. Ils employèrent alors les cadavres asphaltés, à la place de l'asphalte lui-même, et peu à peu l'importance de celui-ci fut réléguée au second rang, et c'est au corps conservé que l'on attribua la principale vertu. Cela ressort, par exemple, d'une recette curieuse qui se trouve dans un *Commentaire de l'épopée d'Alexandre*, du poète persan Wizâm : prenez est-il dit, une personne rouge de cheveux, nourrissez-la de fruits jusqu'à l'âge de trente ans, noyez-la alors dans un vase en pierre rempli de miel et d'aromates, et fermez le vase ; en ouvrant celui-ci au bout de cent vingt ans, on trouvera le contenu entièrement momifié.

Ajoutons que la momie ou cadavre sera employée dans le traitement de la phtisie jusqu'au XVIIe siècle.

§ 3. Règne animal.

L'*organothérapie*[1] n'a de moderne que le nom, car, de tout temps, la phtisie fut traitée par des remèdes tirés de l'homme ou de la bête. Les Chinois utilisaient le poumon de porc, les testicules de chien, le sang de cerf, la colle de peau d'âne noir, l'écaille de tortue brûlée, la gelée de corne de cerf, les os fossiles... Souvenons-nous que, dans l'antique Grèce, Esculape ordonna à un phtisique de boire du sang de taureau et manger de la chair d'âne. Hippocrate est le premier qui ait prescrit le castoréum, employé si souvent dans la suite, et la thériaque n'a dû sa renommée qu'à la

[1] Pour l'histoire de l'organothérapie à travers les âges, consulter Barrier, *Opothérapie des Anciens* (thèse de Paris, 1903).

chair de vipères qu'elle contenait et qu'il fallait ainsi préparer :

Choisissez, à la fin du printemps ou au début de l'automne, des vipères longues, pesantes, à l'œil vif, au museau retroussé, qui se sont nourries de semences de fenouil vert, coupez-leur la tête et la queue, enlevez-leur les entrailles et la peau, et faites bouillir leur tronc ainsi écorché dans de l'eau avec un peu de sel et d'aneth. Puis pressez légèrement la chair cuite, après qu'elle se sera détachée des os, et mélangez-la avec du pain sec pulvérisé, pour en faire de petits trochisques, que vous dessècherez au midi en les retournant fréquemment [1].

Mais ce sont principalement les ouvrages de Dioscoride et de Pline qui abondent de ces sortes de remèdes, dont nous rappelons quelques exemples : le suif de chèvre, de bouquetin, la chair d'escargots, de limaces, de grenouilles, et surtout les *écrevisses*, contenant de la chaux. Voici comment on devait les brûler :

On leur coupait les pinces et les pattes, on leur fendait l'abdomen, on les lavait très bien avec de l'eau et du sel et des cendres de sarments ; on les mettait dans un pot en terre tout à fait neuf, n'ayant jamais contenu d'eau ; on bouchait le pot avec de l'argile pure, de la guimauve et du sel, et on le mettait dans un four où l'on avait cessé de cuire le pain ; on l'enlevait le lendemain. Il fallait avoir soin de ne pas les brûler jusqu'à la transformation en cendres, mais seulement jusqu'à la transformation en chaux [2].

Mais rien n'égalait le *poumon* de *renard* et de *cerf*,

[1] Cabanès, *Remèdes d'autrefois*, Paris, 1905.
[2] Tiré du livre de *l'Art du traitement*, trad. Guigues.

qui restera en honneur jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. On l'accommodait de différentes façons, soit séché à la fumée et broyé dans du vin, soit en éclegme, écrasé avec du miel, soit mélangé à d'autres plantes. Avec les testicules de coq, il sera encore très à la mode du temps de Marcellus Empiricus, Paul d'Egine, Mésuë, au looch célèbre.

Prenez poumon de renard desséché, suc de réglisse, capillaire, graines de fenouil ââ drach. iij ; faites-en un looch avec du sucre et ajoutez-y du rob myrtin, si vous voulez corroborer fort.

Et remarquons que les Anciens n'utilisèrent que les poumons d'animaux à course rapide : « On supposait que ceux-ci devaient être particulièrement bien organisés pour résister à l'essoufflement de longue marche et à une allure soutenue toute la journée[1]. »

[1] Brunet, *le Suc pulmonaire* (thèse de Bordeaux, 1896).

CHAPITRE III

QUELQUES GRANDES MÉDICATIONS

§ 1. Révulsion.

La révulsion est un très vieux moyen de combattre la phtisie, surtout la révulsion par le *feu*.

Les Egyptiens et les Chinois cautérisaient leurs pulmoniques à l'aide d'une substance végétale enflammée constituant le moxa :

La coutume des Egyptiens, dit Prosper Alpin, n'est pas de se servir d'or, de quelque métal rougi ou de bois enflammé, mais de coton ou de linge enflammés. Lorsqu'ils ont quelque partie à cautériser, ils prennent un morceau de linge d'une coudée de long et de trois doigts de large ; ils prennent une quantité suffisante de coton (gossypium), qu'ils enveloppent de cette bande et à laquelle ils donnent la forme d'une pyramide, en cousant artistement la bande sur le coton ; ils appliquent la base de cette pyramide sur l'endroit où ils veulent faire l'opération, observant qu'elle touche bien exactement ; ensuite ils mettent le feu au sommet ou à la petite extrémité, qu'ils laissent brûler jusqu'à ce que le linge et le coton soient entièrement brûlés ; mais de peur que la chaleur ne cause de l'inflammation, ils appuient un fer sur la chair qui est autour de la base du cône ; puis ils appliquent de la moelle d'os sur la partie brûlée, jusqu'à ce que l'escharre tombe[1].

[1] Mac Auliffe, ouvrage cité.

Les Lybiens se servaient du feu pour empêcher toute fluxion d'humeur sur le poumon, et prévenir ainsi la phtisie :

Les Lybiens, dict Hérodote (l. IV, cap. CLXXXVII), iouïssent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de leur cautériser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute défluxion de rheume[1].

En Grèce, nombreux furent les partisans de la cautérisation chez les phtisiques, cherchant à attirer au dehors les humeurs mauvaises qui encombraient le poumon. Rappelons-nous Euryphon qui brûlait ses malheureux malades.

Platon le Comique représente le poète Cinésias, au sortir d'une pleurésie, maigre comme un squelette, la poitrine encore pleine de pus, les jambes comme des roseaux, vrai prophète de phtisie et tout couvert d'escharres que lui avait faites Euryphon par l'application du feu[2].

Hippocrate pratiquait et enseignait la méthode révulsive : faites révulsion, si le mouvement des humeurs ne s'opère pas du côté où il faut ; *cautérisez aussitôt dans la consomption*. On connaît l'aphorisme célèbre :

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ vero ignis non sanat, ea insanabilia reputare oportet.

[1] Montaigne, *Essais*, édit. Le Clerc, 4 vol., Paris, 1866, t. III, De la ressemblance des enfants aux pères.

[2] Daremberg, *Etude de la médecine entre Homère et Hippocrate.*

Celse recommandait de cautériser les phtisiques « lorsque l'intensité de la maladie était grande, lorsque le mouvement fébrile et la toux ne se calmaient pas, et que le corps semblait s'affaiblir » :

Il faut, à l'aide d'un fer incandescent, produire un foyer de suppuration sous le menton, un autre à la gorge, deux vers les seins et au bas des os scapulaires et ne pas laisser guérir ces ulcères avant la disparition de la toux.

Arétée, Cœlius Aurelianus, Galien, imitèrent leurs prédécesseurs.

Un médecin arabe, Albucasis[1], dans les maladies du poumon, cautérisait au-dessus des clavicules, au milieu de la poitrine et entre les deux mamelles, avec un cautère à trois branches.

Les *ventouses* furent employées dans le même but, sèches ou scarifiées, *cucurbita cum scarificatione*. Les Egyptiens faisaient usage d'une simple corne de bœuf, percée à son extrémité d'un trou par lequel ils exerçaient la succion de l'air, et les Grecs, d'instruments de verre ou de métal.

Le malheureux phtisique fut aussi couvert de *cataplasmes* émollients, faits de graines de lin, de fenugrec et de mauve, de *cérats* confectionnés avec du beurre, de l'huile de laurier, de l'iris, d'*emplâtres* astringents à base de saule, de coing ou de noix de cyprès. Il eut à supporter le *malagme* attractif de Celse :

Prenez râclures de vert-de-gris, encens ââ 2 deniers, sel

[1] Valensi, *Un chirurgien arabe au moyen âge : Albucasis*, thèse de Montpellier, 1908.

ammoniac 6 deniers, battitures de cuivre, cire ââ 8 deniers, résine sèche 12 deniers.

Ou le *malagme* astringent d'Antyllus aux baies de laurier, au marrube, au cardamome, à la chaux. Il dut encore subir le contact des *fomentations* aux poils de lièvre, myrrhe, suc de concombre, petit lait, etc. (Zopyre).

Citons enfin l'emploi des *frictions* sèches ou humides, très approuvé par les Méthodiques.

§ 2. Médication évacuante.

Purgation. « Les Anciens, dit Celse, provoquaient la purgation dans presque toutes les maladies, à l'aide de divers médicaments et de lavements fréquents ». Et les Egyptiens la considéraient comme un moyen excellent de se garder des affections : « Très attentifs à conserver leur santé, dit Hérodote, chaque mois, trois jours de suite, ils provoquaient des évacuations en prenant des vomitifs et des clystères, car ils pensaient que toutes les maladies de l'homme provenaient des aliments[1]. »

La médication évacuante fut de tout temps en honneur dans la phtisie.

Prescrire des médicaments purgatifs, du petit lait et du lait, voilà en quoi consistait à peu près toute la thérapeutique des Cnidiens. Lisez le chapitre d'Hippocrate relatif à la phtisie, ce n'est que remèdes évacuants :

D'abord on fera boire de l'ellébore et, par le bas, on évacuera avec l'épithymum *(Cuscuta epithymum)*, ou le

[1] Hérodote, *Histoires*, l. II, cap. LXXVII.

peplium *(Euphorbia peplis)*, ou le grain de Cnide, ou le tithymale. On prendra ces évacuants, quatre fois par an, deux fois par le haut, deux fois par le bas. On donnera aussi, pour l'évacuation, le lait cuit d'ânesse, ou de vache, ou de chèvre, etc.

Hippocrate n'était guère partisan des vomitifs : n'évacuez, disait-il, qu'avec circonspection par le haut les personnes disposées à la phtisie.

Cette thérapeutique du Génie de Cos se comprend fort bien : il fallait évacuer le phlegme qui se trouvait en trop grande quantité, et qui rongeait le poumon.

Ajoutons qu'il prescrivit souvent des purgatifs, afin de faciliter la pénétration dans l'organisme de substances alimentaires, le lait en particulier.

Ses successeurs firent aussi usage des évacuants, mais en réservèrent l'emploi au début de la maladie. Rappelons que Galien recommandait les pilules d'aloès, de scammonée, de colocynthe... Les Arabes introduisirent les purgatifs doux : la manne, le séné, la casse... Nous avons parlé des pilules « cocciæ ou cochées » de Rhazès. Voici maintenant la formule des fameuses pilules d'agaric de Mésuë :

Prenez turbith drach. v, hierapiera de Galien drach. iv, agaric blanc drach. iij, colocynthe, sarcocolle ââ drach. ij, racine d'iris, marrube blanc ââ drach. j. Malaxez le tout avec du vin cuit et faites-en des pilules.

Saignée. Bien qu'Hippocrate et Galien aient rapporté l'histoire de phtisiques, que les médicaments ne secouraient plus et qui furent guéris au moyen de la saignée, en général cette médication évacuante fut peu

employée. Elle fut surtout pratiquée lors de crachements de sang, et dans les premières phases de la maladie, afin de parer à la surabondance de la pituite. On ouvrait la veine soit à la tempe, soit au bras, soit au pied.

§ 3. Fumigations.

Les fumigations furent regardées par nos pères comme un des meilleurs remèdes des affections pulmonaires, notamment de la phtisie : c'était une façon très rapide et très sûre de faire arriver jusqu'à l'ulcère des médicaments qui le dessèchent et le cicatrisent. Oribase indique la façon dont Antyllus prescrivait les fumigations au poitrinaire :

On fait asseoir le malade et on le met tout entier sous une vaste couverture ; entre ses jambes écartées, on place un vase contenant du feu sur lequel on jette des feuilles d'aristoloche, de la clématite, ou du soufre, ou des bourgeons de sapin, ou du persea, ou des fragments de vieilles cordes (celles qui ont servi à la marine sont les meilleures) et l'on recommande au patient de baisser la tête pour mieux recevoir et aspirer cette fumée. Beaucoup ont rejeté de la pituite à la première épreuve.

Le phtisique respirait encore les fumées d'aurone, de menthe, d'hysope, de scille desséchée, d'érysimum, de centaurée, de graines de fenouil, de résine, de bitume de Judée, de castoréum, de soufre et d'arsenic. Nous n'insistons pas davantage sur ce genre de médication, car nous en avons suffisamment parlé précédemment.

Et maintenant, nous en avons fini avec l'histoire de la phtisiothérapie dans l'antiquité. Nous avons essayé de montrer au lecteur que la plupart des médications, tant prônées aujourd'hui dans la phtisie pulmonaire, étaient connues de nos pères ; que s'ils n'ont pas vu la nature de la maladie, du moins ils ont établi les grandes lignes de son traitement. C'est en présence de ces faits, que nous pouvons nous écrier avec le Professeur Chauffard : « Les siècles ont passé, et dans le recul des âges, la médecine antique reste debout comme un portique majestueux, beau par la grandeur et la simplicité éternelle de ses lignes. Sous ce portique ont passé et passeront toujours toutes les générations médicales [1]. »

[1] *Leçon d'ouverture du cours d'Histoire de la Médecine (Presse médicale*, 1909).

ÉQUIVALENCE DÉCIMALE DES POIDS ANCIENS INDIQUÉS DANS CE TRAVAIL

La *livre*	vaut	489 gr. 504
L'*once*	—	30 gr. 594
La *drachme*	—	3 gr. 888
Le *scrupule*	—	1 gr. 13
L'*obole*	—	0 gr. 72

MESURES ANCIENNES

Le *conge*	vaut	3 litres 28
Le *cyathe*	—	0 — 046

CONCLUSIONS

I. — Trois périodes sont à considérer dans l'histoire de la phtisiothérapie aux temps antiques.

II. — Chez les Orientaux, la phtisie pulmonaire, encore mal isolée des autres maladies, attribuée aux causes les plus diverses, est traitée par des remèdes enfantins, auxquels se mêle souvent la superstition : c'est un empirisme grossier, à l'exception de la médecine hindoue, qui, dans l'Ayur-Véda, trace déjà les grandes lignes du traitement de la maladie.

III. — La période grecque, illustrée par les grands noms d'Hippocrate et de Galien, est la phase d'éclat de la médecine antique. La phtisie est complètement individualisée et définie : une maladie très grave, causée par un ulcère au poumon, et dont la cure doit être entreprise dès le début, si l'on veut arriver à d'heureux résultats. Le traitement, quoique empirique, repose sur des bases vraiment scientifiques, avec ses deux grandes divisions : l'hygiène et les médicaments.

IV. — Les Arabes, grands admirateurs des Grecs,

vivent sur leurs idées, en les commentant, sans rien y ajouter. Ils ne font qu'enrichir la matière médicale de quelques drogues nouvelles.

V. — Deux grandes méthodes thérapeutiques se sont partagé le traitement de la phtisie : l'hygiène, dirigée surtout contre l'état général du malade, et considérée comme le moyen de guérison le plus efficace ; les médicaments, opposés à l'ulcère, à la toux, au crachement de sang, et dont le nombre ira grossissant, au fur et à mesure que nous avancerons dans l'histoire de la médecine.

VI. — Si les Anciens nous ont laissé des médications, parfois étranges et répugnantes, ils ont eu le mérite de mettre en vigueur bon nombre de moyens curatifs, qui font la base de la phtisiothérapie actuelle ; ils ont su réglementer admirablement le genre de vie du phtisique, lui prescrivant d'aller respirer l'air des montagnes, des pays chauds, d'éviter toute fatigue, tout souci, de prendre une alimentation légère et nourrissante... Il n'y a pas jusqu'à l'arsenic, au soufre, à la chaux, au tannin, aux balsamiques... qu'ils ne lui aient ordonnés.

Vu :
LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
FLORENCE.

Vu :
LE DOYEN,
HUGOUNENQ.

Vu et permis d'imprimer :
Lyon, le 25 novembre 1910.
LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

PREMIÈRE PARTIE. — Essai d'Histoire chronologique . . 13

Chapitre premier. — *Histoire de la phtisiothérapie chez les Orientaux* 13

§ 1. Les Hindous : La phtisie pulmonaire dans les Védas : le Rig-Véda, l'Ayur-Véda ; quelques prescriptions relatives au cheval qui tousse 13

§ 2. Les Egyptiens : Difficulté de découvrir la maladie dans les papyrus ; l'Egypte, rendez-vous des phtisiques aux temps de Pline, Celse, Galien . . . 21

§ 3. Les Hébreux : La Bible, le Talmud ; un mot sur la phtisie bovine 23

§ 4. Les Persans : Le Zend-Avesta. La phtisie dans la matière médicale de Mouwafak. La médecine persane, d'après le chevalier Chardin. 25

§ 5. Les Chinois : Ce qu'ils pensent de la phtisie ; remèdes bizarres ; médecine des signatures. . . 27

Chapitre II. — *Histoire de la phtisiothérapie chez les Grecs* 33

§ 1. La phtisie pulmonaire à Athènes ; temples d'Esculape ; école de Cnide, Euryphon : le lait, les cautérisations, les infusions dans le poumon ; école de Cos, Hippocrate : genre de vie du phtisique, les purgatifs, les fumigations ; Isocrate, Aristote ; la contagion de la phtisie ; Platon et les maladies chroniques 33

§ 2. La phtisie pulmonaire à Alexandrie : Hérophile, Erasistrate 44

§ 3. La phtisie pulmonaire à Rome : avant l'arrivée des Grecs : médecine théurgique, Tibulle : invocation à Apollon ; médecine populaire, Caton l'Ancien : le chou; Pline l'Ancien, remèdes de bonne femme. — Arrivée des Grecs : Asclépiade, Thémison : comment il voulait guérir « agréablement » ses phtisiques. Cœlius Aurelianus : traitement méthodique de l'ulcère du poumon. Celse : comment il soignait le phtisique. Dioscoride : liste de remèdes antiphtisiques. Arétée : portrait du phtisique, son traitement. Galien : la contagion de la phtisie, traitement hygiéno-diététique et médicamenteux; causes de la difficulté de guérison des ulcères; fièvre hectique, les atmosphères artificielles. Antyllus : traitement du crachement de sang par les eaux aluminées . . 44

§ 4. La phtisie pulmonaire à Byzance : décadence de l'art grec, règne des compilateurs : Oribase, Alexandre de Tralles, Aétius, Paul d'Egine. . . 66

Résumé de la phtisiothérapie chez les Grecs : la thérapeutique, esclave des doctrines médicales . . 72

Chapitre III. — *Histoire de la phtisiothérapie chez les Arabes* 76

C'est l'écho de la médecine grecque; Aaron. Isaac. Sérapion le Vieux. Rhazès. Mésuë. Avicenne. Avenzoar. Averrhoës : les fumigations, les cures merveilleuses obtenues avec le sucre rosat, le lait, le pain, l'huile d'olive. Traitement remarquable de la phtisie pulmonaire par Mésuë . . . 79

DEUXIÈME PARTIE. — Les agents thérapeutiques et les médications antiphtisiques dans l'antiquité . . 85

Chapitre premier. — *Traitement hygiéno-diététique* . . 85

§ 1. Aéroclimatothérapie : Air des montagnes, air de la mer, air des pays chauds. Vitruve : l'emplacement des maisons 85

§ 2 Hydrothérapie : le bain 89

§ 3. Cure de travail : les promenades, la gestation. Sages conseils d'Hippocrate 90

§ 4. Régime : le lait, le sucre, les bouillies, les viandes, les boissons 92

Chapitre II. — *Traitement médicamenteux*. 97
§ 1. Règne végétal : les balsamiques, les plantes pectorales, astringentes, l'opium, etc. 98
§ 2. Règne minéral : l'arsenic, le soufre, les terres de Lemnos, Samos..., l'asphalte : son histoire. . 99
§ 3. Règne animal : organothérapie : écrevisses.. , poumon de renard 100

Chapitre III. — *Quelques grandes médications*. 109
§ 1. Révulsion 109
§ 2. Médication évacuante 112
§ 3. Fumigations 114
Signification des poids et mesures contenues dans ce travail 116

CONCLUSIONS 117

Lyon. — Imprimerie A. Rey et Cie, 4, rue Gentil. — 56701

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1910-1911. — N° 35

LA PHTISIOTHÉRAPIE

DANS L'ANTIQUITÉ

ORIENTAUX - GRECS - ARABES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

André REMY
Né le 20 Novembre 1886, à Besançon (Doubs).
Elève à l'Ecole du Service de Santé militaire

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-EDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4

Décembre 1910

LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGE
14, R. de l'Ancienne Comédie PARIS

YALE MEDICAL LIBRARY
3 9002 01121 9400

Accession no. ACK

Author SARRAZIN:
La Phtisiothérapie
en Occident...1910.

Call no.
Hist.
RC310
1910S
Locked

Collect: A. C. KLEBS
from:
date: